

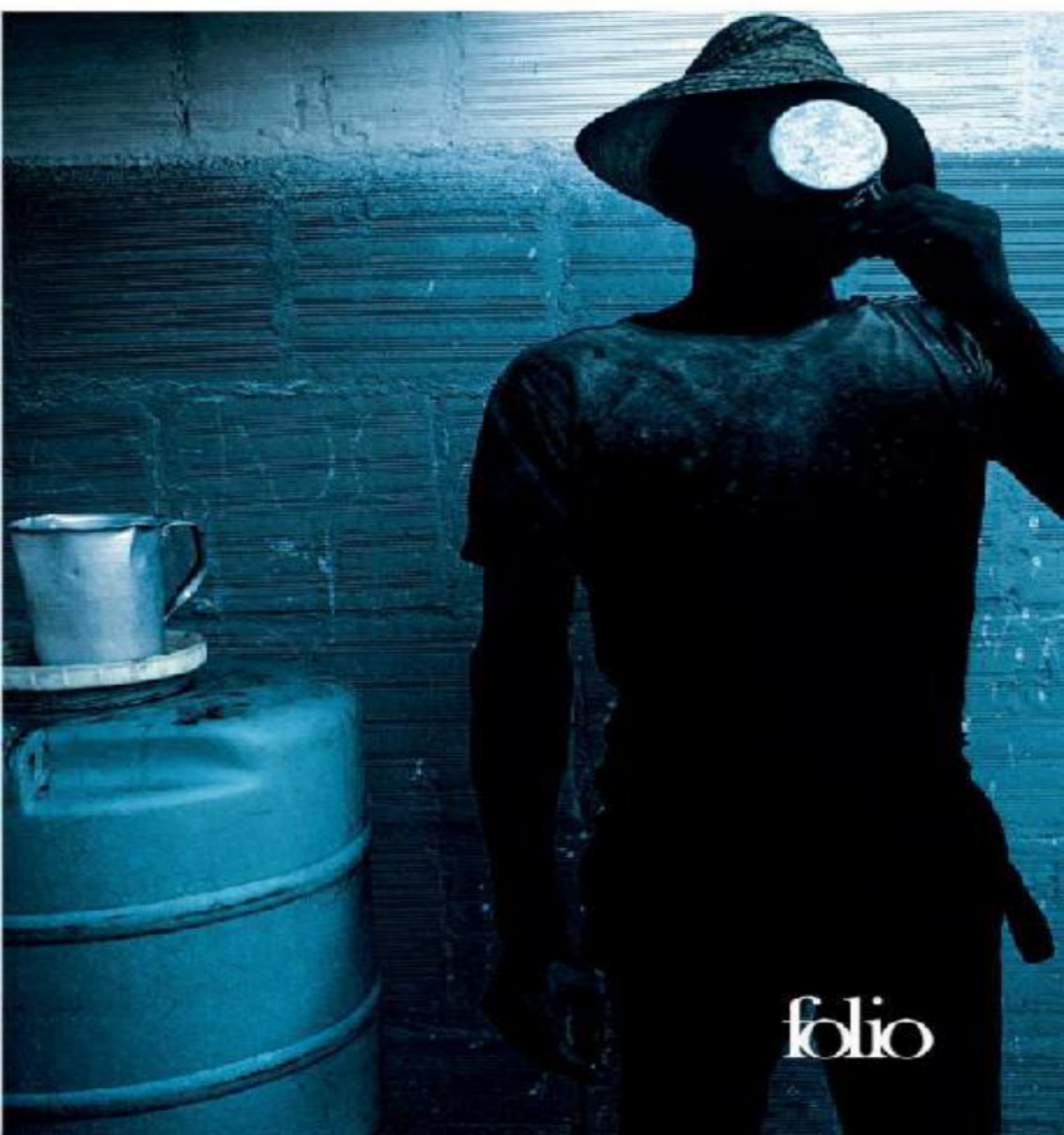
En Avoir... Ou Pas

Hemingway, Ernest

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Ernest Hemingway
En avoir ou pas



folio

Ernest Hemingway

En avoir
ou pas

*Traduit de l'anglais
par Marcel Duhamel*

Gallimard

Titre original :

TO HAVE AND HAVE NOT

PREMIÈRE PARTIE

HARRY MORGAN

Printemps

CHAPITRE PREMIER

C'est Harry qui parle

Vous savez ce que c'est, à La Havane, de bonne heure le matin, avec les clochards encore endormis le long des murs des édifices, avant même que ne s'amènent les voitures des glaciers avec la glace pour les bars ? Toujours est-il qu'on traversait la place, en venant du quai, pour aller prendre un café au café de la Perle de San Francisco, et il n'y avait qu'un seul mendiant éveillé sur la place ; il était en train de boire un coup à la fontaine. Mais quand on est allé s'asseoir à l'intérieur, ils étaient là tous les trois à nous attendre.

On s'est assis et l'un d'eux est venu vers nous

« Alors ! dit-il.

– Je ne peux pas, je lui dis, je ne demanderais pas mieux, pour vous rendre service. Mais je vous ai dit hier soir que je ne pouvais pas.

– On mettra le prix qu'il faudra !

– Ce n'est pas la question. Je ne peux pas le faire, un point c'est tout ! »

Les deux autres s'étaient approchés et se tenaient plantés là, la mine déconfite. Je dois reconnaître qu'ils avaient l'air de braves types, et j'aurais bien voulu pouvoir leur rendre ce service.

« Mille par tête ! dit celui qui parlait le mieux l'anglais.

– Ne me donnez pas de regrets, je lui dis. Je vous répète sincèrement que je ne peux pas le faire.

– Après, une fois que les choses auront changé, ce serait intéressant pour vous.

– Je le sais. Je suis de cœur avec vous. Mais je ne peux pas.

– Pourquoi pas ?

– Mon bateau est mon gagne-pain. Si je le perds, je perds mon gagne-pain.

– Avec l'argent, vous achetez un autre bateau.

– Pas en prison ! »

Ils devaient s'imaginer qu'ils finiraient par m'avoir au boniment, car l'autre est revenu à la charge.

« Ça vous ferait trois mille dollars et ça pourrait être très intéressant pour vous, plus tard. Tout ceci ne durera pas, vous savez.

– Écoutez, je lui dis. Peu m'importe qui est président ici. Mais je ne transporte rien aux États-Unis qui puisse parler.

– Vous voulez dire qu'on parlerait ? » demanda un de ceux qui

n'avaient rien dit. Il était en colère.

« J'ai dit rien qui *puisse* parler !

– Vous nous prenez pour des *lenguas largas* ?

– Non !

– Vous savez ce que c'est qu'un *lengua larga* ?

– Oui. Un qui a la langue trop longue.

– Vous savez ce que nous leur faisons ?

– Ne faites pas les méchants avec moi, dis-je. C'est vous qui êtes venu me proposer quelque chose. Je ne vous ai rien offert.

– Tais-toi, Pancho, dit avec colère celui qui avait été jusque-là leur porte-parole.

– Il a dit qu'on parlerait, fit Pancho.

– Pardon, je lui dis, je vous ai dit que je ne transportais rien qui *puisse* parler. L'alcool en caisses, ça ne peut pas parler. Il y a d'autres choses qui ne peuvent pas parler. Les hommes, ça peut parler !

– Les Chinois, ils peuvent parler ? demanda Pancho, l'œil mauvais.

– Ils peuvent parler, mais je ne peux pas les comprendre, je lui réponds.

– Alors vous ne voulez pas ?

– C'est exactement comme je vous ai dit hier soir. Je ne peux pas !

– Mais vous ne parlerez pas ? » fit Pancho.

Cette unique chose qu'il n'avait pas bien saisie l'avait rendu mauvais. Je suppose que la déception devait y être aussi pour quelque chose. Je ne lui répondis même pas.

« Vous n'êtes pas un *lengua larga*, non ? demanda-t-il, toujours hargneux.

– Je ne crois pas !

– Comment, vous ne *croyez* pas ? C'est une menace ?

– Écoutez, je lui dis. Ne faites pas le méchant si tôt le matin. On le sait que vous avez coupé la gorge à un tas de gens. Je n'ai même pas encore bu mon café !

– Alors comme ça vous savez que j'ai coupé la gorge à des gens ?

– Je n'en sais rien ! je dis. Et je m'en fous éperdument. Vous ne pouvez donc pas parler affaires sans vous mettre en colère ?

– En ce moment je suis en colère, il dit. J'aurais envie de vous tuer !

– Oh ! ça va, je lui dis. Épargnez votre salive

– Viens, Pancho », a fait le premier. Puis, à moi : « Je regrette beaucoup. Je voudrais bien que vous nous preniez !

– Moi aussi je regrette. Mais je ne peux pas. »

Ils ont pris tous trois le chemin de la porte, et je les ai regardés partir. C'étaient des jeunes gens de bonne mine, bien habillés. Aucun n'avait de chapeau, et ils avaient l'air d'avoir beaucoup d'argent. Ils en avaient plein la bouche, en tout cas, et ils parlaient l'anglais que parlent les Cubains qui ont de l'argent.

Deux d'entre eux paraissaient être frères et l'autre, Pancho, était un peu plus grand, mais le même genre de petit gars comme dégaine. Vous voyez ce que je veux dire, svelte, les cheveux lustrés, bien habillé. Selon moi, il n'était pas aussi méchant qu'il s'en donnait l'air. Selon moi, il avait seulement les nerfs à fleur de peau.

Au moment où ils tournaient à droite, passé la porte, voilà que je vois une conduite intérieure traverser la place et s'amener dans leur direction. D'un seul coup un carreau fout le camp et la balle s'écrase dans la rangée de bouteilles à l'intérieur de la vitrine, sur le mur de droite. J'entends se déclencher le fusil et pop, pop, pop, des bouteilles volent en éclats tout le long du mur.

Je saute derrière le bar du côté gauche et je pouvais voir, en regardant par-dessus le bord du comptoir. La voiture était arrêtée et il y avait deux types qui se tenaient recroquevillés tout contre. L'un d'eux avait une mitraillette Thompson et l'autre une carabine à répétition aux canons sciés. Celui qui tenait la mitraillette était un nègre. L'autre portait un cache-poussière blanc de chauffeur.

Un des jeunes gens était étalé sur le trottoir, sur le nez, tout près de la grande fenêtre au carreau pulvérisé. Les deux autres se tenaient derrière une des voitures de glace de la Bière des Tropiques, qui était arrêtée devant le bar Cunard à côté. Un des chevaux de la voiture à glace était affalé dans les brancards, ruant, et l'autre se cabrait tant que ça pouvait.

Un des jeunes gens se met à tirer de derrière la voiture et la balle ricoche sur le trottoir. Le nègre à la mitraillette se penche, la tête presque entièrement à découvert dans la rue, et d'en dessous il expédie une rafale dans l'arrière de la voiture à glace et il en dégringole un, blague à part, la tête la première en direction du trottoir. Il s'étale juste sur le rebord et met ses mains sur sa tête, et le chauffeur lui tire dessus avec le fusil de chasse tandis que le nègre mettait un nouveau chargeur ; mais le coup était trop long. On voyait les marques de la grenaille par tout le trottoir, comme des éclats argentés.

L'autre type tire par la jambe celui qui venait d'être touché pour le ramener derrière la voiture, et j'aperçois le nègre qui se baissait jusqu'à aplatir son visage contre le pavé pour leur envoyer une autre rafale. A ce moment je vois ce vieux Pancho contourner le coin arrière de la voiture et s'avancer en s'abritant contre le flanc du cheval resté debout. Il s'écarte nettement de l'animal, le visage blanc comme un drap sale, et fait mouche sur le chauffeur avec le gros Lüger qu'il avait, le tenant à deux mains pour affermir son tir. Il tire deux fois par-dessus la tête du nègre, en marchant, et une fois trop bas.

Il crève un pneu de l'auto car je vois un geyser de poussière dans la rue avec l'air qui sortait, et à dix pas le nègre lui envoie dans le ventre une balle de la mitraillette qui devait être la dernière du chargeur, car

je le vois jeter l'arme, et ce vieux Pancho s'assied un peu brusquement et sa tête part en avant. Il essayait de se relever, sans lâcher le Luger, seulement il n'arrivait pas à redresser sa tête, quand soudain le nègre saisit le fusil de chasse qui gisait à terre contre la roue de l'auto, près du chauffeur, et lui fait sauter tout un côté de la tête. Parlez d'un nègre !

J'ai bu un coup à la sauvette de la première bouteille qui m'est tombée sous la main et à l'heure actuelle je serais incapable de vous dire ce que c'était. Toute cette histoire m'avait complètement secoué. Je me suis glissé le long du comptoir jusqu'à l'arrière-cuisine et ainsi de suite jusqu'à la sortie, j'ai contourné la place à bonne distance, sans même jeter un regard en arrière sur la foule qui accourait devant le café, j'ai passé les grilles, je suis entré sur le quai et je suis monté à bord.

Le type qui l'avait loué m'attendait sur le bateau. Je lui ai raconté l'affaire.

« Où est Eddy ? me demanda ce type qui nous avait frétés, et qui s'appelait Johnson.

– Je ne l'ai pas revu depuis les premiers coups de feu !

– Vous croyez qu'il a pu être blessé ?

– Pas question. Je vous dis que les seules balles qui sont rentrées dans le café sont dans les vitrines. C'est au moment où l'auto s'amenait derrière eux. C'est quand ils ont descendu le premier type juste devant la fenêtre. Ils sont arrivés dans ce sens-là !...

– Vous m'avez l'air bien sûr de vous, dit-il.

– Je regardais », je lui dis.

A ce moment, je lève les yeux et je vois Eddy s'amener le long du quai, l'air encore plus dégingandé et plus vaseux que d'habitude. Il marchait comme un pantin désarticulé, les jointures complètement disloquées.

« Le voilà ! »

Eddy avait une sale tête. Il était rarement en forme le matin de bonne heure ; mais là, il avait une sale tête.

« Où étais-tu ? je lui demande.

– Par terre.

– Vous avez vu ? lui demande Johnson.

– Ne parlez pas de ça, m'sieu Johnson, lui dit Eddy. Ça me rend malade rien que d'y penser.

– Buvez un coup, ça vous fera du bien », lui dit Johnson. Puis, à moi : « Alors, on sort ?

– C'est à vous de décider.

– Qu'est-ce que ça va donner, aujourd'hui ?

– Connue hier, à peu de chose près. Peut-être un peu meilleur.

– Alors, allons-y.

– Très bien, dès que l'appât sera à bord. »

Ça faisait trois semaines qu'on emmenait cet oiseau-là pêcher dans le Gulf Stream et je n'avais pas encore vu la couleur de son argent, à part les cent dollars qu'il m'avait donnés pour payer le consul, le droit de sortie, la boust if aille à embarquer et l'essence pour la traversée. Je fournissais tout l'équipement de pêche et il louait le bateau trente-cinq dollars par jour. Il couchait à l'hôtel et venait à bord tous les matins. C'était par Eddy que l'affaire s'était faite, alors j'étais obligé de le prendre à bord aussi. Je lui donnais quatre dollars par jour.

« Faut que je mette de l'essence, dis-je à Johnson.

– Bon.

– J'aurais besoin d'argent !

– Combien ?

– C'est trente cents le bidon. Prenons-en deux cents litres, en tout cas. Ça fera douze dollars. »

Il sort quinze dollars.

« Vous voulez que je garde le reste pour la bière et la glace ? je lui demande.

– Parfait, dit-il. Portez-le simplement en acompte. »

Je me disais que laisser courir son compte trois semaines, c'était beaucoup, mais s'il était solvable qu'est-ce que ça pouvait faire ? Il aurait dû régler toutes les semaines, de toute façon. Mais j'en ai laissé courir comme ça un mois et j'ai toujours récupéré. C'était ma faute, mais ça me faisait plaisir de lui faire crédit au début. C'était seulement les tout derniers jours que je commençais à me faire de la bile, mais je ne voulais rien dire, de peur qu'il me fasse la gueule. Du moment qu'il était solvable, plus ça durait, mieux ça valait.

« Prenez une bouteille de bière ! il me demande en ouvrant la boîte.

– Non, merci. »

A ce moment, le nègre qui était chargé de nous procurer l'appât s'amène le long du quai, alors je dis à Eddy de larguer les amarres.

Le nègre monte à bord avec l'appât, alors on démarre et on sort du port pendant que le nègre amorce avec une paire de maquereaux ; enfilant l'hameçon dans la bouche, le ressortant par les ouïes, tailladant le flanc, pour le faire ressortir de l'autre côté, ficelant la bouche sur la tige de l'avançon et attachant fermement l'hameçon pour l'empêcher de glisser et pour que l'appât glisse en ondulant légèrement, sans vriller.

Un vrai Noir, intelligent et cafardeux, avec un collier de perles vaudou bleues autour du cou, sous sa chemise, et un vieux chapeau de paille. Ce qu'il aimait, à bord, c'était dormir et lire les journaux. Mais il amorçait comme pas un et il était vif.

« Vous ne savez pas amorcer comme ça, captain ? me demanda Johnson.

– Si, monsieur.
– Pourquoi emmenez-vous un nègre pour le faire ?
– Quand les grosses pièces commenceront à faire leur course, alors vous le verrez.
– Comment ça ?
– Le nègre fait ce boulot-là plus vite que moi.
– Eddy ne peut pas le faire ?
– Non, monsieur.
– Ça me paraît être une dépense inutile. » Il donnait un dollar par jour au nègre et le nègre allait faire la nouba tous les soirs ; je le voyais qui commençait déjà à avoir sommeil.

« On a besoin de lui », dis-je.

Entre-temps on avait dépassé les barques de pêche avec leurs camionnettes, ancrées devant Cabañas et les esquifs mouillés sur les fonds rocheux du Morro, en train de pêcher le *muttonfish*. Alors j'ai mis le cap sur l'endroit où le Gulf Stream faisait une ligne droite. Eddy a sorti les deux gros *teasers*¹ ; le nègre avait amorcé trois lignes. Le Gulf Stream était à hauteur de sonde et comme on arrivait à la lisière du courant, on voyait rouler ses eaux presque violettes, avec, par endroits, des tourbillons impressionnants. Une bise d'est commençait à souffler et on faisait lever des masses de poissons volants, de ces gros à ailes noires qui ressemblent à la photo de Lindbergh traversant l'Atlantique, quand ils prennent leur vol.

Ces gros poissons volants sont le meilleur présage qui soit. On voyait ces algues du Gulf Stream, d'un jaune de lait, s'étendre par plaques à perte de vue, ce qui signifie que la veine principale est proche de la côte, et devant nous des oiseaux s'affairaient au-dessus d'un banc de petits thons. On les voyait sauter ; rien que des petits, qui devaient faire à peu près un kilo.

« Vous pouvez mouiller le fil quand vous voudrez », dis-je à Johnson.

Il passe la ceinture et le harnais et met à l'eau la plus grosse canne, celle avec le moulinet Hardy et six cents mètres de fil de trente-six brins. Je me retourne et je vois que son amorce travaillait bien, dansant légèrement sur la houle avec les deux *teasers* qui plongeaient et bondissaient. On marchait juste à la vitesse qu'il fallait et je gouvernais droit sur le Gulf Stream.

« Maintenez le pommeau de la canne dans la cavité du siège, lui dis-je. Comme ça la canne pèsera moins. Débrayez le frein de façon à pouvoir donner du mou quand il attaquera. S'il y en a un qui attaque avec la ligne tendue, il vous fera valser par-dessus bord. »

Tous les jours il fallait que je lui répète la même chose, mais cela m'était égal. Sur cinquante clients, il s'en trouve un qui sait pêcher. Et quand par hasard ils savent pêcher, la moitié du temps ils sont timbrés

et tiennent absolument à utiliser du fil trop faible pour tenir du gros.

« Qu'est-ce qu'il va faire comme temps ? il me demande.

– Peut pas être mieux », je lui réponds. C'était vraiment une belle journée.

Je passe le gouvernail au nègre en lui disant de faire route vers l'est en se maintenant sur le bord du Gulf Stream et je retourne voir Johnson qui, de son fauteuil, surveillait son amorce qui nous suivait en bondissant dans le sillage écumeux.

« Voulez que je mette une autre ligne à l'eau ? je lui demande.

– Je ne crois pas, il répond. Je tiens à ferrer, à soutenir et à amener mon poisson moi-même.

– Parfait, dis-je. Voulez-vous qu'Eddy mouille sa ligne et vous la passe s'il y a une touche, pour que vous puissiez ferrer ?

– Non, dit-il, je préfère n'avoir qu'une ligne à l'eau.

– Bon ! »

Le nègre était toujours à la barre. Je jette un coup d'œil et je m'aperçois qu'il avait vu un nuage de poissons volants jaillir devant nous, un peu plus haut dans le courant. En me retournant, je voyais La Havane qui avait l'air si jolie au soleil, avec un navire qui sortait du port et passait juste devant le Morro.

« Je crois que vous aurez l'occasion de vous bagarrer avec quelque chose aujourd'hui, monsieur Johnson, je lui dis.

– Pas trop tôt ! il me fait. Il y a combien de temps qu'on sort ?

– Trois semaines aujourd'hui.

– Trois semaines de pêche, c'est long.

– C'est des drôles de poissons, je lui dis. Tant qu'ils ne sont pas là, on n'en voit pas un. Mais quand ils sont là, on en voit des tas. Et ils viennent toujours. S'ils ne viennent pas maintenant, ils ne viendront jamais. La lune est comme elle doit être, le courant est bon et nous allons avoir une brise favorable.

– Il y en avait des petits quand on est venu au début.

– Oui, dis-je. Je vous l'avais dit. Les petits se dispersent et partent avant que les gros ne s'amènent.

– Oh ! je vous connais, vous autres patrons de bateaux de louage. Vous nous servez toujours les mêmes boniments. Ou bien c'est trop tôt, ou bien c'est trop tard, ou le vent n'est pas bon ou c'est la lune qui ne va pas. Mais vous encaissez l'argent tout de même.

– Eh ben ! je lui dis, le plus marrant c'est qu'en général c'est trop tôt ou trop tard et la plupart du temps le vent est mauvais. Et alors quand on tombe sur une journée parfaite, on reste à terre parce qu'il n'y a pas de clients.

– Mais aujourd'hui, vous estimez que c'est bon ?

– Ben, je lui dis, en ce qui me concerne j'ai eu tout ce qu'il me faut comme émotions aujourd'hui. Mais je suis prêt à parier que vous allez

en avoir pour votre argent.

– Je l'espère », dit-il.

On prend l'allure de traîne. Eddy s'en va se recoucher à l'avant. Moi j'étais debout à guetter l'apparition d'une nageoire. De temps en temps le nègre s'assoupissait, mais lui aussi je le surveillais. Je parie qu'il avait dû s'en payer, de ces bringues.

« Vous voulez bien aller me chercher une bouteille de bière, captain ? demande Johnson.

– Volontiers, dis-je, et je fouille dans la glace pour lui en sortir une fraîche.

– Vous n'en prenez pas une ? me fait-il.

– Non, merci, monsieur, dis-je. J'en prendrai une ce soir. »

Je tenais la bouteille et je la lui tendais quand je vois cet énorme bougre tout brun avec une lance longue comme votre bras jaillir hors de l'eau jusqu'à mi-corps et fondre sur le maquereau avec un grand coup de gueule. Il avait un tour de taille comme une bille de sciage.

Je gueule : « Lâchez-lui du mou !

– Il ne l'a pas encore, dit Johnson.

– Alors, attendez. »

Il était venu de très profond et l'avait manqué. Je savais qu'il allait faire demi-tour et remettre ça.

« Tenez-vous prêt à lâcher du fil aussitôt qu'il aura mordu. »

C'est alors que je le vois remonter du fond à l'arrière. Il avait ses nageoires largement déployées comme des ailes violettes avec des bandes violettes qui rayaient le brun. Il s'amène comme un sous-marin, sa nageoire dorsale en l'air, fendant l'eau. Puis il surgit juste derrière l'appât et sa lance sortit aussi, agitée de frémissements saccadés, complètement hors de l'eau.

« Laissez-le bien engamer le vif », dis-je. Johnson ôte sa main de la bobine qui commence à vrombir et ce vieux marlin² vire et plonge ; je le vois sur toute sa longueur briller comme du vif-argent alors qu'il se présentait de flanc pour tourner et se diriger à toute vitesse vers la côte.

– Mettez un peu de frein, je lui dis. Pas beaucoup. »

Il serre le frein.

« Pas trop », je dis. Je voyais la ligne se tendre. « Bloquez le moulinet à la main et sonnez-le dur, dis-je. Faut le sonner. De toute façon, il va sauter. »

Johnson serre le frein et le reprend à la canne.

« Ferrez-le sec, tenez-le, lui dis-je. Accrochez-le bien. Frappez cinq ou six fois ! »

Il le ferre assez sec deux ou trois fois, puis la canne se courbe en deux, le moulinet commence à crier à vous percer les tympans et, soudain, il jaillit, boum, en un bond sensationnel, droit comme une

flèche d'argent scintillant au soleil, soulevant une gerbe d'écume comme un cheval qu'on aurait jeté du haut d'une falaise.

« Doucement. Adoucissez le frein, je lui dis.

– Il est parti, fait Johnson.

– Ça me ferait mal, je lui dis. Donnez du mou, vite ! »

Je voyais la courbure de la ligne et quand il a sauté de nouveau il était sur l'arrière et filait vers la pleine mer. Ensuite, il ressort encore une fois dans un éclaboussement blanc et je me rends compte qu'il était accroché par la bouche. Les raies se voyaient très nettement sur lui. C'était un beau poisson, tout d'argent brillant à présent, strié de violet, et aussi large de taille qu'une bille de bois.

« Il est parti, dit Johnson. La ligne était molle.

– Moulinez-le, dis-je. Il est bien accroché.

– En avant le moteur ! » je crie au nègre.

Alors une fois, deux fois, il jaillit, raide comme un piquet, bondissant vers nous de toute sa longueur, soulevant l'eau très haut chaque fois qu'il retombait. La ligne se tend et je vois que de nouveau il filait vers la terre qu'il visait.

« C'est maintenant qu'il va faire sa course, dis-je. S'il tient bon, je lui donne la chasse. Ne freinez pas trop. Il y a bien assez de ligne. »

Ce vieux marlin commence à pointer vers le nord-ouest comme font tous les gros, et comment qu'il s'accrochait ; ah ! mes enfants ! Il vous faisait de ces enjambées et chaque fois qu'il retombait c'était comme un hors-bord en pleine mer. Nous, on lui donne la chasse, le tenant sur le quart après avoir viré.

Je tenais la barre et je hurlais sans arrêt à Johnson d'adoucir le frein et de mouliner rapidement. Tout d'un coup je vois la canne donner une secousse et la ligne se détendre. A moins de le savoir, on ne se serait pas rendu compte qu'elle était détendue, à cause de la traction du creux de la ligne dans l'eau. Mais moi je savais.

« Il est parti », lui dis-je. Le poisson sautait toujours et il a continué à sauter jusqu'à ce qu'on l'ait perdu de vue. Un fameux poisson, je vous le promets.

« Je le sens qui tire encore, dit Johnson.

– C'est le poids de la ligne qui fait ça.

– Je peux à peine mouliner. Il est peut-être mort !

– Regardez-le, je lui dis. Il saute toujours. » On le voyait à un demi-mille de là qui continuait à faire jaillir des gerbes d'eau.

Je tâte le frein. Il l'avait bloqué ! On ne pouvait plus lâcher de fil. C'était forcé que ça casse.

« Je croyais vous avoir dit d'adoucir le frein ?

– Mais il n'arrêtait pas de prendre du fil.

– Et après ?

– Ben, je l'ai serré !

– Écoutez, je lui dis. Si on ne leur lâche pas suffisamment de fil quand ils accrochent comme ça, ils le cassent. Il n'y a pas de ligne pour les tenir. Quand ils en veulent, il faut leur en donner. Il faut maintenir un frein léger. Les pêcheurs professionnels sont incapables de les tenir quand ils font ça, même avec une ligne à harpon. La chose à faire, c'est de se servir du bateau pour leur donner la chasse de façon qu'ils ne vous prennent pas toute votre ligne quand ils font leur course. Après qu'ils ont fait leur course, ils sondent, alors là on peut serrer le frein et les reprendre !

– Alors si la ligne n'avait pas cassé je l'aurais eu ?

– Il y avait une chance !

– Il n'aurait pas pu tenir longtemps à cette allure-là, si ?

– Vous seriez étonné de savoir ce qu'ils sont capables de faire. Ce n'est qu'après qu'ils ont fait leur course que la vraie bagarre commence.

– Alors, prenons-en un, il fait.

– Faudra d'abord que vous remontiez votre ligne », je lui dis.

On avait accroché et perdu ce poisson sans avoir réveillé Eddy. Maintenant ce vieux Eddy se ramenait à l'arrière.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » dit-il.

Eddy était quelqu'un de précieux sur un bateau, dans le temps, avant de devenir un poivrot, mais maintenant il est fini. Je le voyais là planté, haut sur l'eau, les joues creuses, la bouche flasque avec ce truc blanc au coin des yeux et ses cheveux délavés au soleil. Je savais qu'il se réveillait parce qu'il crevait de soif.

« Va donc prendre une bouteille de bière », je lui dis. Il en prend une dans la caisse et la boit.

« Eh ben ! m'sieu Johnson, dit-il, je crois que je vais m'en retourner finir mon petit somme. Je vous remercie bien pour la bière, monsieur. » Quel type. Les poissons, il s'en moquait comme de sa première chemise.

Quoi qu'il en soit, on en a accroché un autre aux environs de midi, et il nous a tiré sa révérence aussi. On a vu l'hameçon voler à dix mètres en l'air quand il l'a rejeté.

« Qu'est-ce que j'ai fait qui n'allait pas, cette fois ?

– Rien, dis-je. Il l'a rejeté, c'est tout.

– M'sieu Johnson, dit Eddy, qui s'était réveillé pour venir chercher une autre bouteille de bière, m'sieu Johnson, vous n'avez pas de chance, tout simplement. Maintenant, peut-être que vous avez de la chance avec les femmes. Qu'est-ce que vous diriez d'une petite virée ce soir tous les deux, m'sieu Johnson ? » Après quoi il fait demi-tour et s'en va se recoucher.

Vers les quatre heures, alors qu'on revenait en longeant la côte d'assez près, à contre-courant, le bateau filant comme un crack, nous

avec le soleil dans le dos, le plus beau que j'aie vu de mon existence mord à l'appât de Johnson. On avait amorcé avec un calmar artificiel et pris quatre de ce genre de petits thons que vous connaissez, et le nègre en avait mis un comme amorce à son hameçon. Ça traînait lourd mais ça faisait de grandes éclaboussures dans le sillage de l'hélice.

Johnson s'était débarrassé du harnais de façon à pouvoir mettre la canne sur ses genoux car il avait les bras ankylosés à force de tenir constamment la canne en position. Comme ses mains étaient fatiguées de maintenir le tambour du moulinet contre la traction d'un aussi gros appât, il avait serré le frein pendant que je regardais ailleurs. D'ailleurs sans frein le fil se déroulerait sans qu'il y ait le moindre danger. Mais c'était une façon minable de pêcher.

J'étais à la barre et je suivais le bord du courant, face à l'ancienne fabrique de ciment où c'est si profond tout près de la côte, et où ça fait comme des remous ; un endroit où l'on trouve toujours beaucoup d'appât. Tout d'un coup je vois une masse d'eau se soulever comme sous l'effet d'une bombe sous-marine, puis la lance, puis l'œil et la mâchoire inférieure béante, et l'énorme tête noir-violet d'un marlin noir. La nageoire dorsale était tout entière hors de l'eau et semblait grande comme une voile de navire, et quand il s'est jeté sur le thon, toute sa queue était sortie, pareille à une grande faux. La lance était grosse à la base comme une balle de base-ball et en mordant à l'appât, il fendait l'océan en deux. Il était énorme. Je parie qu'il faisait bien ses cinq cents kilos.

Je hurle à Johnson de lui donner du fil, mais à peine ai-je le temps d'ouvrir la bouche que je vois Johnson s'élever dans les airs avec son fauteuil tout comme s'il avait été soulevé par une grue, rester une seconde pendu à sa canne, et la canne plier comme un arc et alors le talon le frappe en plein dans le ventre et tout le bastringue passe par-dessus bord.

Il avait serré le frein à fond, et quand le poisson avait mordu, ça avait soulevé Johnson hors de son fauteuil et il avait été incapable de soutenir le choc.

Il avait le pommeau passé sous une cuisse et la canne sur ses genoux. S'il avait eu le harnais, il partait avec.

Je coupe les gaz et je retourne à l'arrière. Il était là à se tenir le ventre à deux mains, à l'endroit où le talon de la canne l'avait frappé.

« J'ai idée que ça suffit pour aujourd'hui, je lui dis.

– Qu'est-ce que c'était ? il demande.

– On marlin noir, je réponds.

– Comment c'est arrivé ?

– Vous savez ce que ça représente ? dis-je. Le moulinet coûte deux cent cinquante dollars. Plus cher que ça à l'heure actuelle. J'ai payé la ligne quarante-cinq dollars. Il y avait un peu moins de six cents mètres

de trente-six. »

A ce moment voilà qu'Eddy lui donne une grande claque dans le dos. « M'sieu Johnson, il fait, vous n'avez pas de chance, voilà tout. Vous savez que j'ai jamais vu une chose pareille dans toute mon existence.

– Ferme ça, poivrot, je lui dis.

– Je vous assure, m'sieu Johnson, reprend Eddy, c'est le cas le plus étonnant que j'aie jamais vu.

– Qu'est-ce que je ferais si j'étais accroché à un poisson de cette taille ? dit Johnson.

– C'est justement ça que vous vouliez ferrer, amener et remonter à vous tout seul », je lui dis. J'étais salement en rogne.

« Ils sont trop gros, dit Johnson. Vraiment ce serait chercher la défaite.

– Écoutez, je lui dis. Un poisson comme celui-là vous tuerait.

– On en attrape.

– Ceux qui savent les pêcher les attrapent. Mais n'allez pas croire qu'ils n'encaissent pas dur.

– J'ai vu la photo d'une jeune fille qui en avait pris un.

– Bien sûr, dis-je. La pêche en studio. Il avait avalé l'hameçon et en tirant, l'estomac est venu, après ça, il est remonté et il est mort. Moi je parle de vraiment traîner pour les avoir quand ils sont accrochés par la bouche.

– En tout cas, dit Johnson, ils sont trop gros. Si ce n'est pas agréable pourquoi le faire ?

– Très juste, m'sieu Johnson, dit Eddy. Si ce n'est pas agréable pourquoi le faire ? Je vais vous dire, m'sieu Johnson : là vous avez mis le doigt sur la plaie. Si ce n'est pas agréable, pourquoi le faire ? »

J'étais encore tout secoué d'avoir vu ce poisson et ça me faisait mal au cœur d'avoir perdu cette ligne, alors je n'étais pas d'humeur à les écouter. Je dis au nègre de mettre le cap sur le Morro. Je ne leur ai pas adressé la parole, ils étaient là assis, Eddy dans un fauteuil avec une bouteille de bière et Johnson avec une autre.

« Captain, me dit-il au bout d'un moment, pourriez-vous me préparer un whisky-soda ? »

Je lui en prépare un sans répondre, et ensuite j'en confectionne un bien tassé pour moi. J'étais en train de me dire que ce Johnson avait pêché quinze jours, que finalement il accroche un poisson tel que n'importe quel pêcheur donnerait un an de sa vie pour se colleter avec, il le perd, il perd mon plus gros matériel, il se ridiculise et le voilà assis, parfaitement satisfait, à boire avec un poivrot.

Une fois à quai, pendant que le nègre était là debout, à attendre, je demande :

« Alors, on y va demain ?

- Je ne crois pas, dit Johnson, j'en ai soupé de ce genre de pêche.
- Vous voulez régler le nègre ?
- Combien lui dois-je ?

– Un dollar. Vous pouvez lui donner un pourboire si vous voulez. »

Alors Johnson donne un dollar au nègre et deux pièces cubaines de vingt cents.

« C'est pourquoi, ça ? me demande le nègre en me montrant les pièces.

– C'est le pourboire, lui dis-je en espagnol. T'es sacqué. Il te donne ça.

– Pas veni' demain ?

– Non. »

Le nègre ramasse sa pelote de ficelle qui lui servait à attacher les amorces, ses lunettes noires, met son chapeau de paille et s'en va sans dire au revoir. C'était un nègre qui n'avait jamais eu beaucoup de considération pour aucun de nous.

« Quand voulez-vous régler, m'sieu Johnson ? je lui demande.

– Je passerai à la banque demain matin, dit Johnson. On pourra faire les comptes dans l'après-midi.

– Vous savez combien ça fait de jours ?

– Quinze.

– Non. Ça fait seize avec aujourd'hui, plus un jour avant et un après, ce qui fait dix-huit. Ensuite, il y a la canne, le moulinet et la ligne d'aujourd'hui.

– Les engins de pêche, c'est votre risque.

– Non, monsieur. Pas quand on les perd de cette façon-là.

– J'en paie la location tant par jour. Le risque est le vôtre.

– Non, monsieur, dis-je. Si un poisson le cassait sans que ce soit votre faute, alors là ce serait différent. C'est par négligence que vous avez perdu tout cet équipement.

– Le poisson me l'a arraché des mains.

– Parce que vous aviez serré le frein et que le pommeau de la canne n'était pas dans la cavité du fauteuil.

– Vous n'avez pas le droit de me compter ça.

– Si vous louiez une voiture et que vous la fassiez dégringoler dans un ravin, vous ne croyez pas que vous seriez forcé de la payer ?

– Pas si j'étais dedans, répondit Johnson.

– Elle est bien bonne, m'sieu Johnson, dit Eddy. Vous voyez l'astuce, hein, cap ? S'il était dedans il serait tué. Alors il ne serait pas forcé de payer. Elle est bien bonne ! »

Je n'étais pas d'humeur à m'occuper du poivrot.

« Vous devez deux cent quatre-vingt-quinze dollars pour la canne, le moulinet et la ligne, dis-je à Johnson.

– Eh bien, je ne trouve pas ça juste, dit-il. Mais si vous y tenez

absolument, pourquoi ne pas faire au moins moitié-moitié ?

– Je ne peux pas la remplacer pour moins de trois cent soixante. Je ne vous compte pas la ligne. Un poisson comme ça peut vous prendre toute votre ligne sans que ce soit votre faute. S'il y avait ici quelqu'un d'autre qu'un poivrot, il vous dirait à quel point je suis régulier avec vous. Je sais que ça a l'air d'une grosse somme, mais c'était une grosse somme pour moi quand j'ai acheté l'engin, je vous prie de le croire. On ne peut pas pêcher comme ça si on n'a pas ce qui se fait de mieux comme matériel.

– M'sieu Johnson, il dit que je suis un poivrot. Possible. N'empêche que je vous dis qu'il a raison. Il a raison et il est raisonnable, lui déclare Eddy.

– Je ne veux pas faire d'histoires, dit finalement Johnson. Je paierai, bien que je ne voie pas les choses comme vous. Ça fait dix-huit jours à trente-cinq dollars et deux cent quatre-vingt-quinze en plus.

– Vous m'avez donné cent d'acompte, lui dis-je. Je vous remettrai une liste de ce que j'ai dépensé et je déduirai ce qui peut rester comme croûte. Les provisions que vous avez achetées pour l'aller et le retour.

– C'est raisonnable, dit Johnson.

– Écoutez, m'sieu Johnson, fait Eddy. Si vous saviez combien on compte d'habitude aux étrangers, vous verriez que c'est plus que raisonnable. Voulez-vous mon opinion ? Eh bien, c'est exceptionnel. Le captain vous traite comme si vous étiez sa propre mère.

– J'irai à la banque demain et je descendrai dans l'après-midi. Et je prendrai le paquebot après-demain.

– Vous pouvez revenir avec nous et économiser le billet du paquebot.

– Non, dit-il. Je gagnerai du temps par le paquebot.

– Bon, dis-je. On boit un coup ?

– Bonne idée, dit Johnson. Sans rancune, hein ?

– Aucune, monsieur », je lui dis. Alors on s'est assis là tous les trois à l'arrière et on a pris un whisky à l'eau ensemble.

Le lendemain, je passe toute la matinée à travailler sur mon bateau, à faire la vidange d'huile et une chose ou une autre. A midi, je me rends dans le centre et je déjeune dans un bistrot chinois où on vous sert un bon repas pour quarante cents, après quoi j'achète différentes choses pour remporter à la maison à ma femme et à nos trois filles. Vous voyez ça d'ici, du parfum, deux ou trois abat-jour et trois peignes, de ces grands peignes de là-bas. Quand j'ai eu terminé, j'entre chez Donovan prendre un verre de bière et discuter le coup avec le vieux et ensuite je reviens à pied au quai de San Francisco, m'arrêtant dans deux ou trois boîtes en passant pour prendre un verre de bière. Je paie deux tournées à Frankie au bar *Cunard* et en remontant à bord je me sentais d'une humeur magnifique. En arrivant sur le bateau, il

me restait en tout et pour tout quarante cents ; Frankie m'accompagne à bord, et pendant qu'on était là à attendre Johnson, j'en bois deux ou trois bien fraîches que je tire de la glacière, avec Frankie.

Eddy ne s'était pas montré de la nuit ni de la journée, mais je savais qu'il finirait par s'amener tôt ou tard, dès qu'il ne trouverait plus de crédit. Donovan m'avait dit qu'il avait passé un moment chez lui avec Johnson, la nuit d'avant et que Eddy lui avait laissé une ardoise. On attendait donc et je commençais à me demander pourquoi Johnson n'arrivait pas. J'avais laissé un mot à la grille, leur disant de monter m'attendre à bord, mais en revenant, ils m'avaient dit que personne n'était venu. Néanmoins, je me disais qu'il avait dû rentrer tard et rester couché jusque vers les midi. Les banques étaient ouvertes jusqu'à trois heures et demie. On vit partir l'avion, et vers cinq heures et demie, je n'étais plus du tout d'une humeur magnifique. Je me faisais une bile terrible.

A six heures, j'envoie Frankie à l'hôtel voir si Johnson était là. J'avais encore dans l'idée qu'il pouvait être sorti faire la bringue ou être resté à l'hôtel, se sentant trop mal fichu pour se lever. Je suis resté là très tard à attendre et à attendre. Et je me faisais une bile du tonnerre de Dieu, parce qu'il me devait huit cent vingt-cinq dollars.

Frankie est resté un peu plus d'une demi-heure parti. Finalement je le vois arriver ; il marchait vite et secouait la tête.

« Il a pris l'avion », dit-il.

Bon. Ça y était. Le consulat était fermé. Je possédais quarante cents et, de toute manière, l'avion était arrivé à Miami maintenant. Je ne pouvais même pas télégraphier. Ah, il était joli, le M. Johnson ! C'était ma faute, j'aurais dû le voir venir.

« Eh bien, dis-je à Frankie, tant qu'à faire, on va s'en taper une bien fraîche ; c'est M. Johnson qui les a payées. » Il restait trois bouteilles de bière des Tropiques.

Frankie était encore plus désolé que moi. Je ne sais pas comment il s'y prenait, mais il avait vraiment l'air de l'être. Il n'arrêtait pas de me taper dans le dos et de branler la tête.

Et voilà, j'étais fauché, j'avais perdu les cinq cent trente dollars de la location, et l'engin je ne pouvais pas le remplacer avec trois cent cinquante de plus. Je me disais que dans cette clique qui se bat les flancs autour des quais toute la journée, il y en avait qui seraient rudement contents d'apprendre cette histoire. En tout cas, il y avait des Conchs³ à qui ça ferait plaisir. Et la veille j'avais refusé trois mille dollars pour débarquer trois étrangers aux Keys. N'importe où, juste pour les sortir du pays. Tout ça était fort bien, mais qu'est-ce que j'allais faire, maintenant ? Je ne pouvais pas rentrer un chargement d'alcool, parce que d'abord faut avoir de quoi payer la camelote et ensuite ça ne rapporte plus. La ville en est inondée et personne n'en

veut. Mais ça m'aurait fait mal de rentrer chez moi sans un radis pour crever de faim tout l'été dans ce patelin. A part ça, je suis père de famille. Les droits d'entrée étaient payés d'avance. En général, on paie l'agent du port d'avance et ça couvre l'entrée et la sortie. Bon Dieu, je n'avais même pas de quoi me payer de l'essence. J'étais bel et bien dans un foutu pétrin. Parlez d'un M. Johnson !

« Il faut que je trimbale quelque chose, Frankie, je lui dis. Il faut que je me fasse de l'argent.

– Je vais voir », dit Frankie. Il vadrouille autour des quais, à faire l'homme de peine ou n'importe quoi ; il est un peu dur d'oreille et picole un peu trop tous les soirs. Mais on n'a jamais vu un type plus régulier ni qui ait aussi bon cœur. Je l'ai connu quand j'avais commencé à faire le trafic sur ce trajet-là. Combien de fois il m'avait aidé à charger ma cargaison. Après ça, quand j'ai cessé de transporter la camelote pour faire de la location et me lancer dans cette combine de pêche à l'espadon à Cuba, je tombais souvent sur lui au café ou sur les quais. Il a l'air stupide et la plupart du temps il sourit au lieu de parler, mais ça c'est parce qu'il est sourd.

« Tu veux emmener quelque chose ? demande Frankie.

– Pour sûr, je lui dis, je n'ai plus le choix.

– N'importe quoi ?

– Pour sûr.

– Je vais voir, dit Frankie. Où est-ce qu'on peut te trouver ?

– Tu me trouveras à la *Perla*, je lui dis. Faudra que je mange. »

On mange pas mal pour vingt-cinq cents à la *Perla*. Tous les plats portés au menu coûtent dix cents sauf la soupe, qui en coûte cinq. Je marche jusque-là avec Frankie, moi j'entre et lui poursuit son chemin. Avant de s'en aller, il me serre la main et recommence à me donner des claques dans le dos.

« T'en fais pas, dit-il. Moi, Frankie : beaucoup politique. Beaucoup affaires. Beaucoup boire. Pas d'argent. Mais bon ami. T'en fais pas.

– A plus tard, Frankie, je lui dis. T'en fais pas non plus, vieux. »

1 *Teaser* : poisson en bois utilisé comme exciteur pour la pêche au « marlin ».

2 Marlin : poisson de la famille des espadons.

3 Conchs : originaires des Lucayes.

CHAPITRE II

J'entre à la *Perla* et je prends place à une table. On avait remplacé le carreau de la fenêtre qui avait dégusté et la vitrine avait été réparée. Il y avait tout un tas de *gallegos* en train de boire au comptoir et d'autres en train de manger. A une table, on jouait déjà aux dominos. Je prends de la soupe aux haricots rouges et une fricassée de bœuf pommes nature pour quinze cents. Une bouteille de bière Hatney fait monter l'addition à vingt-cinq cents. Avec le garçon j'essaie d'amorcer la conversation sur la bagarre, mais il refuse de rien dire. Ils n'en menaient pas large ni les uns ni les autres.

Je termine mon repas, m'adosse confortablement et fume une cigarette tout en me faisant une bile du diable. Tout à coup j'aperçois à la porte d'entrée Frankie et quelqu'un d'autre derrière lui. Du jaune, je me dis à part moi ; c'est donc dans le jaune qu'on va travailler.

« Te présente M. Sing », dit Frankie, puis il sourit. Il n'avait pas chômé et il le savait.

« Enchanté », dit M. Sing.

M. Sing était à peu près ce que j'avais jamais vu de mieux dans le genre « à la coule ». C'était bien un Chinois mais il parlait comme un Anglais et portait un complet blanc avec une chemise blanche, une cravate noire et un de ces panamas à cent vingt-cinq dollars.

« Vous prendrez un café ? il me demande.

– Si vous en prenez un.

– Merci, dit M. Sing. Nous sommes tout à fait seuls, ici ?

– A part tous les gens qui sont dans le café, lui dis-je.

– Cela ne fait rien, dit M. Sing. Vous avez un bateau ?

– Un trente-huit pieds, dis-je. Un Kermath cent chevaux.

– Ah ! fait M. Sing, je m'étais figuré quelque chose de plus grand.

– Il peut en prendre deux cent soixante-cinq caisses sans enfoncer trop.

– Cela vous intéresserait-il de me le louer ?

– A quelles conditions ?

– Vous n'auriez pas besoin de monter à bord, je fournis le capitaine et l'équipage.

– Non, dis-je. Où il va, je vais.

– Je vois, dit M. Sing. Voudriez-vous avoir l'obligeance de nous laisser seuls ? » dit-il à Frankie. Frankie lui sourit, l'air toujours aussi intéressé.

« Il est sourd, dis-je. Il ne comprend pas très bien l'anglais.

– Je vois, dit M. Sing. Vous parlez l'espagnol. Dites-lui de venir nous

retrouver tout à l'heure. »

Je fais un signe du pouce à Frankie. Il se lève et se dirige vers le bar.

« Vous ne parlez pas l'espagnol ? dis-je.

– Oh, si, répond M. Sing. Dites-moi, à la suite de quelles circonstances vous... qu'est-ce qui vous a amené à considérer...

– Je suis fauché.

– Je vois, dit M. Sing. Est-ce que le bateau doit de l'argent ? Pourrait-il être saisi ?

– Non.

– Parfaitement, dit M. Sing. Combien votre bateau pourrait-il recevoir de mes infortunés compatriotes ?

– Transporter, vous voulez dire ?

– C'est cela.

– A quelle distance ?

– Une journée de voyage.

– Je ne sais pas, dis-je. Il peut en prendre douze, s'ils n'avaient pas de bagages.

– Ils n'auraient pas de bagages.

– Où voudriez-vous les emmener ?

– Je vous laisserais le soin de décider cela, dit M. Sing.

– Vous voulez dire l'endroit où les débarquer ?

– Vous les embarqueriez à destination des Tortugas, où une goélette viendrait les prendre.

– Écoutez, dis-je. A Loggerhead Key, sur les Tortugas, il y a un phare avec un poste émetteur et récepteur.

– Parfaitement, dit M. Sing. Ce serait évidemment tout à fait ridicule de les débarquer là.

– Alors ?

– J'ai dit que vous les embarqueriez pour cette destination. C'est ce qui a été convenu avec eux.

– Oui, dis-je.

– Vous les débarqueriez là ou vous l'estimeriez préférable.

– La goélette viendra les chercher aux Tortugas ?

– Naturellement pas, dit M. Sing. Quelle idée !

– Combien par tête ?

– Cinquante dollars, dit M. Sing.

– Non.

– Que diriez-vous de soixante-quinze ?

– Combien touchez-vous par tête ?

– Voilà qui est tout à fait en dehors de la question. Voyez-vous, le commerce des billets de passage comporte beaucoup d'aspects, ou, disons plutôt, d'à-côtés. Ça ne s'arrête pas là.

– Oui, dis-je. Et ce que je suis censé faire n'a pas à être payé non plus, hein ?

– Je comprends votre point de vue, absolument, dit M. Sing. Voulez-vous que nous disions cent dollars par tête ?

– Écoutez, dis-je. Savez-vous combien je ferai de prison si je me fais ramasser pour ça ?

– Dix ans, répondit M. Sing. Dix ans au moins. Mais il n'y a aucune raison d'aller en prison, mon cher capitaine. Vous ne risquez qu'une chose : c'est quand vous embarquez vos passagers. Tout le reste vous regarde, absolument.

– Et s'ils vous retombaient sur les bras ?

– C'est extrêmement simple. Je vous accuserais auprès d'eux de m'avoir trompé. J'effectuerais un remboursement partiel et les expédierais chez eux. Bien entendu, ils se rendent compte des difficultés du voyage.

– Et moi ?

– Je me verrais, j'imagine, dans l'obligation d'envoyer un mot au consul.

– Je comprends.

– Douze cents dollars, capitaine, ce n'est pas à dédaigner à l'heure actuelle.

– Quand toucherais-je l'argent ?

– Deux cents comptant et le reste après le chargement.

– Et si je filais avec les deux cents ?

– Je ne pourrais rien faire, naturellement, dit-il en souriant. Mais je sais que vous ne feriez pas une chose pareille, capitaine.

– Vous avez les deux cents sur vous ?

– Naturellement.

– Glissez-les sous l'assiette. » Il obéit.

« Ça va, dis-je. Je remplis les formalités demain matin et je largue demain soir. Et maintenant, où est-ce qu'on charge ?

– Que diriez-vous de Bacuranao ?

– Ça ira. Vous avez tout arrangé ?

– Naturellement.

– Et maintenant, pour l'embarquement de la cargaison, dis-je, mettez deux feux, l'un au-dessus de l'autre, à la pointe. Je viendrai dès que je les verrai. Amenez-vous en barque ; je chargerai directement de la barque. Venez vous-même et apportez l'argent. Je ne prendrai personne à bord tant que je n'aurai pas touché !

– Non, dit-il, la moitié en commençant de charger et le reste quand ce sera fini.

– Bon, dis-je. C'est normal.

– Alors tout est réglé ?

– Ma foi, oui. Il n'y a pas de bagages ni d'armes. Pas de fusils, de couteaux, ni de rasoirs ; rien ? Il faut que je m'assure de ça.

– Capitaine, dit M. Sing, vous n'avez donc pas confiance en moi ?

Vous ne voyez donc pas que nos intérêts sont identiques ?

– Vous y veillerez ?

– Je vous en prie, vous me gênez, dit-il. Vous ne voyez donc pas que nos intérêts coïncident ?

– C'est bon, dis-je. A quelle heure vous serez là ?

– Avant minuit.

– C'est bon, dis-je. C'est tout, je crois.

– Comment voulez-vous l'argent ?

– En billets de cent, ça ira. »

Il se lève et je le regarde partir. Frankie lui sourit quand il passe devant lui. M. Sing ne daigne même pas le regarder. Drôlement ficelle, le frère, je vous le garantis. Parlez d'un Chinois.

Frankie revient à la table « Alors ? fait-il.

– Où as-tu connu M. Sing ?

– Il transporte des Chinois, répond Frankie. Grosses affaires.

– Depuis quand tu le connais ?

– Il est ici à peu près depuis deux ans, dit Frankie. Un autre les transporte avant lui. Quelqu'un le tue.

– Quelqu'un tuera M. Sing aussi.

– Sûr, dit Frankie. Pourquoi pas ? Beaucoup grosses affaires.

– Tu parles d'un genre d'affaires ! je dis.

– Grosses affaires, dit Frankie. Embarquer Chinois, jamais revenir.

Autres Chinois écrit lettres tout va bien.

– Magnifique, dis-je.

– Cette espèce de Chinois pas connaître écrire. Chinois qui peut écrire, tous riches. Mangent rien. Vivre seulement du riz. Cent mille Chinois ici. Seulement trois Chinoises.

– Pourquoi ?

– Gouvernement pas laisser.

– Foutue situation, dis-je.

– Tu fais affaires avec lui ?

– Peut-être.

– Bonnes affaires, dit Frankie. Meilleur que politique. Beaucoup d'argent. Beaucoup grosses affaires.

– Prends donc une bouteille de bière, je lui dis.

– Tu n'es plus embêté, encore ?

– Ah ! merde, non, dis-je. Beaucoup grosses affaires. Merci bien.

– Tant mieux, dit Frankie, en me donnant une claque dans le dos. Me rend plus content que tout. Tout ce que je demande que c'est toi content. Chinois ça bonnes affaires, hein ?

– Magnifique.

– Me rend content », dit Frankie. Je me rends compte qu'il était prêt à pleurer tellement il était heureux que tout aille si bien, alors je lui donne quelques petites tapes dans le dos. Parlez d'un Frankie.

Le lendemain à la première heure, je vais trouver l'agent du port et je lui dis de nous faire les papiers de sortie. Il voulait le rôle d'équipage, alors je lui dis personne.

« Vous allez faire la traversée seul, capitaine ?

– Parfaitement.

– Qu'est devenu votre second ?

– En bordée, je lui dis.

– C'est très dangereux de faire ce voyage seul.

– Ça ne fait que quatre-vingt-dix milles, dis-je. Croyez-vous que ça changerait les choses d'avoir un poivrot à bord ? »

Je conduis le bateau au débarcadère de la Standard Oil, de l'autre côté du port, et je fais le plein des deux réservoirs. Il en tenait près de mille litres. J'en étais malade d'avoir à la payer trente cents le bidon, mais je ne savais pas où on serait obligés d'aller.

Depuis que j'avais rencontré le Chinois et pris son argent, je me tracassais à propos de cette histoire. Je ne crois pas avoir fermé l'œil de la nuit. Je ramène le bateau au quai de San Francisco et il y avait là Eddy qui m'attendait.

« Salut, Harry », me dit-il avec un signe de la main. Je lui lance la bosse arrière et il l'amarre, ensuite il monte à bord : plus dégingandé, plus vaseux et plus saoul que jamais. Je ne lui adresse pas la parole.

« Qu'est-ce que tu dis de ça, ce gars-là, Johnson, se tirer comme ça ? me demande-t-il. Trouves pas que c'est du culot, dis, Harry ?

– Fous-moi le camp d'ici, je lui dis. Tu me casses les pieds.

– Vieux frère, c't'histoire-là ne peut pas te tracasser plus que moi, je te le garantis.

– Fous-moi le camp ! » je lui dis.

Il se borne à s'étaler dans le fauteuil et à étirer ses longues jambes. « Paraît qu'on rentre aujourd'hui, alors ? dit-il. On fait aussi bien, il n'y a plus grand-chose à fricoter dans le coin.

– Je ne te prends pas.

– Qu'est-ce qui se passe, Harry ? T'as pas de raison d'être monté contre moi.

– Non. Fous-moi le camp.

– Oh ! t'énerve pas. »

Je lui flanque un marron sur la figure, alors il se redresse et monte sur le quai.

« Jamais je ne te ferais ça à toi, Harry, dit-il.

– Et comment que tu ne me le ferais pas, je lui dis. Je ne t'emmène pas, un point c'est tout.

– Bon, mais quel besoin avais-tu de me frapper ?

– Pour que tu me croies.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Rester ici à crever de faim ?

– Crever de faim, cette bonne blague, je lui dis. Tu peux rentrer par

le ferry-boat. Tu peux travailler pour payer ton passage.

– Tu n'es pas régulier avec moi, dit-il.

– Avec qui as-tu jamais été régulier, espèce d'ivrogne ? je lui dis. Tu vendrais ta propre mère. »

C'était vrai, en plus. Mais ça m'embêtait de l'avoir frappé. Vous savez l'effet que ça vous fait quand on frappe un poivrot. Mais il n'était pas question que je le prenne à bord dans ces conditions ; même si je l'avais voulu.

Il fait quelques pas sur le quai, plus long qu'un jour sans pain. Puis il fait demi-tour et revient.

« Pourrais pas me refiler deux ou trois dollars, Harry ? »

Je lui donne une coupure de cinq dollars de l'argent du Chintoque.

« Je savais bien que t'étais un pote, Harry, pourquoi ne veux-tu pas me prendre ?

– Tu portes la poisse.

– T'es à cran, voilà ce que c'est, dit-il. Peu importe, vieux frère. Tu seras content de me revoir un de ces jours, va. »

Il s'en va. Maintenant qu'il avait de l'argent, il allait bon train, mais il y avait de quoi vous rendre malade rien qu'à le voir marcher. C'était affreux. Il marchait comme s'il avait eu les articulations à l'envers.

Je me rends à la *Perla* où je rencontre l'agent ; il me remet les papiers et je lui offre un verre. Ensuite je déjeune et Frankie s'amène.

« Type m'a donné ça pour toi », dit-il en me tendant une sorte de tube roulé dans du papier et entouré d'un bout de ficelle rouge. Ça avait l'air d'une photo quand j'ai défait le rouleau, et en le déroulant je me disais que c'était peut-être une photo du bateau prise par un type des docks.

Enfin bref. C'était un agrandissement de la tête et de la poitrine d'un nègre mort, la gorge tranchée net d'une oreille à l'autre, l'entaille recousue très proprement, avec une carte sur la poitrine portant ces mots en espagnol : « Voilà ce que nous faisons aux *lenguas largas*. »

« Qui te l'a donnée ? » je demande à Frankie.

Il désigne du doigt un jeune Espagnol qui travaille sur les quais et qu'est tubard au dernier degré. Ce gosse était debout au comptoir du *Quick lunch Bar*.

« Dis-lui de venir. »

Le gosse s'amène. Il déclare que deux jeunes types lui avaient donné ça vers onze heures. Ils lui avaient demandé s'il me connaissait et il avait répondu oui. Alors il l'avait donné à Frankie pour moi. Ils lui avaient donné un dollar pour être bien sûrs qu'il ferait la commission. Ils étaient bien habillés, ajouta-t-il.

« Politique, dit Frankie.

– Ouais, je dis.

– Ils croient que vous avez dit à la police que vous aviez rendez-

vous avec ces gars-là, l'autre matin ?

– Ouais.

– Mauvaise politique, dit Frankie. Faites bien de partir.

– Est-ce qu'ils t'ont chargé de me dire quelque chose ? je demande au jeune Espagnol.

– Non, répond-il. Simplement de vous donner ça.

– Il est temps que je parte, dis-je à Frankie.

– Mauvaise politique, dit Frankie. Très mauvaise politique. »

J'avais fait un rouleau de tous les papiers que l'agent m'avait donnés, alors je règle l'addition, je sors de ce café, traverse la place et franchis la grille, et j'étais bougrement soulagé en arrivant à l'entrepôt et sur le quai. Ces petits gars-là me flanquaient des cauchemars, pas d'erreur. Ils étaient juste assez stupides pour s'imaginer que j'avais été moucharder l'autre équipe. Ces gosses-là étaient comme Pancho. Quand ils avaient peur, ils s'énervaient, et quand ils étaient énervés, ils avaient envie de tuer quelqu'un.

Je monte à bord et je fais tourner le moteur pour le réchauffer. Frankie, debout sur le quai, m'observait. Il souriait, de ce drôle de sourire des sourds. Je vais le trouver.

« Écoute, je lui dis, ne va pas t'attirer des ennuis avec cette histoire. »

Il n'arrivait pas à entendre, j'ai été obligé de lui gueuler ça dans l'oreille.

« Moi bonne politique », dit Frankie. Là-dessus, il largue l'amarre.

CHAPITRE III

Frankie lance l'amarre de bout à bord. Je lui fais un signe de la main puis je sors de la cale et je prends le chenal. Un cargo anglais sortait à ce moment ; je l'élonge et le dépasse. Il était lourdement chargé de sucre et ses tôles étaient rouillées. Du haut de la poupe un matelot en vieux chandail bleu me suivait des yeux. Je quitte le port, passe devant le Morro et met le cap sur Key West ; plein nord. Je lâche le gouvernail pour aller à l'avant lover l'amarre de bout, ensuite je reviens maintenir le cap, déployant La Havane au loin sur l'arrière, puis la laissant derrière nous pour amener peu à peu sur l'avant les montagnes grandissantes.

Je dépasse d'abord le Morro qui est bientôt hors de vue, puis l'hôtel National et peu de temps après j'apercevais tout juste le dôme du Capitole. Il n'y avait pas beaucoup de courant en comparaison de notre dernier jour de pêche et seulement une légère brise. J'aperçois deux bateaux pêcheurs en route pour La Havane, venant de l'ouest, ce qui signifiait que le courant était faible.

Je coupe le contact et j'arrête le moteur. Inutile de brûler de l'essence. Je voulais le laisser dériver. Quand il ferait sombre je pourrais toujours repérer le phare du Morro ou bien, si on dérivait trop, les feux de Cojimar, piquer vers la côte et filer vers Bacuranao. Je me disais que d'après l'aspect du courant, on dériverait facilement de nuit les douze milles qui nous séparaient de Bacuranao, en me guidant sur les lumières de Baracoa.

Bref, j'arrête le moteur, je grimpe à l'échelle et je vais jeter un coup d'œil à l'avant. Il n'y avait pas autre chose à voir que les deux pêcheurs là-bas vers l'ouest, cinglant vers le port, et très loin sur l'arrière le dôme du Capitole qui se dressait tout blanc à la lisière des eaux. Il y avait des algues du Gulf Stream dans le courant et quelques oiseaux qui s'affairaient, mais pas beaucoup. Je m'assis un moment en haut du rouf à les regarder, mais comme poissons je ne voyais que ces petits bruns qu'on trouve dans les parages des algues du Gulf Stream. En tout cas, moi je vous dis une chose : qu'on ne vienne pas vous raconter qu'il n'y a pas des masses d'eau entre La Havane et Key West. J'étais juste au bord de toute cette flotte.

Au bout d'un moment je redescends dans le cockpit et j'y trouve Eddy.

« Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui cloche avec le moteur ?

– En panne.

– Pourquoi n'as-tu pas ouvert les panneaux ?

– Oh ! merde ! » je lui dis.

Vous savez ce qu'il avait fait ? Il était revenu, s'était glissé dans l'écoutille avant, était descendu dans la cabine et s'était endormi. Il en avait deux litres avec lui. Il était entré dans le premier *bodega* venu, avait acheté ça et était venu à bord. Au départ, le moteur l'avait réveillé, ensuite il s'était rendormi. Quand j'avais coupé le contact dans le Gulf Stream et que ça avait commencé à rouler un peu avec la houle, ça l'avait réveillé.

« Je savais que tu m'emmènerais, Harry, dit-il.

– Je t'emmènerai au diable, lui dis-je. Tu n'es même pas porté sur le rôle d'équipage, je ne sais pas ce qui me retient de te faire faire le saut tout de suite.

– Toujours blagueur, ce vieux Harry, dit-il. Entre Conchs, on devrait se tenir les coudes quand on est dans le pétrin.

– Toi et ta grande gueule, je lui dis. Qui s'y fierait à ta grande gueule, quand t'es plein ?

– Je suis un homme, Harry. Mets-moi seulement à l'épreuve et tu verras si je ne suis pas un homme.

– Passe-moi les deux litres », je lui dis. Il m'était venu quelque chose à l'idée.

Il me les passe et je bois un coup du litre débouché, puis je les pose à l'avant près du gouvernail. Il restait planté là et moi je le regardais. Je le plaignais et je me tracassais à cause de ce que j'allais être forcé de faire. Bon Dieu, je l'avais connu quand il en avait dans le ventre.

« Qu'est-ce qu'il a le moteur, Harry ?

– Rien.

– Alors, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

– Ma vieille, je lui dis, et je le plaignais, t'es dans de sales draps.

– Comment ça, Harry ?

– Je ne sais pas encore, dis-je. Je n'ai pas encore bien examiné la question. »

On est resté assis là un moment et je n'avais plus envie de faire la conversation. Une fois la chose décidée, ça m'était dur de lui parler. Après ça je descends et je sors la carabine à air comprimé et le Winchester 30-30 que j'avais toujours dans la cabine ; je les laisse dans leur étui et je les accroche en haut du rouf là où on suspendait d'habitude les engins de pêche, juste au-dessus du gouvernail, à portée de ma main. Je les garde toujours dans ces longs étuis en peau de mouton, la laine rasée et bien imbibée d'huile à l'intérieur. C'est la seule façon de les empêcher de se rouiller sur un bateau.

Je manœuvre la culasse à plusieurs reprises, ensuite je garnis le magasin et j'en pousse une dans le canon. Je mets une cartouche dans la culasse du Winchester et je garnis le magasin. Je sors de dessous le

matelas le Smith et Wesson spécial, calibre 38, qui me venait du temps où j'étais dans la police à Miami. Je le nettoie, l'huile, le charge et le colle à ma ceinture.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande Eddy. Qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ?

– Rien, je lui dis.

– Et tout ce foutu arsenal, c'est pour quoi ?

– Je l'ai toujours eu à bord, je lui dis. Pour tirer les oiseaux qui s'en prennent à l'appât ou les requins, ou quand on croise autour des Keys.

– Qu'est-ce qui se passe, vingt dieux, fait Eddy. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien », je lui dis. J'étais là assis, avec ce vieux 38 qui me cognait contre les cuisses avec le roulis, et je le regardais. Je me disais : Ça ne sert à rien de le faire maintenant. Je vais avoir besoin de lui, à présent.

« Je suis sur un boulot, je lui dis. On va accoster à Bacuranao, je te dirai ce qu'il y aura à faire quand le moment sera venu. »

Je ne voulais pas le mettre au courant trop tôt parce qu'il se serait tourmenté et que ça l'aurait hanté à tel point qu'il n'aurait plus été bon à rien.

« Tu ne trouverais pas un meilleur homme que moi, Harry, dit-il. Je suis exactement ce qu'il te fallait. Pour n'importe quoi je suis ton homme. »

Je considère ce grand type dégingandé, vaseux et flageolant, et je ne réponds rien.

« Dis, Harry. Tu veux pas m'en donner un, rien qu'un ? il me demande. Je ne voudrais pas avoir la tremblote. »

Je lui en donne un et on est resté assis à attendre qu'il fasse nuit. Il y avait un beau coucher de soleil et une légère brise très agréable, et lorsque le soleil a été descendu pas mal, j'ai mis le moteur en marche et à vitesse réduite je l'ai poussé vers la côte.

CHAPITRE IV

On se tenait à environ un mille de la côte, dans l'obscurité. Le courant avait fraîchi, une fois le soleil disparu, et je remarquais qu'il me poussait à la terre. Dans le lointain, vers l'ouest, j'apercevais le phare du Morro et le halo de lumière de La Havane et en face de nous les lumières étaient celles de Rincon et de Baracoa. Naviguant à contre-courant, je dépasse Bacuranao et j'atteins presque Cojimar. Après quoi je laisse dériver. Il faisait noir comme dans une cave, mais j'aurais pu dire où on était à un poil près. J'avais tout éteint.

« Qu'est-ce qu'on va faire, Harry ? » me demande Eddy. Il recommençait à avoir les grelots.

« Qu'est-ce que tu crois, d'après toi ? »

– Je ne sais pas, dit-il. Je ne suis pas tranquille. » Il n'était pas loin de la crise et quand il s'est approché de moi son haleine sentait le busard.

« Quelle heure est-il ? »

– Descends voir », je lui dis. Il remonte et me dit qu'il était neuf heures et demie.

« Tu as faim ? je lui demande.

– Non, dit-il. Tu sais bien que je ne pourrais pas manger, Harry.

– C'est bon, je lui dis. Tu peux t'en taper un. »

Quand il a eu fini, je lui demande comment il se sentait. Il me répond qu'il se sentait d'attaque.

« Je t'en donnerai encore un ou deux dans un petit moment, je lui dis. Je sais que c'est la seule chose qui te donne des *cojones* mais il n'y en a pas beaucoup à bord, alors tu ferais bien d'y aller doucement.

– Dis-moi de quoi il retourne, fait Eddy.

– Écoute, lui dis-je, lui parlant dans l'obscurité. On va à Bacuranao prendre douze Chinois. Prends la barre quand je le dirai et fais ce que je te dirai de faire. On prendra les douze Chintoques à bord et on les bouclera en bas, à l'avant. Va à l'avant maintenant et ferme l'écouille de l'extérieur. »

Il y va et je voyais sa silhouette se découper sur le noir. Il revient et me dit : « Harry, est-ce que je peux m'en envoyer un maintenant, de ceux que tu as dit ? »

– Non, je réponds. Je te laisse boire pour que l'alcool te donne du cran, pas pour qu'il te détruise.

– Je serai à la hauteur, Harry. Tu verras.

– T'es un poivrot, je lui dis. Écoute, il y a un Chinois qui va amener les douze autres. Il va me donner de l'argent avant. Quand ils seront

tous à bord, il me donnera encore de l'argent. Quand tu le verras commencer à me donner l'argent la deuxième fois, pique vers le large et que ça saute. Ne t'occupe pas de ce qui arrivera. Pique vers le large quoi qu'il arrive. Tu as compris ?

– Oui.

– S'il y a un Chinois qui s'avise de sortir de la cabine par l'écoutille une fois que nous serons au large, prends la carabine à air comprimé et tire dedans pour les refouler. Tu sais t'en servir ?

– Non, mais tu n'as qu'à me montrer.

– Tu ne te rappelleras jamais. Tu sais te servir du Winchester ?

– Y a qu'à manœuvrer la culasse et tirer ?

– C'est ça, dis-je. Seulement ne va pas faire des trous dans la coque.

– Tu ferais bien de me redonner un coup à boire, dit Eddy.

– Bon, je vais t'en donner un petit. »

Je lui en donne un vrai. Je savais que ça ne le saoulerait plus maintenant, pas en les versant dans toute cette peur. Après avoir bu celui-là il s'exclame, tout comme s'il avait été aux anges : « Alors, c'est du chinois. Bon Dieu, je l'avais toujours dit que je me lancerais dans le chinois si jamais je me trouvais à sec.

– Mais t'as encore jamais été à sec, hein ? » je lui dis. Il était marrant, je vous jure.

Je lui en ai donné encore trois pour le maintenir en forme avant qu'il soit dix heures et demie. C'était amusant de le regarder et ça m'empêchait d'y penser moi-même. Je ne m'étais pas imaginé qu'il faudrait attendre tout ce temps. J'avais projeté d'appareiller à la nuit, de sortir du port, juste au-delà des reflets de lumière et de longer la côte en peinard jusqu'à Cojimar. Un peu avant onze heures, j'aperçois les deux feux à la pointe. J'attends un petit moment, puis je l'amène à vitesse réduite. Bacuranao est une petite anse où il y avait autrefois un vaste appontement pour le chargement du sable. Il y a une petite rivière qui vient s'y jeter quand les pluies ouvrent la barre qui ferme son embouchure. Les vents du nord, l'hiver, entassent le sable et la bouchent. Dans le temps les schooners y entraient et chargeaient du *guavas* de la rivière, et il y avait une ville. Mais le cyclone l'a enlevée et maintenant il ne reste rien sauf une maison que des *gallegos* ont construite avec les débris des chalets balayés par le cyclone et qu'ils utilisent comme club le dimanche quand ils viennent de La Havane se baigner et pique-niquer. Il existe une autre maison dans laquelle habite le délégué, mais c'est dans les terres, en retrait de la plage.

Dans chacun des petits patelins de ce genre tout le long de la côte, il y a un délégué du gouvernement, mais selon moi le Chinois devait avoir son propre bateau et s'arranger avec les gars. En entrant dans la crique je sentais l'odeur d'algue marine et ce parfum douceâtre qui vient de la brousse quand on approche de la terre.

« Va à l'avant, dis-je à Eddy.

– Pas de crainte de toucher par ici, dit-il. Les brisants sont de l'autre côté en venant du large. » C'est que, voyez-vous, Eddy avait été un homme précieux, dans le temps.

« Surveillance le bateau », je lui dis, et moi je le mène jusqu'à un point où je savais qu'ils pourraient nous voir. Comme il n'y avait pas de ressac, ils entendraient le moteur. Je ne tenais pas à attendre là, sans savoir s'ils nous avaient vus ou non, alors j'allume les feux, juste une seconde, et rien que le vert et rouge. Ensuite je vire, pointe l'avant vers le large, et je le laisse là, au repos, tout près de la côte, le moteur au ralenti, tournant à peine. Il y avait tout de même une légère houle qui s'amenait.

« Viens voir ici, je dis à Eddy », et je lui donne un bon coup à boire.

« Faut d'abord le tirer avec le pouce ? » me chuchote-t-il. Il était assis à la barre, à présent, et moi j'avais décroché les étuis, je les avais ouverts et j'avais sorti les crosses d'environ six pouces.

« C'est ça.

– Ah ! dis donc ! »

Pas d'erreur, c'était magnifique l'effet que la gnôle pouvait lui faire, et en un rien de temps.

On était donc là à attendre et au loin dans la brousse j'apercevais la lumière de la maison du délégué. Je vois les deux feux à la pointe descendre, et l'un d'eux bouger et contourner la pointe. Ils avaient dû éteindre l'autre.

Ensuite, au bout d'un petit moment, je vois une barque sortir de l'anse et venir sur nous, avec un homme qui godillait. Je le voyais au va-et-vient de la barque. J'étais drôlement content. Du moment qu'on venait à la godille, ça voulait dire un seul homme.

Ils accostent.

« Bonsoir, capitaine, dit M. Sing.

– Venez vous ranger à l'arrière », je lui fais.

Il dit quelque chose au gosse qui godillait, mais il ne pouvait pas reculer à cause de la houle. Alors j'attrape l'avant de la barque et je la tire.

Ils étaient huit hommes à bord. Les six Chinois, M. Sing et le gosse qui godillait. Tandis que je tirais la barque vers l'arrière, je m'attendais à recevoir quelque chose sur le crâne, mais je n'ai rien reçu. Je me suis redressé, laissant M. Sing s'accrocher au plat-bord.

« Faites voir ça », je lui dis.

Il me le tend, alors je prends le rouleau et je l'emporte près du gouvernail, où se tenait Eddy, et j'allume la lanterne de l'habitacle. Je l'examine soigneusement. Ça m'avait l'air correct alors j'éteins. Eddy tremblait.

« Verse-t'en un », je lui dis. Il prend la bouteille et lui fait faire la

culbute.

Je retourne à l'arrière.

« C'est bon, dis-je. Faites-en monter six. »

M. Sing et le Cubain qui godillait se donnaient un mal de chien pour empêcher leur barque de cogner avec le peu de houle qu'il y avait. J'entends M. Sing dire quelque chose en chinois et tous les Chinois de la barque commencent à grimper sur l'arrière.

« Un à la fois », dis-je.

Il leur parle encore, et alors les six Chinois, l'un derrière l'autre, montent sur l'arrière. Il y en avait de toutes tailles et de tous calibres.

« Conduis-les à l'avant, dis-je à Eddy.

– Par ici, messieurs, s'il vous plaît ! » que fait Eddy. Vingt dieux, du coup je me dis qu'il s'en était servi un soigné.

« Ferme la cabine, lui dis-je, quand ils ont été tous dedans.

– Bien, capitaine, fit Eddy.

– Je vais chercher les autres, dit M. Sing.

– Okay », je lui dis.

Je les repousse et le gosse s'écarte à la godille.

« Minute, dis-je à Eddy. Tu vas me laisser cette bouteille. Tu es assez courageux comme ça.

– A vos ordres, chef, il me fait.

– Qu'est-ce qui te prend ?

– Ça c'est du boulot qui me plaît, dit-il. Tu dis qu'il n'y a qu'à tirer dessus avec le pouce ?

– Cochon de poivrot ! je lui dis. File-moi un coup de cette bouteille.

– Finie, répond Eddy. Désolé, chef.

– Écoute, je lui dis. La seule chose que je te demande, maintenant, c'est de guetter le moment où il me donnera l'argent et de démarrer tout de suite.

– A vos ordres, chef », il dit.

Je tends le bras, j'attrape l'autre bouteille, je prends le tire-bouchon et l'ouvre. Je bois une bonne rasade et m'en retourne à l'arrière, après l'avoir rebouchée avec soin et cachée derrière deux bonbonnes d'osier pleines d'eau.

« Voilà M. Sing, dis-je à Eddy.

– Oui, captain », dit Eddy.

L'embarcation s'amène à la godille vers nous.

Il l'amène sur l'arrière et je les laisse s'accrocher tout seuls. M. Sing s'agrippait à la poulie que j'avais fait installer à l'arrière pour hisser les grosses pièces à bord.

« Faites-les monter, je dis. Un par un. »

Un deuxième assortiment de six Chinois monte à bord par l'arrière.

« Ouvre et conduis-les à l'avant, je fais à Eddy.

– Bien, captain, répond Eddy.

– Ferme la cabine.

– Bien, capitain. »

Je m'assure qu'il était retourné à la barre.

« C'est bon, monsieur Sing, dis-je. Amenez la suite. »

Il met la main à la poche, sort l'argent et me le tend. J'allonge la main et lui attrape le poignet qui tenait le rouleau et juste comme il venait à moi, là sur le plancher de l'arrière, de l'autre main je le saisis à la gorge. Je sens le bateau démarrer puis l'hélice brasser l'eau comme il virait et j'étais fort occupé avec M. Sing, mais je voyais le Cubain debout à l'arrière, la godille dans les mains, au moment où le bateau partait vers la pleine mer, en dépit des bonds et des culbutes auxquels se livrait M. Sing. Il faisait plus de bonds et de culbutes qu'un dauphin au bout d'une gaffe.

Je lui retourne le bras derrière le dos et je tire dessus mais je devais y aller trop fort car je le sens venir tout seul. Au moment où il casse, M. Sing fait entendre un drôle de petit bruit et s'affale en avant, moi le tenant toujours à la gorge et tout, et me mord à l'épaule. Mais aussitôt que je sens le bras mollir tout d'un coup, je le lâche. Il ne pouvait plus lui servir et comme ça je pouvais lui prendre la gorge à deux mains. Eh bien, mes enfants, le M. Sing s'est aplati comme un poisson, sans blague, avec son bras déglingué qui ballotait. Mais je le hisse sur les genoux, mes deux pouces profondément plantés de chaque côté de son tuyau d'orgue, et je fais basculer tout le truc en arrière jusqu'à ce que ça craque. Et n'allez pas croire que ça ne s'entend pas, quand ça craque, en plus.

Je le maintiens une seconde dans cette position, ensuite je l'étends en travers de la poupe. Il était là couché, le visage tourné vers le ciel, tranquille, dans ses beaux habits, les pieds dans le cockpit ; je le laisse là.

Ramassant l'argent tombé sur le plancher du cockpit, je sors sur le pont, j'allume la lampe de l'habitable et je le compte. Après quoi je prends le gouvernail et je dis à Eddy d'aller sous l'arrière me chercher des morceaux de ferraille qui me servaient de corps mort quand on allait pêcher dans les hauts-fonds ou sur des rochers où je n'aurais pas voulu risquer de perdre une ancre.

« Je ne trouve rien », dit-il. Il avait peur de rester seul en bas avec M. Sing.

« Tiens la barre, je lui dis. Et garde le cap vers le large. »

J'entendais pas mal de remue-ménage en bas, mais ce n'était pas pour eux que je me tracassais. Je trouve deux ou trois bouts de ce que je cherchais, qui venaient de l'ancien dock à charbon des Tortugas, et avec de la ligne à snapper j'en fixe solidement deux gros morceaux aux chevilles de M. Sing. Puis à environ deux milles de la côte je le balance par-dessus bord. Il a glissé silencieusement sur le plat-bord. Je

n'avais même pas fouillé ses poches. Je ne me sentais aucune envie de tripoter M. Sing.

Il avait un peu saigné du nez et de la bouche sur le plancher de l'arrière, alors j'ai balancé là-dessus un seau d'eau et j'ai bien manqué passer par-dessus bord avec, vu l'allure à laquelle on allait, puis j'ai soigneusement lessivé et frotté le tout avec une brosse en chiendent que j'ai prise sous la poupe.

« Ralentis, dis-je à Eddy.

– Et s'il remonte ? il demande.

– Je l'ai coulé par quinze cents mètres de fond, dis-je. Il va descendre jusqu'en bas. Ça fait loin, ma vieille. Il ne remontera pas tant que les gaz ne le feront pas flotter et entre-temps il suit le courant et sert d'appât aux poissons. Merde, dis-je, t'as pas à t'en faire pour M. Sing.

– Qu'est-ce que tu avais contre lui ? me demanda Eddy.

– Rien, je réponds. C'était le type le plus rond en affaires que j'aie jamais connu. J'étais tout le temps en train de me dire que ça devait cacher quelque chose.

– Pourquoi l'as-tu tué ?

– Pour ne pas avoir à tuer douze autres Chinois.

– Harry, dit-il, il faut que tu m'en donnes un, parce que je sens que ça vient. Ça m'a complètement retourné de voir sa tête balloter comme ça. »

Alors je lui en verse un.

« Et les Chinois ? il fait.

– Je veux m'en débarrasser le plus tôt possible, dis-je. Avant qu'ils n'empoisonnent la cabine.

– Où vas-tu les mettre ?

– On va les lâcher directement sur la grande plage, je réponds.

– Je mets le cap sur la côte ?

– Oui. Rentre lentement. »

On passe doucement au-dessus des récifs et on arrive à un endroit d'où je voyais briller le sable de la plage. Il y a beaucoup d'eau au-dessus des récifs, et au fur et à mesure qu'on rentre, c'est tout des fonds de sable avec des ondulations jusqu'à la plage.

« Passe à l'avant et sonde », je lui dis.

Il se met à sonder avec la gaffe, me faisant signe d'avancer au fur et à mesure. Il revient vers l'arrière et me fait signe de stopper. Je vais le retrouver à l'avant.

« T'as à peu près cinq pieds.

– Faut mouiller, dis-je. S'il arrive quelque chose qui ne nous donne pas le temps de déraper, on pourra toujours abandonner l'ancre ou couper l'amarre. »

Eddy laisse filer et quand ça ne tire plus il amarre solidement. Le

bateau vire et se met le cul à la terre.

« C'est des fonds de sable, tu sais, dit-il.

– Combien as-tu d'eau à l'arrière ?

– Pas plus de cinq pieds.

– Prends la carabine, je lui dis, et sois prudent.

– Donne-m'en un coup », dit-il.

Il était drôlement secoué. Je lui en donne un et je prends le fusil à air comprimé. Ensuite je prends la clef, j'ouvre la porte de la cabine et je crie : « Sortez de là ! »

Rien.

Puis un Chinois sort la tête, voit Eddy planté là, son fusil à la main, et la rentre vivement.

« Allons, sortez. Personne ne vous touchera », dis-je.

Rien à faire. Rien qu'un tas de parlores en chinois.

« Vous allez sortir, oui ou non ? » fait Eddy. Bon Dieu, je me rendais compte qu'il avait dû taper à la bouteille.

« Lâche cette bouteille, je lui dis, sinon je te descends et je te balance par-dessus bord.

« Sortez ! je leur dis, ou je vous tire dedans. »

J'en vois un risquer un œil, et il a dû certainement apercevoir la plage, car le voilà qui commence à jacasser.

« Allons, dis-je, ou je tire. »

Et ils obéirent.

Je peux vous dire qu'il faudrait être vraiment un sale bonhomme pour massacrer comme ça toute une tapée de Chinois, et je suis tranquille que ça ferait une sale histoire, sans compter le gâchis.

Ils sortent et ils sont effrayés et sans armes, mais ils étaient douze. Je marche à reculons jusqu'à l'arrière, braquant sur eux ma carabine.

« Passez par-dessus bord, dis-je. Vous avez pied. »

Personne ne bouge.

« Allons-y. »

Personne ne bouge.

« Espèces de sales mangeurs de rats ! fait Eddy. Voulez-vous y aller !

– Ferme ta sale gueule de poivrot, je lui dis.

– Pas nager, dit un des Chinois.

– Pas besoin nager, dis-je. Pas profond.

– Allons, grouillez-vous, fait Eddy.

– Viens ici, à l'arrière, je lui dis. Tiens ton fusil d'une main et la perche de l'autre et montre-leur la hauteur de l'eau. »

Il lève la perche humide et la leur montre.

« Pas besoin nager ? me redemande le Chinois.

– Non.

– Vrai ?

– Oui.

– Où nous ?

– Cuba.

– Sale voleur », dit-il en se laissant glisser, tenant bon une seconde, puis lâchant tout. Sa tête disparaît sous l'eau, mais il émerge, le menton hors de l'eau. « Sale voleur, dit-il. Sale salaud de voleur. »

Il était furieux et joliment courageux. Il dit quelque chose en chinois et les autres descendent à leur tour, en s'accrochant au plat-bord arrière.

« C'est bon, dis-je à Eddy. Monte l'ancre. »

Comme on s'éloignait de la terre, la lune s'est montrée et l'on voyait les Chinois, dont la tête seule émergeait, avancer vers la plage qui luisait au loin, avec la brousse dans le fond.

Une fois sortis du passage semé d'écueils, je jette un dernier regard en arrière et je vois la plage et les montagnes qui commençaient à se découper plus nettement ; après quoi je mets le cap sur Key West.

« A présent, tu peux aller faire un somme, dis-je à Eddy. Non, attends, descends ouvrir tous les hublots pour que l'odeur s'en aille et apporte-moi la teinture d'iode.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il en me l'apportant.

– Je me suis coupé le doigt.

– Tu veux que je prenne la barre ?

– Va dormir, lui dis-je, je te réveillerai. »

Il s'étend sur la couchette du cockpit, aménagée en lit clos au-dessus du réservoir à essence, et peu après il s'endort.

CHAPITRE V

Tenant le gouvernail avec mon genou, j'ouvre ma chemise pour regarder l'endroit où M. Sing m'avait mordu. C'était une belle morsure ; je mets de la teinture d'iode dessus et ensuite je reste là assis à barrer et à me demander si une morsure de Chinois c'est venimeux, tout en écoutant l'étrave fendre l'eau silencieusement et sans secousses, et finalement je me dis : Quelle blague, cette morsure ne peut pas être venimeuse. Un type comme M. Sing devait se broser les dents deux ou trois fois par jour. En tout cas, il n'était pas fort, comme homme d'affaires. Peut-être que si. Peut-être qu'il avait tout bonnement eu confiance en moi. Je ne pouvais pas le comprendre, ce gars-là, sans blague.

Enfin maintenant tout était simple, sauf en ce qui concernait Eddy. Parce que c'est un poivrot et quand il commence à en avoir dans le nez, il parle. Tout en barrant je le regardais et je me disais : Merde, il est aussi bien mort que tel qu'il est, et comme ça je suis tout à fait paré. En le découvrant à bord je m'étais dit qu'il faudrait que je me débarrasse de lui, mais ensuite, voyant que tout avait si bien tourné, le cœur m'avait manqué. Pourtant, le voyant là, couché, je vous promets que c'était tentant. Mais alors je réfléchis que ç'aurait été idiot de tout gâcher en faisant quelque chose que j'aurais regretté après. Et ensuite il me vient à l'idée qu'il n'était même pas porté sur le rôle d'équipage, ce qui me vaudrait une amende au débarquement, si bien que je ne savais plus de quel œil le considérer.

En tout cas, j'avais tout le temps d'y réfléchir, alors je maintenant le cap et de temps à autre j'attrapais la bouteille qu'il avait apportée à bord et je buvais un coup au goulot. Il n'en restait plus guère ; alors, quand je l'ai eu vidée, j'ai débouché la seule qui me restait, et je vous promets que je me sentais merveilleusement bien à la barre, et avec ça c'était la nuit idéale pour une traversée. En définitive, mon voyage n'avait pas mal marché du tout, encore que plus d'une fois il avait bien failli y avoir de sales accroc.

Quand il a fait jour, Eddy s'est réveillé. Il dit qu'il se sentait terriblement mal fichu.

« Prends la barre une minute, je lui dis, je vais jeter un coup d'œil. »

Je passe à l'arrière et je jette un peu d'eau sur le pont. Mais c'était parfaitement propre. Je donne un bon coup de brosse sur le plat-bord à bâbord et à tribord. Je décharge les armes et les range en bas. Mais je garde le revolver à ma ceinture. Il faisait aussi frais et aussi bon qu'on aurait pu le souhaiter ; en bas, pas la moindre odeur. Il y avait

seulement un peu d'eau qui avait dégouliné par le hublot de bâbord sur une des couchettes, c'était tout ; alors je ferme les hublots. Pas un douanier au monde n'aurait été capable de flairer le Chinois sur mon bateau, maintenant.

Sous le navicert encadré au mur, pendait le petit sac en filet contenant les papiers de bord que j'avais fourrés là en embarquant : je les prends pour les examiner. Après quoi je retourne dans le cockpit.

« Dis donc, je lui dis, comment t'es-tu arrangé pour te faire porter sur le rôle d'équipage ?

– J'ai rencontré l'agent du port au moment où il s'en allait au consulat et je lui ai dit que je partais.

– Il y a un dieu pour les ivrognes, je fais » ; ceci dit, j'ôte le 38 de ma ceinture et je descends le ranger en bas. Pendant que j'étais en bas je fais du café, puis je remonte reprendre le gouvernail.

« Il y a du café, en bas, lui dis-je.

– Du café ne me ferait aucun bien, moi je te le dis. »

Je vous assure, on finissait par être forcé de le plaindre. Il avait vraiment une sale tête.

Vers les neuf heures le phare de Sand Key apparaît, presque droit devant nous. Ça faisait un bon moment qu'on voyait des pétroliers remonter le Gulf Stream.

« On sera au port d'ici deux heures, lui dis-je. Je vais te donner tes quatre dollars par jour comme si Johnson avait payé.

– Combien t'es-tu fait hier soir ? il me demande.

– Seulement six cents », je lui dis.

Je ne sais pas s'il m'a cru ou non.

« Je n'ai pas ma part là-dedans ?

– Ta part c'est ça, je lui réponds. Ce que je viens de te dire, et si jamais tu l'ouvres sur hier soir, je le saurai, et je te réglerai ton compte.

– Tu sais très bien que je ne suis pas un mouchard, Harry.

– T'es un poivrot. Mais je me fous que tu te saoules à ne plus savoir ce que tu dis, ça ne sera pas une excuse, fais attention !

– Je suis un type bien, dit-il. Tu ne devrais pas me parler comme ça.

– C'est tout juste si on arrive à le distiller assez vite pour te permettre de rester un type bien », je lui dis. Mais je ne me faisais plus de mauvais sang à son sujet car qui l'aurait cru, de toute façon ? M. Sing n'irait pas se plaindre. Les Chinois non plus. Et le gosse qui godillait non plus, vous vous en doutez bien. Il n'irait pas chercher à s'attirer des histoires. Eddy finirait probablement par manger le morceau tôt ou tard, mais qui va ajouter foi aux racontars d'un poivrot ? Allons donc, qui pourrait prouver quoi que ce soit ? Bien entendu, si on avait vu son nom sur le rôle d'équipage, ça aurait fait salement jaser. Comment que j'avais été verni... pas d'erreur... j'aurais

pu dire qu'il était tombé par-dessus bord, mais ça fait salement jaser. Et comment qu'Eddy avait été verni, lui aussi. Pour de la veine, c'était de la veine, pas d'erreur !

On n'a pas tardé à atteindre la limite du courant, où l'eau perd sa teinte bleue et devient claire et verdâtre, et dedans je voyais les pilotis des cales sèches de l'est et de l'ouest, les mâts de T.S.F. de Key West, l'hôtel *La Concha*, qui se dressait très haut au-dessus de toutes les petites maisons et la fumée de là où on brûle les ordures. Le phare de Sand Key était tout près, maintenant, et on apercevait le hangar des canots et la petite cale sèche le long du phare et je savais qu'on n'en avait plus que pour quarante minutes et je me sentais tout ragaillardi à l'idée d'être de retour et puis maintenant j'avais largement de quoi tenir tout l'été.

« Dis donc, Eddy, si on buvait un coup, je lui dis.

– Ah ! ce vieux Harry, je savais bien que t'étais mon pote. »

Ce soir-là j'étais assis dans le salon, fumant un cigare, buvant du whisky à l'eau, tout en écoutant chanter Gracie Allen à la radio. Les gosses étaient allées au spectacle et moi, assis là dans ce fauteuil, je sentais le sommeil me gagner et j'étais bien. Quelqu'un sonne à la porte d'entrée, alors Marie, ma femme, se lève et va voir. Elle revient et dit : « C'est ce poivrot, tu sais, Eddy Marshall. Il dit qu'il faut qu'il te voie.

– Dis-lui de filer, sinon je vais aller le vider. »

Elle revient et se rassoit, et de la fenêtre près de laquelle je me prélassais, les pieds en l'air, je vois Eddy s'en aller sur la route, éclairé par la lampe à arc, en compagnie d'un autre poivrot qu'il avait ramassé, titubant tous les deux, et leurs ombres, projetées par le réverbère, titubant encore plus.

« Pauvres diables de poivrots de malheur, dit Marie. Je plains les poivrots.

– Il est veinard, celui-là, de poivrot.

– Il n'y a pas de poivrots qui soient veinards, dit Marie. Tu le sais bien, Harry.

– Non. dis-je. C'est vrai qu'il n'y en a pas. »

DEUXIÈME PARTIE

HARRY MORGAN

Automne

CHAPITRE PREMIER

Ils avaient fait la traversée de nuit et une forte brise soufflait du nord-ouest. Quand le soleil se montra il aperçut un pétrolier qui remontait le Gulf Stream et qui se dressait si haut et si blanc avec le soleil qui tapait dessus dans l'air glacé qu'on aurait dit de hauts édifices surgis de la mer, et il dit au nègre : « Où est-ce qu'on est, nom de Dieu ? »

Le nègre se redressa pour voir.

« Y a rien qui ressemble à ça de ce côté-ci de Miami.

– Qu'est-ce que tu nous chantes avec ton Miami, tu sais très bien qu'on n'a pas été porté de ce côté-là, bon Dieu ! dit-il au nègre.

– Tout ce que je dis, c'est qu'y a pas de maisons comme ça sur les Keys de Floride.

– On a mis le cap sur Sand Key.

– Alors, on devrait la voir, y a pas, ça ou les “American Shoals¹”. »

Alors il se rendit compte, peu après, que c'était un pétrolier et non pas des maisons et en moins d'une heure il fut en vue du phare de Sand Key, qui se dressait tout droit sur la mer, effilé et brun, exactement à sa place.

« Faut avoir confiance en soi quand on tient la barre, dit-il au nègre.

– J'ai d'la confiance, dit le nègre, mais la façon dont ça a tourné, ce voyage, j'ai pus d'confiance du tout.

– Comment va ta jambe ?

– Ça m'fait mal tout le temps.

– C'est rien, dit l'homme. Tiens-la propre, mets-y un pansement et ça s'arrangera tout seul. »

A présent il gouvernait vers l'ouest, pour aller s'abriter durant la journée dans les palétuviers de Woman Key, où il était sûr de ne voir personne et où le bateau devait venir le retrouver.

« Tu t'en tireras très bien, dit-il au nègre.

– J'sais pas, fit le nègre. Ça m'lance dur.

– Je vais t'arranger ça proprement quand on sera là-bas, lui dit-il. Ce n'est pas une mauvaise blessure. Cesse de te tracasser.

– Je suis blessé, dit-il, j'ai jamais été blessé avant. Que j'sois blessé comme ça ou autrement, c'est mauvais.

– C'est la frousse qui te fait parler comme ça.

– Ah ! non, pardon, j'suis blessé. Et ça m'fait un mal de chien. Ça m'a lancé toute la nuit. »

Le nègre continua à grogner et à se lamenter sur le même ton, sans pouvoir s'empêcher de défaire le pansement pour regarder.

« Laisse ça tranquille », lui dit l'homme à la barre. Le nègre était couché sur le plancher du cockpit ; dans tous les coins s'entassaient des sacs d'alcool, en forme de jambons. Il s'était aménagé un coin parmi les sacs, pour s'y étendre. Chaque fois qu'il remuait cela faisait un bruit de verre cassé dans les sacs et ça sentait l'alcool. L'alcool s'était répandu partout et sur tout. L'homme avait mis le cap sur Woman Key. Maintenant il la distinguait très nettement.

« J'ai mal, dit le nègre. Ça me fait de plus en plus mal.

– Je suis désolé, Wesley, dit l'homme. Mais je suis forcé de rester à la barre.

– Vous traitez un homme comme si c'était un chien », fit le nègre.

Voilà qu'il devenait hargneux. Mais l'homme avait toujours pitié de lui.

« Je vais t'installer confortablement, dit l'homme. Reste couché et tiens-toi seulement tranquille.

– Vous n'arrangerez rien du tout », dit le nègre.

L'homme, qui s'appelait Harry Morgan, ne répondit rien car il aimait bien le nègre et il n'y avait rien d'autre à faire pour le moment que le frapper, et il n'aurait pas pu le frapper. Le nègre continuait :

« Pourquoi on n'a pas stoppé quand ils ont commencé à tirer ? »

L'homme ne répondit pas.

« La vie d'un homme vaut donc pas plus qu'une cargaison d'alcool ? »

L'homme s'absorbait dans la conduite du bateau.

« Y a qu'à stopper et les laisser prendre l'alcool.

– Non, dit l'homme. Ils prennent l'alcool et le bateau et tu vas en prison.

– La prison, ça m'est égal, fit le nègre. Mais j'avais pas prendre une balle dans la peau. »

L'homme commençait à en avoir assez, maintenant ; le nègre lui portait sur les nerfs et il en avait assez de l'entendre discuter.

« Sacré bon Dieu ! Lequel de nous deux est le plus amoché ? lui demanda-t-il. Toi ou moi ?

– C'est vous qu'êtes le plus amoché, répondit le nègre. Mais j'ai encore jamais été amoché, moi. J'savais pas, moi, qu'allais me faire amocher. J'suis pas payé pour m'faire amocher. J'veux pas m'faire amocher.

– Calme-toi, Wesley, lui dit l'homme. Ça ne te fera aucun bien de parler comme ça. »

Maintenant, ils arrivaient sur la Key. Ils s'étaient engagés dans les hauts-fonds et comme ils franchissaient le chenal il était difficile d'y voir, avec le soleil sur l'eau. Le nègre commençait à délirer, ou à donner dans la religion, à cause de sa blessure, en tout cas il n'arrêtait pas de parler.

« Pourquoi on continue à trafiquer dans la gnôle ? fit-il. Y a plus d'prohibition. Pourquoi on continue à faire ce trafic-là ? Pourquoi on n'transporte pas l'alcool par le ferry ? »

L'homme à la barre surveillait étroitement le chenal.

« Pourquoi qu'les gens peuv'nt pas rester honnêtes et propres et gagner leur vie honnêtement et proprement ? »

L'homme avait aperçu les petites rides courant sur l'eau qui refluaient de la berge alors même qu'il lui était impossible de distinguer la berge à cause du soleil, et il s'écarta brusquement. D'un seul bras, il braqua le volant du gouvernail et vira de bord, et alors le chenal s'élargit, s'ouvrit complètement et il l'amena lentement jusqu'à la lisière même des palétuviers. Il vint à l'arrière au-dessus de la soute au moteur et abaissa les deux manettes.

« Je peux descendre l'ancre, dit-il. Mais pas question que je la remonte.

– J'peux même pas bouger, dit le nègre.

– Ah ! t'es dans un sale état, y a pas d'erreur », lui dit l'homme.

Il eut de la difficulté à détacher, à soulever, puis à jeter le corps mort, mais il y réussit et lâcha pas mal de câble ; alors le bateau vira et vint accoster tout contre les palétuviers, si bien qu'il y en avait jusque dans le cockpit. Ensuite, il retourna à l'arrière et descendit dans le cockpit. Il se dit que le cockpit valait le coup d'œil : c'était vraiment infernal comme gâchis.

Durant toute la nuit, après avoir pansé la blessure du nègre et après que le nègre lui avait pansé le bras, il avait surveillé la route, barré, et quand le jour était venu, il avait vu le nègre couché là parmi les sacs au beau milieu du cockpit, mais alors il était occupé à surveiller la mer et le compas et à guetter le phare de Sand Key et à aucun moment il n'avait observé avec attention comment étaient les choses. Les choses étaient dans un sale état.

Le nègre était étendu au milieu des sacs d'alcool, la jambe braquée en l'air. Huit balles avaient percé le cockpit et déchiqueté les cloisons. Le verre du pare-brise était cassé. Il ne savait pas combien il avait eu de marchandise bousillée et là où le nègre n'avait pas saigné, lui avait saigné. Mais le pire, vu l'état dans lequel il se trouvait à ce moment, c'était l'odeur d'alcool de contrebande. Tout en était imbibé. Maintenant le bateau reposait tranquillement contre les palétuviers mais, malgré lui, il avait encore dans les jambes le mouvement de la grosse mer qu'ils avaient eue toute la nuit sur le Gulf Stream.

« Je vais faire du café, dit-il au nègre. Ensuite, je referai ton pansement.

– J'en veux pas, de café.

– Moi j'en veux », lui dit l'homme. Mais en bas, il sentit la tête lui tourner, alors il remonta sur le pont.

« Ça sera pour une autre fois, le café, dit-il.

– Je veux de l'eau.

– Bon. »

Il remplit une tasse d'eau à une bonbonne et la tendit au nègre.

« Qu'est-ce qui vous a pris de vous sauver quand ils ont commencé à tirer ?

– Qu'est-ce qui leur a pris de tirer ?

– Je veux un docteur, dit le nègre.

– Veux-tu me dire ce qu'un docteur te fera, que je ne t'aie déjà fait ?

– Docteur m'guérira.

– Tu verras un docteur ce soir quand le bateau s'amènera.

– Je veux pas attendre de bateau.

– C'est bon, fit l'homme. On va balancer ce lot d'alcool tout de suite. »

Il commença à le jeter à l'eau, et d'une main, c'était du boulot. Un sac d'alcool ne pèse que vingt kilos, mais il n'en avait pas balancé beaucoup avant que la tête ne recommençât à lui tourner. Il s'assit à l'intérieur du cockpit, puis il s'allongea.

« Z'allez vous tuer », lui dit le nègre.

L'homme restait calmement allongé dans le cockpit, la tête appuyée contre un des sacs. Les branches des palétuviers venaient jusque dans le cockpit et faisaient de l'ombre à la place où il était couché. Il pouvait entendre souffler le vent au-dessus des palétuviers et, en regardant le ciel, haut et froid, voir les minces traînées de nuages que poussait le noroît.

Viendra personne avec un vent pareil, songea-t-il. Ils ne s'imagineront jamais qu'on s'est mis en route quand ça fouette comme ça.

« Croyez qu'ils viendront ? demanda le nègre.

– Je comprends, répondit l'homme. Pourquoi pas ?

– Ça souffle trop.

– Ils nous cherchent.

– Pas quand ça donne comme ça. C'est pas la peine de me mentir. »

Le nègre parlait la bouche presque collée contre un sac.

« Raisonne-toi, Wesley, lui dit l'homme. Prends les choses calmement.

– Prendre les choses calmement qu'y dit, s'exclama le nègre. Prends les choses calmement. Prendre quoi, calmement ! Prendre crever comme un chien calmement ? C'est vous qui m'avez mis là-dedans. A vous de m'en sortir.

– Du calme, dit l'homme avec douceur.

– Y viendront pas, dit le nègre. J'suis sûr qu'y viendront pas. J'ai froid, j'vous dis. J'peux plus supporter cette douleur et ce froid, j'vous dis. »

L'homme se remit sur son séant ; il se sentait vide et mal à l'aise. Le nègre le suivit des yeux tandis qu'il se relevait sur un genou avec son bras droit qui pendillait, prenait la main de son bras droit dans sa main gauche et la plaçait entre ses genoux, puis se hissait en s'arc-boutant à la planche clouée au-dessus jusqu'à ce qu'enfin il fût debout, baissant les yeux sur le nègre. Il songeait qu'il n'avait encore jamais su ce que c'était que d'avoir mal.

« Quand je tire dessus et qu'il pend bien droit, comme maintenant, ça fait moins mal, dit-il.

– Je vais vous le mettre en écharpe, dit le nègre.

– Je ne peux pas le plier à l'épaule, dit l'homme. C'est là que ça s'est ankylosé.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Balancer cette camelote à l'eau, lui dit l'homme. Tn ne pourrais pas juste passer pardessus bord ce qui est à portée de ta main, Wesley ? »

Le nègre essaya de bouger pour attraper un sac, mais se recoucha avec un grognement.

« Ça te fait mal à ce point-là, Wesley ?

– Oh ! bon Dieu ! fit le nègre.

– Tu ne crois pas que si tu bougeais une fois, ça irait mieux après ?

– J'ai une balle dans la peau, dit le nègre. J'veux pas bouger. Y veut que j'aille trimbaler de l'alcool avec une balle dans la peau.

– Du calme.

– Répétez-le encore une fois et je deviens fou.

– Du calme », dit tranquillement l'homme.

Le nègre fit entendre une espèce de hurlement et ses mains balayant le plancher se saisirent de la pierre à affûter qui était sous l'hiloire.

« J'vous tuerai, dit-il, j'vous arracherai le cœur.

– Pas avec une pierre à affûter, dit l'homme. Du calme, Wesley. »

Le nègre se mit à bredouiller et à gémir, la figure enfouie dans les sacs. Avec lenteur, l'homme continua à soulever les sacs contenant les paquets d'alcool et à les laisser tomber à l'eau.

CHAPITRE II

Tandis qu'il mettait l'alcool en sûreté, un bruit de moteur le fit se retourner et il vit un bateau s'amener dans leur direction le long du chenal qui contournait la pointe de la Key. C'était un bateau blanc avec un rouf peint en marron et un pare-brise.

« Un bateau qui s'amène, dit-il. Vite, Wesley.

– J'peux pas.

– Attention, à partir de maintenant je me souviendrai, dit l'homme. Avant c'était pas pareil.

– Allez-y, vous gênez pas. Souvenez-vous tant que vous voudrez, dit le nègre. Moi aussi j'oublie rien. »

En toute hâte maintenant, la sueur ruisselant sur sa figure, ne s'interrompant même pas pour regarder le bateau qui descendait lentement le chenal et venait sur eux, l'homme, de son bras valide, ramassait les sacs d'alcool et les lâchait par-dessus bord.

« Bouge-toi. » Il se baissa pour prendre le paquet qui était sous la tête du nègre et le balança pardessus bord. Le nègre se mit sur son séant.

« Les voilà », dit-il. Le bateau était presque à leur hauteur.

« C'est captain Willie, fit le nègre. Avec des clients. »

Sur l'arrière du bateau blanc, deux hommes en complets de flanelle et chapeaux de toile blanche étaient assis dans les fauteuils de pêche et un homme âgé, avec un chapeau de feutre et un blouson de cuir, tenait la barre et manœuvrait pour venir longer les palétuviers contre lesquels le contrebandier était mouillé.

« Ça va, Harry ? » cria le vieux en passant. L'homme qu'il avait appelé Harry agita son bras valide en guise de réponse. Le bateau passa, les deux hommes qui pêchaient regardant dans la direction du contrebandier et parlant au vieux. Harry ne put entendre ce qu'ils disaient.

« Il va virer à l'embouchure et revenir », dit Harry au nègre. Il descendit à la cabine et remonta avec une couverture. « Attends que je te couvre.

– Il serait grand temps de me couvrir. Ils n'ont pas pu ne pas voir la marchandise. Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Willie est un bon zigue, répondit l'homme. Il leur dira, là-bas en ville, qu'on est ici. Ces types qui pêchent ne viendront pas nous embêter. Qu'est-ce que ça peut bien leur faire ? »

A présent il grelottait, alors il s'assit au gouvernail et maintint son bras droit en le serrant fortement entre ses cuisses. Ses genoux

tremblaient violemment, et avec le tremblement il sentait le bout de l'os lui râper le haut du bras. Il écarta les genoux, souleva son bras droit et le laissa pendre à son côté. Il était là assis avec son bras qui pendait, lorsque le bateau passa de nouveau devant eux en remontant le chenal. Les deux hommes qui étaient assis dans les fauteuils de pêche parlaient entre eux. Ils avaient remonté leurs lignes et l'un d'eux le regardait avec des jumelles. Ils étaient trop loin pour qu'il pût entendre ce qu'ils disaient. L'eût-il entendu que cela ne l'eût avancé à rien.

A bord du bateau de location *South Florida*, pêchant à la traîne dans le chenal de Woman Key parce qu'il faisait trop mauvais pour aller pêcher sur les récifs, captain Willie Adams songeait : « Ainsi Harry a traversé la nuit dernière. Il a des *cojones* ce garçon-là. Il a dû encaisser tout le grain. Il tient la mer, son rafiote, pas d'erreur. Comment il a bien pu s'arranger pour casser son pare-brise ? Dieu me damne si je fais jamais la traversée par une nuit pareille. Dieu me damne si je fais jamais le trafic d'alcool entre Cuba et ici. Tout vient par Marie, maintenant. Paraît que c'est franco, on passe ça comme on veut. »

« Vous disiez, patron ?

– Qu'est-ce que c'est que ce bateau ? demanda un des deux hommes.

– Le bateau ?

– Oui, ce bateau.

– Oh ! ça ! C'est un bateau de Key West.

– Non, je voulais dire, à qui appartient-il ?

– Ça, je n'en sais rien, patron.

– Son propriétaire est un pêcheur ?

– Ben, y en a qui le disent.

– Vous ne savez pas son nom ?

– Non, monsieur.

– Vous l'avez appelé Harry.

– Jamais !

– Je vous ai entendu l'appeler Harry. »

Captain Willie Adams scruta avec attention l'homme qui lui parlait. Il vit un visage très rouge aux pommettes saillantes, aux lèvres minces, aux yeux gris, creux, et une bouche méprisante sous le chapeau de toile blanche.

« La langue a dû me fourcher, dit captain Willie.

– Vous pouvez voir que l'homme est blessé, docteur, fit l'autre personnage, en tendant ses jumelles à son compagnon.

– Je n'ai pas besoin de jumelles pour le voir, dit l'homme à la bouche dédaigneuse qu'on venait d'appeler docteur. Qui est cet homme ?

– Je ne sais pas, répondit captain Willie.

– Eh bien, vous le saurez, dit l'homme à la bouche dédaigneuse.

Prenez note des numéros sur la proue.

– C'est fait, docteur.

– On va aller jusque-là jeter un coup d'œil, dit le docteur.

– Vous êtes docteur ? demanda captain Willie.

– Pas en médecine, lui dit l'homme aux yeux gris.

– Si vous n'êtes pas docteur en médecine, à votre place, je n'irais pas là-bas.

– Pourquoi donc ?

– S'il avait eu besoin de nous, il nous aurait fait signe. Du moment qu'il ne tient pas à nous voir, ça ne nous regarde pas. Par ici, les gens se mêlent de leurs propres affaires, c'est une habitude du pays.

– Parfait. Si vous vous mêliez des vôtres, alors ? Conduisez-nous à ce bateau. »

Captain Willie poursuivit sans broncher sa route le long du chenal, au halètement régulier de son deux cylindres Palmer.

« Vous ne m'avez pas entendu ?

– Si, monsieur.

– Pourquoi ne m'obéissez-vous pas ?

– Non, mais dites donc, pour qui me prenez-vous ? demanda captain Willie.

– Là n'est pas la question. Faites ce que je vous dis.

– Pour qui me prenez-vous ?

– C'est bon. Pour votre gouverne, sachez que je suis un des trois personnages les plus importants des États-Unis, à l'heure actuelle.

– Qu'est-ce que vous venez foutre à Key West, dans ce cas ? »

L'autre homme se pencha. « C'est Frederick Harrison, dit-il avec emphase.

– Jamais entendu parler de lui, dit captain Willie.

– Eh bien, vous ne tarderez pas à entendre parler de moi, dit Frederick Harrison. Vous et tous les autres indigènes de cette saloperie de trou de province de malheur, même si je dois l'extirper par la racine.

– Vous êtes gentil, fit captain Willie. Comment vous avez fait pour devenir quelqu'un de si important ?

– C'est un des gros bonnets de l'administration, dit l'autre.

– Des clous, fit captain Willie. S'il est tout ça qu'est-ce qu'il fait à Key West ?

– Il est venu simplement prendre un peu de repos, expliqua le secrétaire. Il va être nommé gouverneur général de...

– Ça suffit, Willie, dit Frederick Harrison. Et maintenant voulez-vous nous conduire à ce bateau ? » dit-il en souriant. Il avait arboré le sourire réservé à de semblables occasions.

« Non, monsieur.

– Dites donc, espèce de crétin de pêcheur de malheur. Vous allez

voir si je vais vous en faire baver...

– Oui ? fit captain Willie.

– Vous ne savez pas qui je suis ?...

– Tout ça ne me dit absolument rien, dit captain Willie.

– Cet homme est un *bootlegger*, n'est-ce pas ?

– Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

– Il y a probablement une récompense pour celui qui le prendra ?

– Ça m'étonnerait.

– Il viole la loi.

– Il est père de famille et il faut qu'il la nourrisse et qu'il bouffe. Je me demande sur le dos de qui vous bouffez, vous ? Et comment vous voulez qu'on bouffe ici quand les employés de l'administration à Key West sont payés six dollars et demi par semaine ?

– Il est blessé. Cela signifie qu'il a eu des histoires.

– A moins qu'y s'ait fait ça lui-même pour s'amuser.

– Épargnez-moi vos sarcasmes. Vous allez nous conduire à ce bateau et nous allons nous emparer de cet homme et faire saisir son bateau.

– Où ça ?

– A Key West.

– Vous êtes mandaté ?

– Je vous ai dit qui il était, intervint le secrétaire.

– Très bien », dit captain Willie. Il donna un brusque coup de barre et vira de bord, frôlant de si près le bord du chenal que le souffle de l'hélice souleva un nuage rond de poussière crayeuse. Au rythme de sa petite toux poussive, il descendit le chenal jusqu'à l'endroit où l'autre bateau était ancré parmi les palétuviers.

« Vous avez un revolver à bord ? demanda Frederick Harrison au capitaine Willie.

– Non, monsieur. »

Les deux hommes en costumes de flanelle s'étaient levés pour examiner de près le contrebandier.

« Voilà qui est plus amusant que la pêche, hein, docteur ? fit le secrétaire.

– La pêche, c'est idiot, déclara Frederick Harrison. Quand vous attrapez un pèlerin, qu'est-ce que vous en faites ? Ça ne se mange pas. Ça au moins, c'est vraiment intéressant. Je suis content d'en être témoin *de visu*. Blessé comme il l'est, cet homme ne peut pas nous échapper. La mer est trop mauvaise au large. Nous connaissons son bateau.

– Vous le capturez à vous seul, en fait, dit admirativement le secrétaire.

– Et sans armes, en plus, dit Frederick Harrison.

– Et sans histoires absurdes de *G. men*¹, et tout ce bluff, ajouta le secrétaire.

– Edgar Hoover se fait une publicité exagérée, dit Frederick Harrison. J'estime que nous lui avons suffisamment lâché la bride comme ça. Accostez », dit-il à captain Willie.

Captain Willie coupa le contact et le *South Florida* commença à dériver.

« Hé ! cria captain Willie à l'autre bateau. Ne vous faites pas voir.

– Comment, comment ? fit Harrison d'un ton irrité.

– Taisez-vous, dit captain Willie. Hé ! appela-t-il. Écoutez. Rentrez en ville et tenez-vous peignards. Vous occupez pas du bateau. Il sera pris de toute façon. Planquez votre camelote et rentrez en ville. J'ai là un type à bord, un genre de mouchard de Washington. Plus important que le président, qu'il dit. Il veut vous pincer. Il vous prend pour un *bootlegger*. Il a pris les numéros du bateau. Moi j'veus ai jamais vus alors j'sais pas qui vous êtes. J'pourrais pas vous identifier... »

La dérive avait éloigné les deux bateaux. Captain Willie continuait à gueuler. « Je ne sais pas où s'trouve l'endroit où je vous ai vus, j'saurais pas retrouver mon chemin pour revenir ici.

– Okay, cria-t-on du contrebandier.

– J'emmène ma grosse légume pêcher jusqu'à la nuit, cria captain Willie.

– Okay.

– Il adore la pêche, brailla captain Willie à s'en rompre les cordes vocales, mais c't'espèce d'enfant de salaud prétend que c'est pas bon à manger.

– Merci, frangin, répondit la voix de Harry.

– Votre frère, ce type ? interrogea Frederick Harrison, le visage très rouge mais sa soif de renseignements encore inapaisée.

– Non, monsieur, dit captain Willie, c'est presque tout le monde qu'est sur les bateaux qu'on s'appelle frangin entre nous.

– Nous allons rentrer à Key West, dit Frederick Harrison, mais il le dit sans grande conviction.

– Non, monsieur, dit captain Willie. Vous m'avez frété pour la journée, messieurs. Je tiens à vous en donner pour votre argent. Vous m'avez traité de crétin mais moi je vais vous faire profiter de votre journée de location.

– Emmenez-nous à Key West, dit Harrison.

– Oui, monsieur, fit captain Willie. Plus tard. Mais écoutez, le pèlerin, c'est aussi bon à manger que le congre. Je me souviens que quand on en vendait à Rios pour le marché de La Havane, on en tirait dix centimes la livre tout comme pour le congre...

– Oh ! assez, dit Frederick Harrison.

– Je pensais que ces choses-là vous intéresseraient puisque vous êtes dans le gouvernement. Vous avez donc pas à voir avec les prix de ce qu'on mange ou quéq'chose de ce genre ? C'est pas ça ? En faire

monter les prix, ou je ne sais quoi ? Ouvrir un service de bâtons dans les roues et fermer le bureau des pleurs ?

– Oh ! assez », fit Harrisson.

1 U.S.A. Police organisée par Edgar Hoover.

CHAPITRE III

Sur le contrebandier, Harry venait de balancer le dernier sac.

« Passe-moi le couteau à poisson, dit-il au nègre

– Il n'est plus là. »

Harry appuya sur les auto-démarrateurs et mit les deux moteurs en marche. Il avait fait installer le second moteur lorsqu'il s'était remis au trafic d'alcool, quand la dépression avait mis au chômage les affaires de pêche sur bateaux de louage. Il prit la hachette et, de sa main gauche, trancha le câble de l'ancre contre le taquet d'amarrage. Elle va couler et ils l'accrocheront quand ils viendront repêcher la camelote, se dit-il. Je vais accoster à Garrison Bight, et s'ils tiennent à le prendre, qu'ils le prennent. Faut que j'aille trouver un médecin. Je ne veux pas perdre à la fois mon bras et mon bateau. Le lot d'alcool vaut autant que le bateau. Il n'y a pas eu beaucoup de casse. Si peu qu'on casse, ça se sent tout de suite.

Il enclencha la manette bâbord et le bateau vira avec la marée, s'écartant des palétuviers. Les moteurs tournaient sans heurt, silencieusement. Le bateau de captain Willie était à ce moment à deux milles de là et faisait route vers Boca Grande. « J'ai l'impression que la marée est assez haute pour pouvoir traverser les lacs », se dit Harry.

Il enclencha la manette tribord et les moteurs mugirent quand il releva le levier d'accélération. Il sentit la proue se soulever et les palétuviers verts défilèrent à toute vitesse tandis que l'hélice pompait l'eau de leurs racines. « J'espère qu'on ne me le prendra pas, se dit-il. J'espère qu'on pourra m'arranger mon bras. Comment pouvais-je me douter qu'ils allaient nous tirer dessus, là-bas à Mariel, alors que depuis six mois on y entrait et on en ressortait sans avoir à se planquer. Voilà bien les Cubains. Quelqu'un a oublié d'acheter quelqu'un, alors ils nous tirent dessus. C'est bien ça les Cubains, pas d'erreur.

– Hé ! Wesley, dit-il en se retournant vers le cockpit où le nègre était allongé sous la couverture. Comment te sens-tu ?

– Seigneur ! dit Wesley, je pourrais pas me sentir plus mal.

– Tu te sentiras plus mal quand ce vieux toubib va te fouiller là-dedans pour la chercher, lui dit Harry.

– C'est pas des sentiments humains que vous avez, dit le nègre. Vous êtes pas humain. »

Ce vieux Willie est un bon zigue, se disait Harry. Vraiment un bon zigue, que ce vieux Willie. On a bien fait de venir, plutôt que d'attendre. J'étais fou d'attendre. J'étais tellement perdu et mal foutu

que j'avais plus mon bon sens.

Devant lui, maintenant, il apercevait le blanc de l'hôtel La Concha, les pylônes de T.S.F., et les maisons de la ville. Il voyait les wagons des ferry-boats alignés sur le quai Trumbo, qu'il devait contourner avant de mettre le cap sur Garrison Bight. Ce vieux Willie, se disait-il, comment qu'il les engueulait ! Me demande qui c'étaient que ces vautours ! Nom de Dieu, voilà que ça recommence à tourner. Ça y est, je me sens complètement étourdi. On a bien fait de rentrer. On a bien fait de ne pas attendre.

« M'sieu Harry, dit le nègre, je regrette d'avoir pas pu donner un coup de main pour balancer le chargement.

– Qu'ça peut foutre, dit Harry, y a pas un nègre qui vaille un clou quand il a reçu un pruneau. T'es un nègre pas mal, t'en fais pas, Wesley. »

Dominant le bruit des moteurs et la ruée clapotante de l'étrave fendant l'eau, il y avait en son cœur ce chant bizarre qui résonnait au creux de sa poitrine. Toujours il éprouvait cette même sensation lorsqu'il rentrait chez lui à la fin d'un voyage. J'espère qu'on pourra m'arranger ce bras, se dit-il. Il m'est bougrement utile.

TROISIÈME PARTIE

HARRY MORGAN

Hiver

CHAPITRE PREMIER

C'est Albert qui parle

On était tous chez Freddy quand voilà que s'amène ce grand maigre d'avocat qui fait : « Où est Juan ?

- L'est pas encore revenu, répond quelqu'un.
- Je sais qu'il est revenu et il faut que je le voie.
- Comme c'est facile, vous le donnez aux flics, vous le faites inculper et maintenant vous allez le défendre, dit Harry. Ne venez pas ici demander où il est, vous l'avez probablement dans votre poche.
- Mes couilles, dit l'avocat, j'ai une affaire pour lui.
- Alors allez le chercher ailleurs, dit Harry. Il n'est pas ici.
- Je vous assure que j'ai une affaire pour lui, insiste l'avocat.
- Vous n'avez aucune affaire pour personne. Vous n'amenez que des emmerdements. »

Juste à ce moment, le vieux avec ses cheveux blancs qui dépassent derrière au-dessus de son faux col et qui tient une spécialité d'articles en caoutchouc vient chercher le quart d'une pinte ; Freddy le lui verse, alors il le bouche et repart en trotinant avec la bouteille à travers la rue.

« Qu'est-ce qui est arrivé à votre bras ? » a demandé l'avocat à Harry.

Harry avait épinglé la manche à son épaule.

« Il ne me plaisait pas, alors je l'ai coupé, lui dit Harry.

- Vous et qui d'autre l'avez coupé ?
- Moi et un docteur, on l'a coupé », répond Harry. Il avait bu et ça se sentait, mais il se tenait pas mal. « J'ai pas bougé, et il me l'a coupé. Si on les coupait quand on les trouve dans la poche des gens, vous n'auriez plus de mains ni de pieds.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé, pour qu'on ait été forcé de le couper ? lui demande l'avocat.

– Du calme, lui dit Harry.

– Non, je vous pose la question. Qu'est-ce qui lui est arrivé et où étiez-vous ?

– Allez casser les pieds à un autre, lui dit Harry. Vous savez où j'étais et vous savez ce qui est arrivé. Bouclez-la et ne venez pas m'embêter.

– J'ai à vous parler, lui dit l'avocat.

– Alors parlez-moi.

– Non, dans le fond.
– Je n'ai pas envie de vous parler, jamais il ressort rien de bon de vous, vous êtes un vrai poison.
– J'ai quelque chose à vous proposer. Quelque chose de très bien.
– C'est bon. Pour cette fois je vous écoute, mais c'est tout, lui dit Harry. C'est à quel propos ? Juan ?

– Non. Pas à propos de Juan. »

Ils ont contourné le comptoir et se sont retirés là où il y a les boxes et sont restés un bon bout de temps partis. Pendant qu'ils étaient partis, la fille à la grande Lucie s'est amenée avec cette petite de leur maison avec qui on la voit toujours ; elles se sont assises au bar et se sont fait servir un Coca-Cola.

« Paraît que les femmes auront plus le droit d'être dans les rues après six heures, et qu'il n'y en aura plus dans les boîtes non plus, dit Freddy à la fille à la grande Lucie.

– Paraît.

– Ça devient un foutu patelin, dit Freddy.

– Foutu patelin est le mot. Suffit simplement d'aller prendre un sandwich et un Coca-Cola pour qu'on vous emballe et qu'on vous colle quinze dollars d'amende.

– C'est toujours après les mêmes qu'ils en ont, ces temps, dit la fille à la grande Lucie. Tout ce qui aime à rigoler et qu'est un peu dans le mouvement. Tout ce qui a l'air tant soit peu accueillant.

– Si ça ne change pas bientôt dans cette ville, ça va aller mal. »

Juste à ce moment, Harry et l'avocat se ramènent et l'avocat fait :
« Alors, c'est entendu, vous irez là-bas ?

– Pourquoi ne pas les amener ici ?

– Non. Ils ne veulent pas entrer. Là-bas.

– C'est bon », dit Harry ; il s'avance au comptoir et l'avocat s'en va.

« Qu'est-ce que tu prends, Al ? il me demande.

– Du Bacardi.

– Deux Bacardis, Freddy. » Ensuite, il se tourne vers moi et me demande : « Qu'est-ce que tu fais en ce moment, Al ?

– Je travaille pour la Caisse de secours.

– A faire quoi ?

– Percement de l'égout. Enlever les vieux rails de tramway.

– Combien tu touches ?

– Sept et demi.

– Par semaine ?

– Qu'est-ce que tu te figurais ?

– Comment peux-tu venir boire ici ?

– J'aurais pas bu si tu m'avais pas offert à boire », je lui réponds. Il se pousse un petit peu de mon côté et se penche.

« Tu veux faire un voyage ?

– Ça dépend de ce que c'est.

– On en parlera.

– Ça va.

– Monte dans la bagnole, il me fait. Adieu, Freddy. »

Il soufflait un peu comme il fait toujours quand il a bu, alors moi je le suis le long de la rue qu'est complètement défoncée à cet endroit-là – c'est nous qui y avons travaillé toute la journée – jusqu'au coin où il a laissé sa voiture. « Monte, il me fait.

– Où va-t-on ?

– Je ne sais pas, il répond. Je vais le savoir. »

On a remonté Whitehead Street et il ne disait pas un mot ; au bout de la rue, il a tourné à gauche et on a traversé tout le haut de la ville, jusqu'à White Street qu'on a suivie en direction de la plage. Pendant tout ce temps-là Harry n'a pas desserré les dents ; ensuite on a pris le chemin de sable qui nous a menés jusqu'au boulevard. Une fois sur le boulevard, il a ralenti et s'est rangé le long du trottoir.

« Des étrangers qui veulent fréter mon bateau pour aller quelque part, il me dit.

– La douane l'a saisi, ton bateau.

– Ces gens-là ne le savent pas.

– C'est pour aller où ?

– Paraît que c'est pour transporter quelqu'un qui doit aller à Cuba pour affaires et qui ne peut pas y entrer par le train ni par le paquebot. C'est Bee-lips¹ qui m'a dit ça.

– Ça se fait ?

– Je comprends. Tout le temps, depuis la révolution. Rien d'anormal là-dedans. Tas de gens font la traversée de cette façon-là.

– Comment t'y prendras-tu pour le sortir du bassin ?

– Je le sortirai.

– Comment on fera pour rentrer ?

– Faudra que j'y réfléchisse. Si tu ne veux pas venir, dis-le.

– J'aimerais autant y aller, s'il y a de l'argent à gagner dans le coup.

– Écoute, il me dit. Tu te fais sept dollars et demi par semaine. T'as trois gosses à l'école qu'ⁱ ont faim à midi. T'as une famille qu'a des tiraillements d'estomac et je t'offre une chance de te faire un peu d'argent.

– T'as pas dit combien. J'veux bien courir des risques, mais ça se paie.

– Il n'y a plus grand-chose à gagner à l'heure actuelle, quel que soit le genre de risque qu'on prend, Al, il me fait. Regarde-moi, tiens. Je me faisais trente-cinq dollars par jour pendant la saison, à emmener des gens à la pêche. Et voilà que je prends une balle dans la peau, que j'y perds mon bras et mon bateau, et à faire quoi ? A trimbaler un lot d'alcool qui vaut à peine le prix de mon bateau. Mais moi je te le dis,

mes gosses auront pas de tiraillements d'estomac et je vais pas aller creuser des égouts pour le gouvernement pour un salaire qui ne me permettra pas de leur donner à bouffer. D'ailleurs je ne pourrais plus creuser maintenant, je ne sais pas qui a fait les lois, mais tout ce que je sais c'est qu'il n'y a pas de loi qui vous oblige à crever de faim.

– Je me suis mis en grève contre ces salaires, je lui dis.

– Et tu as repris le travail, il me fait. On a dit que vous faisiez grève contre la Caisse de secours. T'as jamais demandé de secours, t'as jamais demandé l'aumône ?

– Il n'y a pas de travail, je lui réponds. Y a pas de travail qui soit payé décentement nulle part.

– Pourquoi ?

– Je n'en sais rien.

– Moi non plus, il fait. Mais tant qu'il y aura des gens qui auront à bouffer, ma famille aura à bouffer. Ce qu'ils veulent, c'est vous faire crever de faim, pour vous forcer à foutre le camp d'ici, de façon à brûler les bicoques, construire de beaux immeubles et en faire une ville touristique. Voilà ce que j'ai entendu dire. Il paraît que les terrains se vendent comme des petits pains, et après que les pauvres gens en auront assez de la sauter, et seront allés la sauter ailleurs, ils vont s'amener et transformer le patelin en coin de villégiature pour touristes.

– Tu parles comme un rouge, je lui dis.

– J' suis pas un rouge, il me répond. J'en ai marre. Ça fait longtemps que j'en ai marre.

– La perte de ton bras ne t'a pas arrangé le caractère.

– Au diable mon bras. Tu perds un bras, tu perds un bras. Il y a pire que de perdre un bras. On en a deux, de bras, comme on en a deux d'autres choses. Et un homme est toujours un homme avec un bras ou avec une de ce que je pense. Au diable tout ça, il fait, je ne veux plus qu'on m'en parle. » Puis, au bout d'un moment il dit : « Mes deux autres trucs, je les ai toujours. » Après ça, il met en marche et dit : « Allons-y, on va aller voir ces gens-là. »

On roulait le long du boulevard, et il y avait une petite brise qui soufflait, de temps en temps, des autos qui nous croisaient, et l'odeur d'algues mortes sur le ciment où les vagues avaient passé par-dessus la jetée, à marée haute. Harry conduisait du bras gauche. J'ai toujours eu un faible pour ce type-là, moi, et dans le temps j'avais fait je ne sais combien de voyages avec lui dans son bateau, mais maintenant il a changé, depuis qu'il a perdu son bras et que ce type en vacances de Washington a fait un constat comme quoi il l'avait vu décharger de l'alcool, ce qui fait que la douane a saisi le bateau. Sur un bateau il se sentait chez lui et de bonne humeur, et depuis qu'il ne l'a plus, il se sent perdu, et il râle. Je crois qu'il était content de trouver un prétexte

pour le voler. Il savait qu'il ne pourrait pas le garder mais tant qu'il l'avait il se disait qu'il pourrait se faire un peu de fric avec. Dieu sait que moi aussi j'avais besoin d'argent, mais je ne voulais pas aller chercher du grabuge. Alors je lui dis :

« Tu sais que je ne voudrais quand même pas risquer de vrais ennuis, Harry.

– Quels ennuis pourrais-tu t'attirer qui soient pires que le pétrin dans lequel tu nages maintenant ? il me fait. Merde, qu'est-ce qu'il y a de pire que de crever de faim ?

– Je ne crève pas de faim, je lui dis. Bon Dieu quoi, qu'est-ce qui te prend de toujours parler de crever de faim ?

– Peut-être pas toi, mais tes gosses crèvent de faim.

– Laisse tomber, je lui dis. Je veux bien travailler avec toi, mais je ne veux pas que tu me parles de cette façon.

– Bon, bon, il dit. Mais tu es bien sûr que tu veux le faire ? Je n'aurais pas de mal à trouver quelqu'un dans ce patelin.

– Oui, je veux le faire, je lui réponds. Je te l'ai dit que je voulais le faire.

– Alors, haut les cœurs.

– C'est à toi que je devrais dire ça, je dis. Y a que toi qui parle comme un rouge.

– Oh ! haut les cœurs, il fait. Vous êtes tous les mêmes, vous autres Conchs, pas un seul qui en ait dans le ventre.

– Depuis quand as-tu cessé d'être un Conch ?

– Depuis la première fois que j'ai mangé à ma faim. » Il devenait mauvais, pas d'erreur ; et ce gars-là, depuis qu'il était tout gros, n'avait jamais eu de pitié de personne. Mais il ne s'était jamais apitoyé sur lui-même non plus.

« C'est bon, je lui dis.

– Du calme », il fait. J'apercevais devant nous les lumières de la maison en question.

« C'est là qu'on a rendez-vous avec eux, dit Harry. Tâche de la boucler.

– Je t'emmerde !

– Oh ! du calme », dit Harry en suivant l'allée qui menait sur le derrière de la maison. C'était un brutal, un bourru, et grossier avec ça, mais moi je l'aimais bien, je peux pas dire le contraire.

On a stoppé là, derrière cette maison, on est entré dans la cuisine où la femme du type était occupée à cuisiner sur le poêle. « Jour, Freda, lui dit Harry. Où est Bee-lips ?

– Il est là à côté, Harry. Bonjour, Albert.

– Bonjour, miss Richards », je réponds. Je la connaissais depuis l'époque où elle était dans le quartier des boîtes, mais deux ou trois des plus travailleuses parmi les femmes mariées de la ville avaient été

dans les temps des demi-mondaines et celle-ci était une travailleuse, je vous le garantis.

« Ça va chez vous ? elle me demande.

– Tout le monde va bien, merci. »

Alors on traverse la cuisine et on entre dans une pièce du fond. Il y avait là Bee-lips l'avocat, et quatre Cubains avec lui, assis autour d'une table.

« Asseyez-vous », dit l'un d'eux en anglais. C'était un costaud à gueule de brute, avec une grosse tête et une voix de basse qui remontait du fond de sa gorge, et il avait bu plus que son compte, ça se voyait. « Comment vous appelez-vous ?

– Et vous ? dit Harry.

– C'est bon, que dit le Cubain. Comme vous voudrez. Où est le bateau ?

– Au bassin des yachts, fait Harry.

– Qui c'est, celui-là ? lui demande le Cubain en me regardant.

– Mon second », répond Harry. Le Cubain me toisait des pieds à la tête, et les autres Cubains nous dévisageaient tous les deux. « Il a l'air d'avoir faim », dit le Cubain, et il se met à rigoler. Les autres ne rigolaient pas.

« Vous voulez prendre quelque chose ?

– D'accord, dit Harry.

– Quoi ? Du Bacardi ?

– La même chose que vous, lui dit Harry.

– Et votre second, il boit ?

– Je prendrai un verre, je dis.

– Personne ne t'a encore rien offert, dit le costaud. J'ai simplement demandé si tu buvais.

– Oh ! laisse tomber, Roberto, dit un des autres Cubains, un tout jeune, à peine plus qu'un gosse. Il n'y a pas moyen que tu fasses quelque chose sans être désagréable.

– Comment ça, désagréable ? J'ai simplement demandé s'il buvait. Quand tu embauches quelqu'un tu ne t'inquiètes pas de savoir s'il boit ?

– Donne-lui à boire, dit l'autre Cubain. Et parlons sérieusement.

– Combien voulez-vous pour le bateau, mon petit vieux ? demande à Harry le Cubain à la voix de brute qui s'appelait Roberto.

– Dépend de ce que vous voulez en faire, répond Harry.

– Nous emmener tous les quatre à Cuba.

– Où ça, à Cuba ?

– Cabañas. Tout près de Cabañas. En descendant le long de la côte, après Mariel. Vous savez où c'est ?

– Oui, fit Harry. Simplement vous emmener là-bas ?

– C'est tout. Nous emmener là-bas et nous débarquer sur la côte.

- Trois cents dollars.
- C'est trop. Et si on vous loue à la journée en vous garantissant deux semaines de location ?
- Quarante dollars par jour et vous déposez quinze cents dollars des fois qu'il arriverait quelque chose au bateau. Est-ce qu'il faut que je m'occupe des formalités de sortie ?
- Non.
- C'est vous qui payez l'essence et l'huile, leur dit Harry.
- On vous donne deux cents dollars pour nous emmener là-bas et nous laisser à terre.
- Non.
- Combien voulez-vous ?
- Je vous l'ai dit.
- C'est trop.
- Non, ce n'est pas trop, lui dit Harry. Je ne vous connais pas. Je ne sais pas quel métier vous faites et je ne sais pas qui vous tire dessus. Ça me fait traverser deux fois le Gulf Stream en plein hiver. De toute manière je risque mon bateau. Je vous transporte pour deux cents et vous déposez mille dollars de garantie comme quoi il n'arrivera rien au bateau.
- C'est raisonnable, leur dit Bee-lips. C'est plus que raisonnable. »
- Les Cubains ont commencé à discuter en espagnol. Je ne les comprenais pas, mais je savais que Harry comprenait.
- « Très bien, dit Roberto, le costaud. Quand pouvez-vous partir ?
- N'importe quelle heure, demain soir.
- On ne voudra peut-être pas partir avant la nuit d'après, dit l'un d'eux.
- Pour moi, ça colle, dit Harry. Seulement faites-le-moi savoir à temps.
- Votre bateau est en bon état ?
- Je comprends ! dit Harry.
- Il est joli, dit le plus jeune d'entre eux.
- Où est-ce que vous l'avez vu ?
- C'est M. Simmons, l'avocat que voici, qui me l'a montré.
- Ah ! dit Harry.
- Buvez un coup, dit un autre des Cubains. Vous avez été souvent à Cuba ?
- Quelquefois.
- Parlez espagnol ?
- Jamais appris », répondit Harry.

A ce moment, je vois Bee-lips, l'avocat, qui le regarde, mais il est tellement ficelle lui-même qu'il aime mieux ça quand les gens ne disent pas la vérité. Comme quand il est venu proposer cette affaire à Harry, il n'a pas pu lui dire la chose carrément. Il a fallu qu'il prétende

qu'il voulait voir Juan Rodriguez, un pauvre minable qui vendrait sa mère pour une bouchée de pain et que Bee-lips a fait inculper encore une fois pour pouvoir le défendre.

« M. Simmons parle très bien l'espagnol, dit le Cubain.

– Il a de l'instruction.

– Vous savez naviguer ?

– Je vais et je viens.

– Vous êtes pêcheur ?

– Oui, monsieur, répond Harry.

– Comment faites-vous pour pêcher avec un seul bras ? demande le type à grosse tête.

– On pêche deux fois plus vite, lui répond Harry. Vous avez autre chose à me demander ?

– Non. »

Ils se mettent tous à parler espagnol ensemble. « Alors je m'en vais, dit Harry.

– Je vous ferai savoir pour le bateau, dit Bee-lips à Harry.

– Il y a le dépôt à verser, dit Harry.

– On fera ça demain.

– Alors, bonsoir, leur dit Harry.

– Bonsoir », dit le jeune qui avait été le plus aimable. Le type à la grosse tête n'a pas répondu. Il y en avait deux autres qui avaient des têtes d'Indiens et qui n'avaient rien dit du tout jusqu'alors, à part qu'ils avaient parlé en espagnol au type à la grosse tête.

« À tout à l'heure, dit Bee-lips.

– Où ?

– Chez Freddy. »

On est sortis en repassant par la cuisine, et Freda a demandé :

« Comment va Marie, Harry ?

– Ça va, maintenant, lui a répondu Harry. Elle se sent très bien, maintenant », et on est sortis. On est montés dans l'auto et il a démarré en direction du boulevard sans dire un mot. Il avait quelque chose qui lui trottait par la tête, ça se sentait.

« Je te laisse chez toi ?

– Vas-y.

– Tu habites sur la route du Comté, maintenant ?

– Oui. Alors, ce voyage ?

– Je ne sais pas trop, il me répond. Je ne sais pas si on le fera ou non. A demain. »

Il me dépose devant chez moi, alors j'entre et j'ai pas plus tôt ouvert la porte que la bourgeoise commence à m'incendier pour être resté si longtemps parti et avoir bu et être rentré en retard pour manger. Je lui demande comment je ferais pour boire sans argent, et elle me répond que je dois boire à crédit. Je lui demande qui, d'après elle,

pourrait me faire crédit quand je travaille au compte de la Caisse de secours et elle me répond de ne pas lui souffler mon haleine de poivrot sous le nez et de m'asseoir à la table. Alors je m'assieds. Les gosses sont tous partis au match de base-ball et moi je suis assis là à table, alors elle m'apporte mon souper et elle ne veut même pas m'adresser la parole.

1 Bee-lips : lèvres d'abeille (tout miel) N.D.T.

CHAPITRE II

Harry

Je n'ai pas envie de fricoter là-dedans, mais j'ai guère le choix. A l'heure actuelle, c'est à prendre ou à laisser. Je peux laisser tomber, mais après, où est-ce que je serai ? C'est pas moi qui suis allé chercher c't' histoire, et s'il faut le faire, faut le faire. Je ferais sans doute bien de ne pas prendre Albert. Il est mou mais il est régulier et sur un bateau, c'est un homme précieux. Il n'est pas tellement froussard, mais je ne sais pas si je ferais bien de le prendre. En tout cas je ne peux pas emmener de poivrot ni de nègre. Faut que j'aie quelqu'un sur qui je puisse compter. Si ça réussit je veillerai à ce qu'il touche sa part. Mais je ne peux pas lui en parler, sans ça il ne marcherait pas dans le coup et j'ai besoin de quelqu'un avec moi. Seul, ça vaudrait mieux, ça vaut toujours mieux seul mais je ne crois pas pouvoir y arriver seul. Ça vaudrait infiniment mieux de faire ça seul. Pour Albert, c'est lui rendre service que de ne pas le mettre au courant. La seule chose c'est Bee-lips. Il y a Bee-lips qui va être au courant de tout. Cependant, ils ont dû réfléchir à ça. Sûrement qu'ils ont dû envisager la question. Vous croyez que Bee-lips est idiot au point de ne pas se douter de ce qu'ils vont faire. Ça m'étonnerait. Naturellement il se peut que ce ne soit pas dans leur intention. Peut-être qu'ils ne feront rien de pareil. Mais ce serait naturel qu'ils le fassent, et j'ai bien entendu ce mot-là. S'ils le font, faudra que ce soit juste avant la fermeture, sinon ils auront l'avion garde-côte de Miami après eux. Il fait nuit à six heures à cette époque-ci. Ça représente au moins une heure de vol. Dès qu'il fera nuit, ils seront peinards. Toujours est-il que si je les emmène, faut que je trouve une combine pour le bateau. Pour le sortir, ce ne sera pas compliqué, mais si je le sors ce soir et qu'on s'aperçoit qu'il n'est plus là, peut-être qu'on le retrouvera. En tout cas, ça fera une histoire du diable. Il n'y a pourtant que ce soir que je puisse le sortir. Je pourrais profiter de la marée et le cacher. Faudra que je voie ce qui manque, au cas où il manquerait quelque chose, si on avait enlevé quoi que ce soit. De toute façon, il y a le plein d'essence à faire, et le plein d'eau. Ça me fait une soirée salement chargée, pas d'erreur. Après ça, quand je l'aurai caché, faudra que je les emmène jusque-là en canot automobile. Peut-être celui de Walton. Je peux le lui louer. Ou Bee-lips peut le lui louer. Ça vaut mieux, Bee-lips pourra m'aider à sortir le bateau ce soir. Bee-lips est l'homme qu'il me faut. Parce que je

donnerais ma tête à couper qu'ils ont tout prévu pour lui. Et s'ils avaient tout prévu pour Albert et moi ? Est-ce qu'il y en a un qu'avait l'air d'un marin, dans le lot ? Est-ce qu'il y en a un qu'avait plus ou moins quelque chose d'un marin ? Voyons voir. Possible. Le plus aimable, peut-être. Le jeune, là, ce ne serait pas impossible. Faudra que je tâche de savoir parce que s'ils ont envisagé de se passer d'Albert et de moi dès le début, c'est fichu. Il faudra qu'ils se décident tôt ou tard, pour ce qui est de nous. Mais sur le Gulf, on a tout le temps. Et je n'arrête pas de réfléchir à la question. Faut que je voie clair, tout le temps. Je ne peux pas me permettre de faire un faux pas. Pas un seul. Pas le moindre. Bref, j'ai de quoi m'occuper la cervelle, maintenant, pas d'erreur. Plein les mains et plein le crâne, maintenant, au lieu de rester là à me demander ce qui va bien pouvoir arriver, sacré bon Dieu. Au lieu de rester là à me demander ce qui va bien pouvoir arriver à toute cette foutue combine. Une fois qu'ils auront fait le versement. Une fois qu'on est dans le coup. Une fois que l'occasion se présente. Au lieu de rester simplement là à regarder tout ça foutre le camp au diable. Sans bateau pour gagner son bifteck. Le Bee-lips, il ne sait pas dans quoi il s'est fourré. Il ne se doute pas une seconde de ce qui va se passer. J'espère qu'il ne va pas tarder à s'amener chez Freddy. J'ai du boulot devant moi, ce soir. Je ferais bien d'aller manger quelque chose.

CHAPITRE III

Il était à peu près neuf heures et demie quand Bee-lips s'est amené. On voyait aisément qu'ils avaient dû le faire picoler dur là-bas chez Richard, parce que quand il boit ça lui donne de l'aplomb et il était drôlement culotté quand il est entré.

« Alors, patron, il dit à Harry.

– M'emmerdez pas avec vos “patron”, lui dit Harry.

– J'ai à vous parler, patron.

– Où ? Dans votre bureau du fond ? interrogea Freddy.

– Oui. Dans le fond. Y a quelqu'un là, Freddy ?

– Pas depuis la loi en question. Dites donc, combien de temps ça va durer cette histoire de six heures ?

– Pourquoi vous ne me prenez pas pour plaider ou faire quelque chose à ce sujet ? dit Bee-lips.

– Ça me ferait mal », lui retourne Freddy. Alors tous les deux ils s'en vont dans le fond, là où sont les boxes et les caisses pleines de bouteilles vides.

Il y avait une ampoule électrique au plafond alors Harry jeta un coup d'œil dans tous les boxes où il faisait sombre pour s'assurer qu'il n'y avait personne.

« Alors ? fit-il.

– Ils le veulent pour après-demain, vers la fin de l'après-midi, lui dit Bee-lips.

– Qu'est-ce qu'ils vont faire ?

– Vous parlez espagnol ? fit Bee-lips.

– Vous n'avez pas été leur dire ça ?

– Non. Je suis votre ami. Vous le savez bien.

– Vous seriez capable de vendre votre propre mère.

– Pas de ça. Regardez un peu sur quelle affaire je vous mets.

– Ça vous prend souvent de jouer les durs.

– Écoutez, j'ai besoin d'argent. Il faut que je m'en aille d'ici. Je suis brûlé dans le coin. Vous le savez, Harry ?

– Qui ne le sait pas ?

– Vous savez que cette révolution a été financée par des enlèvements et autres combines ?

– Je sais.

– Eh bien, il s'agit de quelque chose du même genre. Ils font ça pour la bonne cause.

– Ouais. Mais ici, c'est ici. C'est ici que vous êtes né. Vous connaissez tout le monde, tous les gens qui travaillent ici.

– Il n'arrivera rien à personne.
– Avec ces types-là ?
– Je croyais que vous aviez des *cojones* ?
– Des *cojones*, j'en ai. Ne vous en faites pas pour mes *cojones*. Mais j'ai l'intention de continuer à vivre ici, figurez-vous.

– Pas moi. »

Nom de Dieu, pensa Harry. Il l'a dit lui-même.

« Je vais m'en aller d'ici, fit Bee-lips. Quand allez-vous sortir le bateau ?

– Ce soir.

– Qui va vous aider ?

– Vous.

– Où allez-vous le garer ?

– Où je le gare toujours. »

Ils n'eurent aucune difficulté à sortir le bateau. Ce fut aussi simple qu'Harry l'avait imaginé. Le veilleur de nuit faisait sa ronde d'heure en heure et le reste du temps il se tenait à la grille extérieure de l'ancien arsenal maritime. Ils entrèrent en youyou dans le bassin, coupèrent les câbles à marée basse et il partit tout seul, à peine remorqué par le youyou. Une fois sorti, pendant qu'il dérivait dans la passe, Harry vérifia les moteurs et découvrit qu'ils s'étaient bornés à débrancher les bougies. Il regarda le niveau d'essence et vit qu'il en restait près de sept cents litres. Les réservoirs n'avaient pas été siphonnés et il y avait exactement ce qui lui restait de sa dernière traversée. Il avait fait le plein avant de partir et il avait consommé très peu à cause de l'allure réduite qu'il avait dû garder par gros temps.

« J'ai de l'essence à la maison dans le réservoir, dit-il à Bee-lips. Je peux prendre un chargement de bonbonnes avec moi dans la voiture et Albert pourra en apporter un autre si on en a besoin. Je vais le coller là-haut dans la crique juste à l'endroit où la route traverse. Ils n'auront qu'à venir en auto.

– Ils voulaient avoir le bateau juste sur le quai Porter.

– Comment voulez-vous que je les attende là avec ce bateau ?

– Impossible. Mais je ne crois pas qu'ils aient très envie de se trimbaler en auto.

– Alors, on le mettra là-bas ce soir pour remplir les réservoirs et faire ce qu'il y a à faire et après on le déplacera. Vous n'aurez qu'à louer un canot automobile pour les amener. A présent faut que je m'occupe de l'emmener là-bas. J'ai du boulot devant moi. Rentrez à la rame, et après venez en voiture me prendre au pont. Je serai là dans deux heures. Je laisserai le bateau et je monterai sur la route.

– Je viendrai vous prendre », lui dit Bee-lips, et Harry, les moteurs au ralenti pour qu'il glisse sans bruit sur l'eau, vira de bord et remorqua le youyou à la limite des reflets que faisaient sur l'eau les

feux du poseur de câbles. Il coupa le contact et maintint le youyou pendant que Bee-lips débarquait.

« D'ici deux heures à peu près, dit-il.

– D'accord », répondit Bee-lips.

Assis à la barre, avançant lentement dans l'obscurité, se tenant à bonne distance des feux qui brillaient à la pointe des pontons, Harry songeait : « Bee-lips en met un coup pour gagner son argent, pas d'erreur. Me demande combien il croit toucher ? Je me demande comment il a pu s'aboucher avec ces gars-là ? Dire que voilà un garçon intelligent qu'a eu sa chance autrefois. Et bon avocat, avec ça. Mais ça m'a fait froid dans le dos de l'entendre le dire lui-même. Il s'est jugé lui-même, pas d'erreur. C'est drôle comme un homme peut se déboutonner, parfois. Quand je l'ai entendu se découvrir lui-même, ça m'a fait peur. »

CHAPITRE IV

En entrant dans la maison, il n'alluma pas ; il enleva ses souliers dans le vestibule et monta en chaussettes les marches nues de l'escalier. Il se déshabilla et se mit au lit vêtu seulement de son gilet de corps, avant que sa femme ne se réveillât. Dans l'obscurité, elle fit : « Harry », alors il lui dit : « Dors, ma vieille.

- Harry, que se passe-t-il ?
- Je vais faire un voyage.
- Avec qui ?
- Personne. Albert, peut-être.
- Quel bateau ?
- Je l'ai repris, le bateau.
- Quand ?
- Ce soir.
- Tu vas aller en prison, Harry.
- Personne ne sait que je l'ai.
- Où est-il ?
- Caché. »

Allongé dans le lit, immobile, il sentit ses lèvres sur sa figure, et elle qui le cherchait, puis sa main sur lui ; alors il se tourna tout contre elle.

- « Tu veux ?
- Oui. Tout de suite.
- Je dormais. Tu te rappelles quand on faisait ça en dormant ?
- Dis-moi, ça ne te gêne pas mon bras ? Ça ne te fait pas un drôle d'effet ?
- Tu es bête. J'aime ça. J'aime tout ce qui est toi. Pose-le là. Tiens, mets-le ici. Vas-y, j'aime ça, je te jure.
- C'est comme une patte de tortue.
- Tu n'as rien d'une tortue. C'est vrai qu'elles font ça pendant trois jours. Elles se grimpent pendant trois jours d'affilée ?
- Mais oui. Écoute, fais moins de bruit. On va réveiller les filles.
- Elles ne se doutent pas de ce que j'ai. Jamais elles ne sauront ce que j'ai. Oh ! Harry. C'est ça. Ah ! mon chéri.
- Attends.
- Je ne veux pas attendre. Viens. C'est ça. Là, c'est ça. Dis-moi, tu as déjà fait ça avec une négresse ?
- Bien sûr.
- Comment c'est ?
- Comme de la femelle de requin.

– Tu es drôle. Harry, je voudrais tant que tu ne sois pas obligé de partir. Je voudrais que tu ne sois jamais obligé de partir. Avec qui l'astu fait le mieux ?

– Toi.

– Tu mens. Toujours tu mens. Là. Là. Là.

– Non. C'est avec toi que je le fais le mieux.

– Je suis vieille.

– Tu ne seras jamais vieille.

– Mais j'aurai eu ça...

– Ça n'a aucune importance quand une femme vaut quelque chose.

– Vas-y. Vas-y maintenant. Pose le moignon là.

– Attends... Attends... Attends.

– On fait trop de bruit.

– On chuchote.

– Il faut que je sorte avant qu'il fasse jour.

– Dors. Je te réveillerai. A ton retour on se paiera du bon temps. On ira dans un hôtel là-bas à Miami comme on faisait autrefois. Tout à fait comme autrefois. Un endroit où personne ne nous connaîtra ni l'un ni l'autre. Pourquoi ne pourrait-on pas aller à La Nouvelle-Orléans ?

– Peut-être, dit Harry. Écoute, Marie, il faut que je dorme.

– On ira à La Nouvelle-Orléans ?

– Pourquoi pas. Seulement il faut que je dorme.

– Dors. Toi, mon grand chéri. Dors, je te réveillerai. N'aie crainte. »

Il s'endormit, son moignon largement étalé sur l'oreiller, et elle resta un long moment allongée à le regarder. Elle voyait son visage à la lumière du réverbère de la rue, par la fenêtre. J'ai de la chance, se disait-elle. Ces gosses. Elles ne savent pas sur quoi elles tomberont. Moi je sais ce que j'ai et ce que j'ai eu. J'ai été veinarde. Et lui qui dit une patte de tortue.

Je suis contente que ce soit un bras et pas une jambe. Je n'aurais pas voulu qu'il perde une jambe. Pourquoi a-t-il fallu qu'il aille perdre un bras ? Pourtant, c'est drôle, ça ne me gêne pas. Rien ne me gêne chez lui. J'ai eu de la chance. Des hommes comme lui y en a pas. Celles qu'ont pas essayé ne le savent pas. Moi j'en ai eu des tas. J'ai eu de la chance de tomber sur lui. Je me demande si les tortues ont les mêmes sensations que nous ? Je me demande si elles ressentent ça tout ce temps-là. Ou bien si ça lui fait mal, à la femelle ? Il me vient vraiment les idées les plus baroques. Regardez-le en train de dormir, on dirait un enfant. Vaut mieux que je reste éveillée de façon à l'appeler. Bon sang, je ferais bien ça toute la nuit, si les hommes étaient bâtis pour ça. Je voudrais le faire et ne jamais dormir. Jamais, jamais, non, jamais. Non, jamais, jamais, jamais. Non mais, rendez-vous un peu compte. Moi à mon âge. J'suis pas vieille. Il dit que je valais quelque chose. Quarante-cinq ans, c'est pas vieux. J'ai deux ans de plus que lui.

Regardez-moi-le dormir. Regardez-moi-le dormir, là comme un gosse.

Deux heures avant le lever du jour, ils étaient déjà au garage, en train de remplir les dames-jeannes au réservoir d'essence, de les boucher et de les empiler dans le fond de la voiture. Harry avait un crochet fixé au bout de son bras droit et traînait puis soulevait avec aisance les bonbonnes que protégeait une clisse d'osier.

« Tu ne veux pas ton petit déjeuner ?

– Quand je reviendrai tout à l'heure.

– Pas même du café ?

– T'en as ?

– Bien sûr. Je l'ai mis à chauffer en me levant.

– Apporte-le-moi. »

Elle le lui apporta et il le but dans l'obscurité, au volant de l'auto. Elle lui prit la tasse vide des mains et la posa sur l'étagère, dans le garage.

« Je vais avec toi t'aider à porter les bonbonnes, dit-elle.

– Bon », fit-il, alors elle prit place à côté de lui, grande femme, forte, aux jambes longues, grandes mains, larges hanches, encore belle, avec son chapeau tiré sur ses cheveux blonds. Dans l'obscurité et le froid de cette heure matinale, ils roulaient sur la route du comté à travers l'épais brouillard qui couvrait la plaine.

« Qu'est-ce qui te tracasse, Harry ?

– Je ne sais pas. Je me tracasse, c'est tout. Mais, dis-moi, tu laisses pousser tes cheveux ?

– Ma foi oui. Ces gosses n'arrêtent pas de me harceler.

– Envoie-les au diable. Laisse tes cheveux comme ils sont.

– Tu y tiens vraiment ?

– Oui, répondit-il. C'est comme ça que je les aime.

– Tu ne trouves pas que je suis trop vieille ?

– Tu es mieux qu'elles toutes.

– Alors, je vais les arranger, je peux les faire plus blonds si tu préfères.

– Qu'est-ce qu'elles ont, les filles, à s'occuper de ce que tu fais ? dit Harry. Je ne veux pas qu'elles t'embêtent.

– Tu sais bien comment elles sont. Toutes ces gosses sont pareilles. Écoute, si ton voyage marche, on ira à La Nouvelle-Orléans, tu veux ?

– Miami.

– Bon, Miami, en tout cas. Et on les laissera ici.

– J'ai ce voyage à faire d'abord.

– Tu n'es pas inquiet, non ?

– Non.

– Tu sais que je suis restée éveillée pendant presque quatre heures à penser uniquement à toi.

– Parles d'une bonne femme que j'ai là !

- Rien que de penser à toi, ça m'excite.
- Allons-y, faut verser c't'essence, maintenant », lui dit Harry.

CHAPITRE V

A dix heures du matin chez Freddy, Harry était debout au comptoir en compagnie de quatre ou cinq autres, et deux douaniers venaient juste de sortir. Ils lui avaient posé des questions à propos du bateau et il avait répondu qu'il n'était pas au courant.

« Où étiez-vous hier soir ? lui demanda l'un d'eux.

– Ici et chez moi.

– Jusqu'à quelle heure êtes-vous donc resté ici ?

– Jusqu'à la fermeture.

– Quelqu'un vous a vu, ici ?

– Un tas de gens, intervint Freddy.

– Qu'est-ce qui se passe ? leur demanda Harry. Vous croyez peut-être que j'irais voler mon propre bateau ? Qu'est-ce que j'en ferais ?

– Je vous ai simplement demandé où vous étiez, lui dit le douanier. Pas besoin de vous mettre en rogne.

– Je ne suis pas en rogne, dit Harry. Je l'étais quand on a saisi mon bateau sans avoir de preuves qu'il avait transporté de l'alcool.

– Il y a eu une attestation sous serment, dit le douanier. C'est pas moi qui ai fait le constat. Vous savez qui ?

– C'est bon, dit Harry. Seulement ne venez pas dire que je suis en rogne parce que vous me questionnez. Je préférerais qu'il soit chez vous. Comme ça j'aurais des chances de le ravoir, au moins. Autrement, est-ce que j'en ai ?

– Aucune, bien sûr, répondit le douanier.

– Alors, allez trimbaler vos paperasses ailleurs, dit Harry.

– Ne faites pas le râleur, dit le douanier, sinon je vais vous donner de bonnes raisons de l'être.

– Au bout de quinze ans, fit Harry.

– Vous n'avez pas fait le râleur pendant quinze ans.

– Non, et je n'ai pas été en prison non plus.

– Alors, ne faites pas le râleur, sinon vous irez.

– Du calme », dit Harry. A ce moment, voilà que ce piqué de Cubain qui fait le taxi s'amène avec un type de l'avion, et le grand Rodger lui dit :

« Hayzouz, j'apprends que tu vas avoir un gosse ?

– Et comment ! dit fièrement Hayzouz.

– Quand t'es-tu marié ? lui demande Rodger.

– La mois dernière. La mois d'avant l'aut'. T'as pas venu le mariage ?

– Non, fit Rodger. Je ne suis pas allé au mariage.

– T'as raté qu'q'chose, dit Hayzouz. T'as raté sacré fameux le

mariage. Comment s'est fait t'as pas venu ?

– Tu ne m'as pas invité.

– Ah ! oui, dit Hayzouz. J'ai oublié. Je t'ai pas invité... Vous avez eu comme vous voulez ? demanda-t-il à l'inconnu.

– Oui, je crois que ça ira. C'est le meilleur prix que vous pouvez me faire pour le Bacardi ?

– Oui, monsieur, lui répondit Freddy. C'est du vrai Carta del oro.

– Dis donc, Hayzouz, qu'est-ce qui te fait croire qu'il est à toi, cet enfant ? lui demande Rodger. Ce n'est pas ton enfant.

– Comment, c'est pas mon enfant ? Qu'est-ce tu veux dire ? Bon Dieu, j'a pas ta laisser parler comme ça ! Comment ça, pas mon enfant ? Que t'achètes la vache, t'as pas le veau, non ? C'est à moi c't'enfant. Bon Dieu, oui alors. Ça mon enfant. L'être à moi. Et comment ! »

Il sort avec l'inconnu et la bouteille de Bacardi et c'est Rodger qui est le couillon, pas d'erreur. Un type, ce Hayzouz, vous pouvez me croire. Lui et cet autre Cubain, Sweetwater¹.

Juste à ce moment s'amène Bee-lips, l'avocat, et il dit à Harry : « Les douaniers viennent d'aller prendre votre bateau. »

Harry le regarda et l'on voyait le meurtre prendre possession de son visage. Bee-lips continua sur le même ton inexpressif : « Quelqu'un l'a vu caché sous les palétuviers, du haut d'un de ces grands camions du W.P.A. et a téléphoné à la douane de Boca-Chica, là où on construit le camp. Je viens de rencontrer Herman Frederichs. C'est lui qui me l'a dit. »

Harry ne dit rien, mais on voyait le meurtre déserrer son visage et quand il rouvrit les yeux, son regard était redevenu normal. Alors, il dit à Bee-lips : « Vous entendez tout, vous savez tout ce qui se passe, hein.

– J'ai pensé que ça vous intéresserait de le savoir, dit Bee-lips, de la même voix inexpressive.

– Ça ne me regarde pas, dit Harry. Ils devraient prendre un peu plus de soin d'un bateau qu'ils ne le font. »

Ils restèrent tous deux là au bar et ni l'un ni l'autre n'articula un mot jusqu'à ce que les deux ou trois consommateurs se fussent égaillés au-dehors. Après quoi, ils s'en allèrent dans le fond.

« Vous êtes un vrai choléra, dit Harry. Vous empoisonnez tout ce que vous touchez.

– Est-ce ma faute si on l'a vu d'un camion ? C'est vous qui avez choisi l'endroit. C'est vous qui l'avez caché, votre bateau.

– La ferme, dit Harry. Est-ce qu'on a déjà vu des camions de cette hauteur avant ? C'était la dernière chance qui me restait de me faire un peu d'argent honnêtement. C'était ma dernière chance de faire un voyage qui pourrait rapporter.

– Je vous ai prévenu aussitôt que c'est arrivé.
– Vous avez tout du vautour.
– Assez, dit Bee-lips. Maintenant ils veulent partir tard dans l'après-midi.

– Grand bien leur fasse.
– Il y a quelque chose qui les tracasse.
– A quelle heure ils veulent partir ?
– Cinq heures.
– Je trouverai un bateau. Je les emmènerai au diable.
– Pas une mauvaise idée.
– Oui, eh bien tâchez de la boucler là-dessus. Fermez votre gueule pour ce qui est de mes affaires.

– Dites donc, espèce de grosse brute de tueur et de chambardeur, fit Bee-lips, j'essaie de vous venir en aide et de vous mettre sur quelque chose...

– Et tout ce que vous réussissez à faire, c'est à me porter la poisse. Taisez-vous. Vous portez la poisse à tous ceux qui ont jamais eu affaire à vous.

– Vous avez fini, espèce de grosse brute.
– Du calme, dit Harry. Faut que je réfléchisse. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'est de réfléchir à une chose ; cette chose-là je l'ai bien en tête, et maintenant, faut que je réfléchisse à autre chose.
– Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous aide ?
– Venez ici à midi et apportez-moi l'argent du dépôt de garantie pour le bateau. »

Au moment où ils sortaient, Albert arrivait chez Freddy. Il s'avança vers Harry.

« Je regrette, Albert, je n'ai pas besoin de toi », dit Harry. Il avait déjà étudié la question jusque-là.

« J'irais pour pas cher, dit Albert.
– Je regrette, dit Harry. Je n'ai plus besoin de toi, maintenant.
– Tu ne trouveras jamais un homme de confiance pour le prix que je suis prêt à accepter.

– Je pars seul.
– Tu ne vas pas faire un pareil voyage tout seul, dit Albert.
– Ta gueule, dit Harry. Qu'est-ce que tu connais de la question ? C'est au chômage qu'on t'apprend mon métier ?

– Va au diable ! dit Albert.
– J'irai peut-être », répliqua Harry. Quiconque l'aurait regardé aurait compris qu'il réfléchissait dur et qu'il ne voulait pas qu'on le dérange.
« J'aimerais y aller, dit Albert.

– Je n'ai pas de boulot pour toi, dit Harry. Laisse-moi tranquille, veux-tu ? »

Albert s'en alla et Harry resta là au comptoir, à contempler la

machine à cinq cents, les deux machines à dix cents, la machine à vingt-cinq cents et la litho accrochée au mur qui représentait l'héroïque résistance du général Custer, comme s'il les voyait pour la première fois.

« Comment que Hayzouz l'a possédé, le grand Rodger, avec l'histoire de son gosse, hein ? lui dit Freddy, plongeant quelques verres à café dans un baquet de lessive.

– Donne-moi un paquet de Chesterfield », lui dit Harry.

Il maintint le paquet serré sous son bout d'aile, l'ouvrit à un coin, en tira une cigarette, la mit dans sa bouche, puis fit tomber le paquet dans sa poche et alluma la cigarette.

« Dans quel état est ton bateau, Freddy ? demanda-t-il.

– Je viens de le sortir de la cale de radoub, répondit Freddy. Il est en très bon état.

– Tu veux le louer ?

– Pourquoi ?

– Pour une traversée.

– A condition d'avoir une garantie égale à ce qu'il vaut.

– Combien il vaut ?

– Douze cents dollars.

– Je te le loue, lui dit Harry. Veux-tu me faire confiance ?

– Non, lui dit Freddy.

– Je te donne ma maison en garantie.

– Je ne veux pas de ta maison. Je veux douze cents dollars en espèces.

– Très bien, fit Harry.

– Apporte l'argent, lui dit Freddy.

– Quand Bee-lips sera là, dis-lui de m'attendre », dit Harry en s'en allant.

CHAPITRE VI

A la maison, Marie et ses filles déjeunaient.

« Bonjour, p'pa, dit la plus âgée. Voilà p'pa.

– Qu'est-ce qu'il y a à manger ? demanda Harry.

– Un steak, répondit Marie.

– Quelqu'un disait qu'on avait volé ton bateau, p'pa. »

Marie le regarda.

« Qui l'a trouvé ? interrogea-t-elle.

– La douane.

– Oh ! Harry, fit-elle, pleine de compassion.

– Est-ce que cela ne vaut pas mieux qu'on l'ait retrouvé, p'pa ?
demanda la deuxième.

– Ne parle pas la bouche pleine, lui dit Harry. Où est mon déjeuner ? Qu'est-ce que tu attends ?

– Je l'apporte.

– Je suis pressé, fit Harry. Vous les gosses, finissez de manger et allez-vous-en, j'ai à parler à votre mère.

– On ne pourrait pas avoir un peu d'argent pour aller au music-hall, t'à l'heure, p'pa ?

– Pourquoi n'allez-vous pas à la piscine ? C'est gratuit.

– Oh ! p'pa, il fait trop froid pour aller nager et on a envie d'aller au music-hall.

– Ça va, fit Harry. Ça va. »

Dès que les filles furent sorties de la pièce, il dit à Marie :

« Coupe-le, tu veux ?

– Bien sûr, mon chéri. »

Elle coupa la viande comme pour un petit garçon.

« Merci, dit Harry. Je suis un drôle d'emmerdeur, hein ? Ces filles ne sont pas brillantes, dis ?

– Non, chéri.

– Marrant qu'on n'aie pas pu avoir de garçons.

– C'est parce que tu es un tel homme... Dans ces cas-là c'est toujours des filles.

– Quelle blague, j'suis pas un phénomène, dit Harry. Mais écoute, je vais faire un sale voyage.

– Raconte-moi ce qui s'est passé avec le bateau ?

– On l'a vu d'un camion. Un camion surélevé.

– Zut.

– Tu pourrais dire merde...

– Oh ! Harry, dis pas des choses comme ça dans la maison.

- Tu dis des choses pires au lit, parfois.
- C'est différent. Je n'aime pas entendre dire merde... à ma propre table.
- Oh ! merde...
- Oh ! mon chéri, tu es tourmenté, dit Marie.
- Non, répondit Harry. Jeréfléchis, simplement.
- Vas-y, réfléchis. J'ai toute confiance en toi.
- Moi aussi. J'ai confiance. C'est même tout ce que j'ai.
- Tu veux m'en parler ?
- Non. Seulement quoi qu'on puisse te raconter, ne te fais pas de mauvais sang.
- Je ne me fais pas de mauvais sang.
- Écoute, Marie. Monte là-haut, à la cache du grenier, et descends-moi la mitraillette Thompson ; jette un coup d'œil dans la boîte en bois où sont les munitions pour t'assurer que tous les chargeurs sont complets.
- Ne prends pas ça.
- J'suis obligé.
- Tu veux des boîtes de cartouches ?
- Non. Je ne pourrais pas remplir de chargeurs. J'ai quatre chargeurs.
- Mon chéri, tu ne vas pas faire ce genre de voyage ?
- Je vais faire un sale voyage.
- Oh ! Seigneur, dit-elle. Oh ! Seigneur, je voudrais tant que tu ne sois pas obligé de faire ce genre de choses.
- Allez, va la chercher. Apporte-moi du café.
- Okay », fit Marie. Elle se pencha à travers la table et l'embrassa sur la bouche.

« Laisse-moi tranquille, dit Harry. Faut que je réfléchisse. »

Il s'assit à la table, regarda le piano, le buffet, la radio, la gravure intitulée *Matin de septembre* et les dessins représentant des Cupidons avec leur arc derrière la tête, la table de vrai chêne bien astiquée, les chaises de vrai chêne bien astiquées, les rideaux pendus aux fenêtres, et se dit : Quand est-ce que j'ai l'occasion d'être un peu chez moi ? Comment se fait-il que je sois plus mal en point où j'en suis que quand j'ai débuté ? En plus, il ne restera rien du tout si je ne mène pas bien ma barque, cette fois. Saloperie. Il ne me reste pas soixante dollars en dehors de la maison, mais je vais me refaire avec cette histoire. Ces satanées filles. Dire qu'avec tout ce que nous avons, la vieille et moi, c'est tout ce qu'on a été fichu de fabriquer. Je me demande si les garçons en elle étaient partis avant que je fasse sa connaissance ?

« La voilà, dit Marie qui la tenait par la sangle de toile. Ils sont tous pleins.

– Il est temps de m'en aller », dit Harry. Il souleva le lourd et massif

étui de toile à bâche, taché d'huile, qui contenait l'arme démontée.

« Va la mettre sous le siège avant.

– Au revoir, dit Marie.

– Au revoir, ma vieille. Ne te fais pas de mauvais sang.

– Je ne me ferai pas de mauvais sang. Mais je t'en supplie, fais attention à toi.

– Tâche d'être sérieuse.

– Oh ! Harry, fit-elle en l'étreignant.

– Laisse-moi partir, J'ai pas le temps. »

De son moignon, il lui donna quelques petites tapes dans le dos.

« Toi et ta patte de tortue, dit-elle. Oh ! Harry, sois prudent.

– Faut que je m'en aille. Au revoir, ma vieille.

– Au revoir, Harry. »

Elle le suivit des yeux tandis qu'il sortait de la maison, grand, large de carrure, le dos plat, les hanches étroites, se déplaçant toujours, songeait-elle, comme quelque espèce d'animal, et lorsqu'il monta dans la voiture, elle le vit, blond, les cheveux déteints par le soleil, le visage aux pommettes saillantes de Mongol, les yeux rapprochés, le nez cassé, la bouche large et la mâchoire ronde, et en montant dans l'auto, il lui sourit ; alors elle se mit à pleurer. Son sacré visage, songeait-elle. Chaque fois que je vois son sacré visage, j'ai envie de pleurer.

CHAPITRE VII

Il y avait trois touristes en bas chez Freddy, et Freddy les servait. L'un d'eux était très grand, mince, large d'épaules, en short, bronzé, portant des lunettes à verres épais, avec une petite moustache roussâtre taillée très court. La femme qui l'accompagnait avait des cheveux blonds, bouclés, coupés à la garçonne, une peau malsaine et était nu-tête, avec une carrure de lutteuse de catch. Elle aussi était en short.

« Oh ! des clous, disait-elle, s'adressant au troisième touriste, lequel avait une figure assez colorée, légèrement bouffie, une moustache roussâtre, un chapeau de toile blanche avec une visière en celluloïd vert, et une façon assez extraordinaire de remuer les lèvres quand il parlait, comme s'il mangeait quelque chose d'un peu trop brûlant à son gré.

– Délicieux, fit l'homme à la visière verte. Je n'ai jamais vraiment entendu utiliser cela dans la conversation. Je croyais que c'était une expression désuète, complètement passée de mode, quelque chose que l'on rencontrait parfois au hasard d'une lecture, dans, euh... les suppléments comiques illustrés, mais qui ne s'employait jamais.

– Des clous, dit la lutteuse de catch, dans une soudaine crise de charme, en le faisant bénéficier de son profil boutonneux.

– Merveilleux, dit l'homme à la visière verte. C'est tellement joli dans votre bouche. C'est de l'argot des bas-fonds, n'est-ce pas ?

– Ne vous froissez pas. C'est ma femme, dit le grand touriste. Vous a-t-on présentés ?

– Oh ! des clous, pour ce qui est de la présentation, dit la femme. Comment ça marche ?

– Pas trop mal, répondit l'homme à la visière verte. Et vous ?

– Elle marche formidablement, dit le grand. Vous devriez la voir. »

C'est alors qu'Harry fit son entrée et la femme du grand touriste s'exclama : « Oh ! il est magnifique. Voilà ce que je veux. Achète-le-moi, papa.

– On peut te parler deux minutes ? demanda Harry à Freddy.

– Mais voyons. Allez-y, dites tout ce qu'il vous plaira, fit la femme du touriste.

– Ta gueule, putain, dit Harry. Viens dans le fond, Freddy. »

Dans le fond, Bee-lips attendait à la table.

« Salut, patron, dit-il à Harry.

– La ferme, dit Harry.

– Hé ! pas de ça ! dit Freddy. Ça ne marche pas, mon vieux. Je

n'admet pas que tu traites mes clients de noms pareils. On ne traite pas une dame de putain dans un établissement convenable comme le mien.

– Une putain, dit Harry. T'as entendu ce qu'elle m'a dit ?

– Possible, mais, en tout cas, ne la traite pas comme ça en face.

– C'est bon. Vous avez l'argent ?

– Bien entendu, dit Bee-lips. Pourquoi n'aurais-je pas l'argent ? N'ai-je pas dit que j'aurais l'argent ?

– Faites voir. »

Bee-lips le lui tendit. Harry compta dix coupures de cent dollars et quatre de vingt.

« Il devrait y avoir douze cents.

– Moins ma commission, fit Bee-lips.

– Allez, allez, aboulez.

– Non.

– Allez.

– Ne faites pas l'idiot.

– Espèce de sale petit fumier.

– Espèce de grosse brute, répliqua Bee-lips. Et n'essayez pas d'employer la force parce que je ne les ai pas sur moi.

– Je comprends, dit Harry. J'aurais dû penser à ça. Écoute, Freddy. Tu me connais depuis longtemps. Je sais que mon bateau vaut les douze cents dollars. Il en manque cent vingt. Prends-les et cours le risque pour la location.

– Ça fait trois cent vingt dollars », dit Freddy. Cela lui faisait mal au cœur d'avoir à énoncer un tel chiffre et il transpirait à l'idée d'avoir à prendre un pareil risque.

« J'ai une voiture et une radio à la maison qui font largement la somme.

– Je peux faire un papier pour ça, dit Bee-lips.

– C'est pas un papier que je veux », dit Freddy. Il recommença à suer, et il hésitait à se prononcer. Finalement, il dit : « C'est bon, je risque le coup. Mais pour l'amour de Dieu, sois prudent avec le bateau, tu veux, Harry ?

– J'en prendrai soin.

– Je mettrai l'argent dans mon coffre, à la banque », dit Freddy.

Harry regarda Bee-lips.

« L'endroit idéal, dit-il avec un sourire narquois.

– Barman, appela quelqu'un du bar.

– C'est toi », dit Harry.

Freddy retourna dans le bar.

Harry entendit la voix de tête s'exclamer : « Cet homme m'a insulté », mais il parlait à Bee-lips.

« Je serai amarré à l'appontement juste devant la rue. Ça ne fait pas

cinquante mètres.

- Parfait.
- C'est tout.
- Parfait, patron.
- Ne m'emmerdez pas avec vos "patron"
- Comme vous voudrez.
- Je serai là à partir de quatre heures.
- Rien d'autre ?

- Il faut qu'ils m'emmènent de force, c'est bien compris ? Je ne suis pour rien dans l'histoire. Je travaille simplement au bateau. Je n'ai rien à bord pour partir en voyage. Je l'ai loué à Freddy pour aller à la pêche. Faudra qu'ils me menacent d'un revolver pour m'obliger à mettre en marche et faudra qu'ils coupent eux-mêmes les amarres.

- Et Freddy ? Vous ne le lui avez pas loué pour aller à la pêche.

- Je vais mettre Freddy au courant.

- Je ne vous le conseille pas.

- Je vais lui dire.

- Je ne vous le conseille pas.

- Écoutez, je fais des affaires avec Freddy depuis le début de la guerre. Deux fois on a marché en association et jamais on n'a eu d'histoires. Vous savez ce que j'ai trimbalé comme marchandises pour son compte. C'est le seul enfant de putain dans ce pays à qui je me fierais.

- Moi, je ne me fierais à personne.

- Vous. Ça je comprends. Pas après les mécomptes que vous avez eus avec vous-même.

- Laissez-moi tranquille.

- C'est bon. Allez retrouver vos amis. Qu'est-ce que vous avez comme chargement ?

- Ce sont des Cubains. Je les ai rencontrés dans une boîte de nuit. Il y en a un qui veut encaisser un chèque visé. Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ?

- Et vous ne remarquez rien ?

- Non. Je prends rendez-vous avec eux à la banque.

- Qui les conduit ?

- Un taxi quelconque.

- Eh bien, qu'est-ce qu'il est censé penser d'eux ? Que c'est des violonistes ?

- On en trouvera un qui ne pense pas. Il y en a des tapées qui ne pensent pas dans cette ville. Prenez Hayzouz.

- Hayzouz est pas bête. C'est simplement sa façon de parler qui est drôle.

- Je m'arrangerai pour qu'ils appellent un crétin.

- Prenez-en un qui n'ait pas de gosses.

– Ils ont tous des gosses. Déjà vu un chauffeur de taxi qu'ait pas de gosses ?

– Vous êtes une sale crapule.

– En tout cas, je n'ai jamais tué personne, lui dit Bee-lips.

– Et vous ne tuerez jamais personne. Allez, sortons d'ici. Rien que d'être avec vous, je me sens dégueulasse.

– Vous l'êtes peut-être, dégueulasse.

– Vous êtes sûr de pouvoir les empêcher de parler ?

– Si vous y mettez un bouchon.

– Commencez par en mettre un, vous. Je vais boire un coup », dit Harry.

Dans le fond, à l'entrée, les trois touristes étaient assis sur les hauts tabourets. Voyant Harry s'approcher du comptoir, la femme détourna ostensiblement la tête pour marquer du dégoût.

« Qu'est-ce que ce sera ? demanda Freddy.

– Qu'est-ce que madame boit ? demanda Harry.

– Un Cuba-libre.

– Alors donne-moi un whisky sec. »

Le grand touriste à la petite moustache roussâtre et aux lunettes aux verres épais pencha sa grosse tête au long nez droit vers Harry et fit :

« Dites donc, qu'est-ce qui vous prend de parler comme cela à ma femme ? »

Harry le toisa et dit à Freddy : « Je croyais que tu tenais une boîte convenable.

– Comment, comment ? fit le grand.

– Du calme, lui dit Harry.

– Je n'admets pas ce genre de réflexion.

– Écoutez, dit Harry. Vous êtes venu ici vous retaper et reprendre des forces, n'est-ce pas ? Alors du calme ! »

Et il sortit.

« J'aurais dû lui casser la figure, j'imagine, dit le touriste. Qu'en penses-tu, ma chère ?

– Je voudrais être un homme, répondit sa femme.

– Vous iriez loin avec une pareille carrure, murmura l'homme à la visière verte, le nez dans son verre de bière.

– Vous disiez ? interrogea le grand.

– Je disais que vous pourriez demander son nom et son adresse et lui écrire ce que vous pensez de lui.

– Mais au fait, comment vous appelez-vous ? Est-ce que vous vous moqueriez de moi, par hasard ?

– Je suis le professeur MacWalsey.

– Et moi, Laughton, dit le grand. Je suis écrivain.

– Enchanté de faire votre connaissance, fit le professeur MacWalsey.

Vous écrivez souvent ? »

Le grand touriste jeta un regard autour de lui. « Allons-nous-en, ma chère, fit-il. Ils sont tous grossiers ou piqués, ici.

– C'est un pays bizarre, dit le professeur MacWalsey. Attrayant, je vous assure. On appelle cela le Gibraltar américain, et c'est situé à soixante-quinze milles plus au sud que Le Caire, en Égypte. Mais jusqu'ici je n'ai pas eu l'occasion d'en voir autre chose que cet endroit où nous sommes. C'est néanmoins un coin remarquable.

– Je vois que vous êtes bien un professeur, dit la femme. Vous savez, vous me plaisez.

– Vous me plaisez à moi aussi, chérie, répondit le professeur MacWalsey. Malheureusement, il faut que je m'en aille. »

Il sortit et alla chercher sa bicyclette.

« Ils sont tous piqués ici, dit le grand. Est-ce qu'on prend autre chose, ma chère ?

– Il me plaisait bien, le professeur, dit sa femme. Et des manières exquises...

– L'autre type...

– Oh, il avait une tête admirable, dit la femme. Comme un Tartare ou quelque chose dans ce genre. Dommage qu'il ait été grossier. Il avait quelque chose de Genghis Khan dans le visage. Il était costaud, mince alors.

– Il était manchot, fit le mari.

– Je n'ai pas remarqué, dit la femme. On prend encore un verre ? Je me demande qui va s'amener, maintenant !

– Peut-être Tamerlan, dit le mari.

– Mince alors, ce que tu es instruit, dit la femme. Mais le Genghis Khan me suffisait. Pourquoi le professeur aimait-il m'entendre dire "des clous" ?

– Je ne sais pas, ma chère, fit Laughton, l'écrivain. Moi je n'ai jamais aimé cela.

– J'ai eu l'impression qu'il me voyait telle que je suis vraiment et que je lui plaisais ainsi, dit la femme. Oh, ce qu'il pouvait être gentil.

– Tu auras sans doute l'occasion de le revoir.

– Chaque fois que vous viendrez ici, vous l'y trouverez, dit Freddy. Il passe sa vie ici. Ça fait quinze jours qu'il est là.

– Et qui est l'autre qui parle si grossièrement ?

– Lui ? Oh, c'est un type de par ici.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– Oh, un peu de tout, lui répondit Freddy. Il est pêcheur.

– Comment a-t-il perdu son bras ?

– Je ne sais pas. Il se l'est fait abîmer, je ne sais pas trop comment.

– Mince alors, ce qu'il est beau », dit la femme.

Freddy s'esclaffa :

« Je l'ai entendu traiter d'un tas de noms mais jamais encore on m'a dit ça de lui.

– Vous ne trouvez pas qu'il a une très belle tête ?

– Vous emballez pas, ma p'tite dame, lui dit Freddy. Il a une tête de jambonneau avec un nez cassé dessus.

– Mon Dieu, ce que les hommes peuvent être stupides, dit la femme. Cet homme-là, c'est mon rêve.

– Un cauchemar, tout au plus », dit Freddy.

Durant tout ce temps, l'écrivain était resté assis, avec quelque chose d'idiot dans le visage sauf quand il regardait admirativement sa femme.

« Faut vraiment être un écrivain ou un type de la F.E.R.A.¹ pour avoir une femme comme ça, se dit Freddy. Bon Dieu, ce qu'elle peut être moche. »

A ce moment, Albert entra.

« Où est Harry ?

– Au quai.

– Merci », dit Albert.

Il s'en alla, la femme et l'écrivain restèrent dans le bar et Freddy restait planté là, se tracassant au sujet du bateau et se disant que ses jambes lui faisaient très mal à force d'être debout. Il avait fait poser du lino sur le ciment, mais il ne semblait pas que cela donnât de grands résultats. Ses jambes lui faisaient tout le temps mal. Cependant, il faisait de bonnes affaires, aussi bonnes que n'importe qui d'autre en ville, et avec moins de frais d'exploitation. Cette femme était une drôle de tordue. Et quel genre d'homme fallait-il être pour choisir une bonne femme comme ça pour vivre avec ? Même pas en fermant les yeux, se dit Freddy. Même pas avec un machin d'emprunt. Faut dire qu'ils buvaient des mélanges. Des consommations chères. Ça, c'était quelque chose.

« Oui, monsieur, fit-il. Tout de suite. »

Un homme au visage bronzé, aux cheveux d'un blond roux, bien bâti, portant une chemise rayée de pêcheur et un short kaki, entra en compagnie d'une très jolie fille vêtue d'un sweater blanc très mince et d'un pantalon de plage bleu foncé.

« Tiens, tiens, mais c'est Richard Gordon, dit Laughton, en se levant, avec l'adorable Miss Helen.

– Bonjour Laughton, fit Richard Gordon. Vous n'avez pas vu un pochard de professeur dans les parages, par hasard ?

– Il vient de sortir à l'instant, dit Freddy.

– Tu prends un vermouth, mon chou ? demanda Richard Gordon à sa femme.

– Si tu en prends un, répondit-elle. Bonjour, fit-elle aux Laughton. Pour moi ce sera deux tiers de vermouth français et un tiers d'italien,

Freddy. »

Elle prit place sur un haut tabouret, ses jambes rentrées sous elle, et regarda dans la rue. Freddy l'examinait d'un regard admiratif. Il se disait que, parmi les étrangères, c'était la plus jolie fille de Key West, cet hiver-là. Plus jolie même que Mrs Bradley dont la beauté était célèbre. Mrs Bradley commençait à s'empâter un peu. Celle-ci avait de jolis traits d'Irlandaise, des cheveux noirs bouclés qui lui venaient presque aux épaules, et une peau soyeuse et nette. Freddy regarda sa main brune qui tenait le verre.

« Ça avance, le travail ? demanda Laughton à Richard Gordon.

– Ça va, répondit Gordon. Et vous ?

– James refuse de travailler, dit Mrs Laughton. Il ne fait que boire.

– Dis donc, qui est ce professeur MacWalsey ? demanda Laughton.

– Oh, un professeur d'économie politique ou quelque chose comme ça, en congé, je crois. C'est un ami d'Helen.

– Il me plaît, dit Helen Gordon.

– A moi aussi, dit Mrs Laughton.

– C'est à moi qu'il a plu en premier, dit gaiement Helen Gordon.

– Oh, vous pouvez le garder, dit Mrs Laughton. Les petites filles sages comme vous finissent toujours par obtenir ce qu'elles désirent.

– C'est pourquoi nous sommes si sages, dit Helen Gordon.

– Je prendrai un autre vermouth, dit Richard Gordon. Prenez un verre ? proposa-t-il aux Laughton.

– Pourquoi pas ? répondit Laughton. Dites-moi, est-ce que vous irez à cette grande soirée que donnent les Bradley demain ?

– Naturellement il y va, dit Helen Gordon.

– Elle me plaît, vous savez, dit Richard Gordon. Elle m'intéresse à la fois en tant que femme et en tant que phénomène social.

– Mince, dit Mrs Laughton. Vous avez une conversation aussi distinguée que celle du professeur.

– Ne fais pas étalage de ton analphabétisme, ma chère, dit Laughton.

– Est-ce que l'on couche avec un phénomène social ? demanda Helen Gordon, en regardant par la porte.

– Ne dis pas d'imbécillités, fit Richard Gordon.

– Je veux dire est-ce que cela fait partie du travail de documentation de l'écrivain ?

– Un écrivain doit être documenté sur tout, dit Richard Gordon. Il ne peut pas restreindre son champ d'expérience pour se conformer aux exigences de la moralité bourgeoise.

– Ah, dit Helen Gordon. Et que fait la femme d'un écrivain ?

– Un tas de choses, j'imagine, dit Mrs Laughton. A propos, vous auriez dû voir l'homme qui était là, il y a un instant, et qui nous a injuriés, James et moi. Il était formidable.

– J'aurais dû lui casser la figure, dit Laughton.
– Il était vraiment formidable, dit Mrs Laughton.
– Je rentre à la maison, dit Helen Gordon. Tu viens, Dick ?
– J'avais l'intention de rester un peu dans le centre, dit Richard Gordon.

– Ah oui ! fit Helen Gordon, en regardant dans la glace derrière la tête de Freddy.

– Oui », dit Richard Gordon.

Freddy, la regardant, se disait qu'elle allait pleurer. Il faisait des vœux pour que cela n'arrivât pas chez lui.

« Tu ne prends pas un autre verre ? lui demanda Richard Gordon.

– Non. Elle secoua la tête.

– Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous avez ? interrogea Mrs Laughton. Vous ne vous amusez donc pas ?

– Comme une petite folle, répondit Helen Gordon. Néanmoins, je crois que je ferais bien de rentrer à la maison, tout de même.

– Je reviendrai tôt, dit Richard Gordon.

– Inutile de te presser », lui dit-elle.

Elle s'en alla. Elle n'avait pas pleuré. Elle n'avait pas trouvé John MacWalsey non plus.

CHAPITRE VIII

Arrivé sur le quai, Harry Morgan avait rangé sa voiture tout contre l'endroit où était amarré le bateau, avait soulevé le siège avant de l'auto, hissé l'étui plat, de grosse toile, lourd d'huile, et l'avait laissé tomber dans le cockpit de la chaloupe.

Il y pénétra, souleva les panneaux qui couvraient les moteurs et fit disparaître l'étui contenant la mitrailleuse. Il ouvrit les robinets d'essence et mit les deux moteurs en marche. Au bout de quelques minutes, le moteur tribord tournait rond, mais le deuxième et le quatrième cylindre du moteur bâbord ne donnant pas, il découvrit que les bougies étaient craquelées. Il en chercha des neuves, mais n'en trouva pas.

Faut que je trouve des bougies et que je fasse le plein, se dit-il.

En bas, près des moteurs, il ouvrit l'étui de la mitrailleuse et adapta un chargeur. Il trouva quatre bouts de courroie de ventilateur et quatre vis, et découpant des fentes dans la courroie, il confectionna une bretelle pour accrocher la mitrailleuse sous le plancher du cockpit, à gauche des panneaux, juste au-dessus du moteur bâbord. Cela ne nécessitait que deux mouvements. D'abord décrocher le bout de courroie passé autour du crochet juste derrière la culasse. Ensuite amener l'arme en la dégageant de l'autre boucle. Il essaya et y parvint aisément d'une seule main. Il poussa le petit levier à fond, de l'indication « semi-automatique » à « automatique » et s'assura qu'elle était au cran de sûreté. Ensuite il la remit en place. Il ne savait pas s'il devait se décider à fixer les chargeurs supplémentaires, alors il poussa l'étui sous un des réservoirs d'essence, en bas, où il pourrait facilement l'atteindre, les talons des chargeurs tournés vers lui. S'il m'arrive de descendre, une fois que nous serons en route, je pourrai en prendre un ou deux dans ma poche, pensa-t-il. Mieux vaut ne pas les mettre tout de suite des fois que quelque chose se coincerait dans ce maudit engin.

Il se redressa. Il faisait un bel après-midi très clair, agréable, pas froid, avec une légère brise soufflant du nord. Un bel après-midi, pas d'erreur. La marée descendait, et il y avait deux pélicans assis sur les pilotis au bord du chenal. Un bateau de pêche, peint en vert foncé, passa dans un teuf-teuf de moteur et décrivit une courbe devant lui pour aller au marché aux poissons. Le pêcheur nègre assis à l'arrière tenait la barre. Par-delà l'étendue d'eau imperceptiblement ridée par la brise qui soufflait avec la marée, gris-bleu sous le soleil de l'après-midi, il regarda l'îlot sablonneux qui s'était formé lors du dragage de la passe à l'endroit où le repaire de requins avait été découvert. Des

mouettes blanches volaient au-dessus de l'île.

« Sera une belle nuit, songea Harry. Belle nuit pour traverser. »

De s'agiter autour des moteurs, il transpirait légèrement, alors il se redressa et s'essuya le visage avec un bout d'étaupe.

Albert était là, sur le quai.

« Écoute, Harry, dit-il, je voudrais bien que tu m'emmènes.

– Qu'est-ce qui te prend tout d'un coup ?

– A partir de maintenant, on ne nous emploie plus que trois jours par semaine, à la Caisse de secours. Je viens d'apprendre ça ce matin. Il fallait que je fasse quelque chose.

– C'est bon », dit Harry. Il avait de nouveau réfléchi. « C'est bon.

– Ça c'est épatant, dit Albert, j'osais pas rentrer à cause de la bourgeoise. Qu'est-ce qu'elle m'a cassé à midi, comme si c'était moi qu'avait laissé tomber la Caisse de secours.

– Qu'est-ce qu'elle a, ta bonne femme ? demanda Harry, l'air jovial. Pourquoi tu ne lui files pas une paire de claques ?

– Va donc lui filer une paire de claques, toi, dit Albert. Tu verrais ce que tu entendrais. Pour ce qui est de la ramener, c'est quelqu'un, ma vieille.

– Écoute voir, Al, lui dit Harry. Monte dans ma voiture et prends ça, et va au Bazar de la Marine me chercher six bougies pareilles à celle-ci. Ensuite, trouve un morceau de glace de vingt centimes et une demi-douzaine de mulets. Prends aussi deux boîtes de café, quatre boîtes de corned-beef, deux pains, du sucre et deux boîtes de lait concentré. Arrête-toi chez Sinclair et dis-leur de passer ici m'en mettre sept cents litres. Reviens le plus tôt possible, change les bougies deux et quatre du moteur bâbord en partant du volant d'entraînement. Dis-leur que je vais revenir leur payer l'essence. Ils n'ont qu'à attendre, ou venir me retrouver ici, chez Freddy. Tu es capable de te rappeler tout ça ? On emmène un client à la pêche au tarpon, demain.

– Il fait trop froid pour pêcher le tarpon, dit Albert.

– Le client prétend que non, lui dit Harry.

– Tu crois pas que je ferais bien de prendre une douzaine de mulets ? demanda Albert. Des fois que les chiens de mer les arracheraient ? C'en est plein, de chiens de mer, dans la passe.

– Bon, mets-en une douzaine. Mais sois de retour avant une heure et n'oublie pas de faire mettre l'essence.

– Pourquoi as-tu besoin de tant d'essence ?

– On sera dehors toute la journée et peut-être qu'on n'aura pas le temps d'en reprendre.

– Que sont devenus ces Cubains qui voulaient se faire transporter ?

– Plus entendu parler d'eux.

– C'était une bonne affaire.

– Ça aussi, c'est une bonne affaire. Allez, vas-y, grouille-toi.

- Combien tu vas me payer ?
- Cinq dollars par jour, dit Harry. Si ça ne te plaît pas, laisse tomber.
- Ça va. Quelles bougies as-tu dit ?
- La deux et la quatre, en comptant à partir du volant d'entraînement », répondit Harry.

Albert fit un signe affirmatif de la tête. « Bon je m'en souviendrai », dit-il. Il monta dans la voiture, fit un tour en U et descendit la rue.

Debout sur le bateau, Harry voyait l'immeuble de pierre et de brique et la grande entrée de la First State Trust & Savings Bank. Il était situé à une centaine de mètres du coin de la rue. Il ne pouvait pas voir l'entrée latérale. Il regarda sa montre. Un peu plus de deux heures. Il referma les panneaux recouvrant les moteurs et grimpa sur le quai. « Eh ben, maintenant, ça réussit ou ça rate, se dit-il. J'ai fait ce que j'ai pu. Je vais aller voir Freddy, après quoi je reviendrai attendre ici. » Il tourna à droite en quittant le quai et prit une rue écartée pour éviter de passer devant la banque.

CHAPITRE IX

Chez Freddy, il avait envie de tout lui dire, mais ne pouvait s'y décider. Il n'y avait personne dans le bar, alors il s'assit sur un tabouret et voulut lui en parler, mais c'était impossible. Quand finalement il était sur le point de le faire, il se rendait compte que Freddy n'accepterait pas. Dans le temps peut-être bien, mais plus maintenant. Dans le temps, non plus, peut-être. Ce n'est que lorsqu'il eut songé à en parler à Freddy qu'il comprit quelle sale histoire c'était. Il suffirait que je reste ici, se disait-il, pour qu'il ne se passe rien. Je pourrais rester ici, boire deux ou trois verres, histoire de m'échauffer un petit peu, et je serais en dehors du coup. A part ma mitrailleuse qui est sur le bateau Mais personne ne sait qu'elle est à moi, à part la vieille. Je l'ai eue à Cuba au cours d'un voyage, la fois que j'avais trimbalé les autres, là. Personne ne sait qu'elle m'appartient. Je n'aurais qu'à rester ici, et je ne serais pas dans le coup. Mais qu'est-ce qu'ils boufferaient, bon Dieu ? Où est-ce que j'irais chercher l'argent pour entretenir Marie et les filles ? Je n'ai pas de bateau, pas de fric, et je n'ai pas d'instruction. Que voulez-vous que fasse un manchot ? Je n'ai que mes *cojones* à colporter. Je n'aurais qu'à rester là, boire encore trois ou quatre verres et ce serait fini. Ce serait trop tard. Je pourrais tout laisser glisser et me tenir peinard.

« Donne-moi un coup à boire, dit-il à Freddy.

– Voilà. »

Je pourrais vendre la maison et on pourrait vivre en meublé jusqu'à ce que je trouve un travail quelconque. Quel genre de travail ? Aucun genre de travail. Je pourrais aller à la banque maintenant et moucharder, et qu'est-ce que j'en tirerais ? Des remerciements. Ça oui. Merci. Cette bande de salopards du gouvernement cubain qui m'ont tiré dessus on ne sait pas pourquoi, total ça me coûte mon bras, et cette autre bande du gouvernement des États-Unis qui m'enlève mon bateau. A présent, il ne me reste plus qu'à liquider ma maison et recevoir des remerciements pour tout potage. Non, merci. Au diable, se dit-il. J'ai pas le choix.

Il aurait voulu le dire à Freddy pour que quelqu'un sût ce qu'il faisait. Mais il ne pouvait pas le lui dire parce que Freddy n'aurait pas marché. Il se faisait de l'argent maintenant. Il n'y avait pas grand monde dans la journée, mais chaque soir c'était bondé jusqu'à deux heures. Freddy n'avait pas d'embêtements. Il savait qu'il ne marcherait pas. Il faut que je le fasse seul, se dit-il, avec ce pauvre couard d'Albert. Malheur, là-bas sur le quai il avait l'air encore plus affamé

que d'habitude. Il y a comme ça des Conchs qui se laisseraient crever de faim plutôt que de se décider à voler, sans blague. Qu'est-ce qu'il y en a en ce moment qu'ont le ventre qui gueule, dans ce patelin. Mais pas question qu'ils bougent. Ils se laissent crever de faim tout doucement. Ils ont commencé à la sauter en naissant, certains d'entre eux.

« Dis-moi, Freddy, fit-il. Il m'en faudrait deux litres.

– De quoi ?

– Du Bacardi.

– O. K.

– Débouche-les, tu veux. Tu sais que je voulais te louer ton bateau pour passer des Cubains de l'autre côté ?

– C'est ce que tu m'as dit.

– Je ne sais pas quand ils partent. Peut-être ce soir. Ils ne m'ont rien fait dire.

– Tu peux prendre la mer quand tu veux. Il est paré. Tu auras une belle nuit si tu traverses ce soir.

– Ils ont parlé d'aller faire un tour de pêche cet après-midi.

– Il y a tout l'attirail qu'il faut à bord, si on n'est pas venu le faucher.

– C'est toujours là.

– Alors, je te souhaite un bon voyage, dit Freddy.

– Merci. Donne-m'en un autre, veux-tu ?

– Un autre quoi ?

– Whisky.

– Je croyais que tu prenais du Bacardi ?

– Je boirai ça si j'ai froid cette nuit en traversant.

– Tu vas avoir vent arrière jusqu'au bout, dit Freddy.

– J'aimerais faire la traversée ce soir.

– Pour ça, il fera une belle nuit, pas d'erreur. Encore un, tu veux ! »

A ce moment, le grand touriste fit son entrée, accompagné de sa femme.

« Tiens, tiens, l'homme de mes rêves, dit-elle en s'asseyant sur le tabouret voisin de celui qu'occupait Harry.

– A tout à l'heure, Freddy, dit-il. Je vais au bateau pour le cas où ces clients auraient envie d'aller pêcher.

– Oh ! ne partez pas, dit l'épouse. Je vous en prie, ne partez pas.

– Vous êtes comique », lui dit Harry, puis il s'en alla.

Plus bas dans la rue, Richard Gordon s'acheminait vers la somptueuse résidence d'hiver des Bradley. Il espérait que Mrs Bradley collectionnait les auteurs comme elle collectionnait leurs livres, mais Richard Gordon l'ignorait encore. Sa propre femme avait pris le chemin de la plage et rentrait à pied chez elle. Elle n'avait pas rencontré le professeur MacWalsey. Peut-être passerait-il à la maison.

CHAPITRE X

Albert était à bord et l'essence était embarquée.

« Je vais mettre en marche, voir si les deux cylindres rendent, dit Harry. Tu as chargé les provisions ?

– Oui.

– Coupe les amorces, alors.

– Tu les veux grandes ?

– C'est ça. Pour du tarpon. »

Albert était à l'arrière à couper l'appât et Harry au gouvernail en train de mettre les moteurs en marche lorsqu'il entendit un bruit semblable à une pétarade de tuyau d'échappement. Il regarda dans la rue et vit un homme sortir de la banque. Il avait un revolver à la main et courait. Puis il disparut. Deux autres hommes sortirent, portant des serviettes et des revolvers, et coururent dans la même direction. Harry jeta un coup d'œil vers Albert, toujours occupé à couper l'appât. Le quatrième personnage, le costaud, sortit par la porte de la banque juste comme il regardait de ce côté ; il tenait une mitrailleuse braquée devant lui et tandis qu'il sortait à reculons, la sirène de la banque poussa un hululement strident, à vous couper le souffle, et Harry vit l'orifice du canon de la mitrailleuse, hop, hop, hop, hop, et entendit le pop, pop, pop, pop, menu et creux parmi le cri déchirant de la sirène. L'homme fit demi-tour et s'enfuit en courant, s'arrêtant pour tirer une fois encore dans la porte de la banque, et juste comme Albert, debout à l'arrière, disait : « Bon Dieu, on dévalise la banque, bon Dieu qu'est-ce qu'on peut faire ? » Harry entendit le taxi Ford déboucher d'une rue transversale et le vit prendre le tournant sur deux roues et s'amener sur le quai.

Il y avait trois Cubains dans le fond et un à côté du chauffeur.

« Où est le bateau ? hurla l'un d'eux en espagnol.

– Là, idiot, fit un autre.

– Ce n'est pas le bateau.

– C'est le capitaine.

– Allons-y. Amenez-vous, nom de Dieu.

– Descendez, dit le Cubain au chauffeur. Haut les mains. »

Tandis que le chauffeur restait planté à côté du taxi, il glissa un couteau sous la ceinture de son pantalon et tira brusquement à lui, coupant net la ceinture et déchirant la jambe du pantalon presque jusqu'au genou. D'un seul geste il lui fit tomber son pantalon sur les pieds. « Tiens-toi tranquille », dit-il. Les deux Cubains porteurs de valises les balancèrent dans le cockpit de la chaloupe et ils

dégringolèrent tous pêle-mêle à bord.

« Allez, avanti et qu'ça barde », dit l'un.

Le grand à la mitrailleuse s'amena sur Harry et la lui colla dans les reins.

« Allez, capitaine, dit-il. Allons-y.

– Du calme, dit Harry. Braquez votre instrument ailleurs.

– Larguez-moi ces amarres, dit le grand. Toi ! dit-il à Albert.

– Hé ! minute, fit Albert. Ne mets pas en marche. C'est les types qui viennent de dévaliser la banque. »

Le plus grand des Cubains fit volte-face avec la mitrailleuse et la braqua sur Albert :

« Hé ! arrêtez ! Arrêtez ! dit Albert. Arrêtez ! »

La rafale éclata si près de sa poitrine que les balles floquèrent comme trois gifles. Albert s'affaissa sur les genoux, les yeux agrandis, la bouche ouverte. Il avait l'air de vouloir encore dire : « Arrêtez ! »

« Vous n'avez pas besoin de second, dit le gros Cubain. Espèce d'enfant de salaud de manchot ! » Puis, en espagnol : « Coupez-moi ces amarres avec le couteau à poisson ! » Et en anglais : « Allons-y. Partons. »

Puis en espagnol : « Colle-lui un revolver dans le dos ! » Et en anglais : « Allez. Filons. Je vous fais sauter la tête !

– On y va », dit Harry.

Un des Cubains à tête d'Indien appuyait le canon d'un revolver contre le côté de son bras estropié. L'orifice du canon touchait presque le crochet.

En virant de bord, cinglant vers le large, lançant la roue du gouvernail de son bras valide, il jeta un coup d'œil en arrière pour vérifier la largeur du passage entre les piliers de l'appontement, et aperçut Albert à genoux sur la plage arrière, la tête maintenant penchée de côté, dans une vraie mare. Sur le quai, le taxi Ford était toujours là, avec le chauffeur bedonnant, en caleçon de flanelle, son pantalon sur les pieds, les mains en l'air, la bouche plus béante que celle d'Albert.

Personne ne se montrait encore dans la rue.

Les piliers de l'embarcadère défilaient pendant qu'il sortait du bassin et bientôt il fut dans le chenal, de l'autre côté de la jetée du phare.

« Allons. Poussez-le, fit le gros Cubain. On est pressés !

– Enlevez votre revolver », dit Harry. Il songeait : Je pourrais l'échouer sur la barre de Crawfish, mais ce Cubain m'assaisonnerait, ça ne ferait pas un pli.

« Poussez la machine », dit le gros Cubain.

Puis en espagnol : « A plat ventre, tout le monde. Surveillez le capitaine. » Lui-même s'allongea à l'arrière, tirant Albert à lui et l'aplatissant dans le cockpit. Les trois autres étaient maintenant à plat

ventre dans le cockpit. Harry s'assit au gouvernail. Il avait les yeux fixés en avant et gouvernait hors du chenal, dont ils avaient maintenant dépassé l'entrée, filant le long de l'ancien bassin de sous-marins avec son tableau d'affichage pour les yachts, et le feu alternatif vert, dépassant la jetée, puis le fort, puis le feu alternatif rouge ; il se retourna. Le gros Cubain avait sorti de sa poche une boîte verte contenant des cartouches et remplissait des chargeurs. L'arme gisait par terre à côté de lui, et il remplissait les chargeurs sans les regarder, à tâtons, les yeux fixés au loin par-delà la poupe. Les autres regardaient tous vers l'arrière, sauf celui qui le surveillait. Celui-ci, un des deux qui ressemblaient à des Indiens, lui fit signe avec son revolver de regarder en avant. Aucun bateau n'avait encore amorcé la poursuite. Les moteurs tournaient avec régularité et ils allaient avec la marée. Il passa devant une bouée, et remarqua comme les tourbillons du courant la faisaient pencher vers le large.

Il y a deux canots qui pourraient nous rattraper, se disait Harry. L'un d'eux, celui de Ray, fait le courrier de Matecumbe. Où est l'autre ? Je l'ai vu il y a deux jours sur la cale de Ed-Taylor, conclut-il après avoir cherché dans sa mémoire. C'était celui que je voulais faire louer par Bee-lips. Il se rappela soudain. Il y en a encore deux. Celui des Ponts et Chaussées, qui est quelque part entre les Keys. L'autre est en panne à Garrison Bight. A combien on peut être, en mer ? Il se retourna et vit le port maintenant tout à fait à l'arrière, l'immeuble de brique rouge de l'ancienne poste qui commençait à se montrer au-dessus des bâtiments de l'arsenal et l'hôtel jaune qui maintenant dominait la courte découpeure des toits de la ville. Là-bas, c'était l'anse, au port, et le phare se dressait au-dessus des maisons qui s'étendaient en direction du Grand Hôtel d'River. Quatre milles, au moins, songea-t-il. Ça y est, les voilà, se dit-il. Deux bateaux de pêche blancs contournaient le môle et venaient sur lui. Ils ne font même pas dix nœuds, pensa-t-il. C'est minable.

Les Cubains discutaient en espagnol.

« Combien vous faites, capitaine ? dit le gros Cubain, regardant vers l'arrière.

- A peu près douze, répondit Harry.
- Combien peuvent faire ces bateaux-là ?
- Dix, peut-être. »

Ils étaient tous à guetter les bateaux, maintenant, même celui qui était censé le tenir, lui, Harry, sous la menace de son revolver. Mais qu'est-ce que je peux faire ? Il réfléchit. Rien pour l'instant.

Les deux bateaux blancs ne grossissaient pas.

« Regarde, Roberto, dit celui qui était aimable.

- Où ?
- Regarde. »

Très loin à l'arrière, à peine perceptible, un petit jet d'eau monta.

« Ils tirent sur nous, dit le jeune homme aimable.

– Ben ça, par exemple, fit le type à grosse tête. A trois milles. C'est idiot. »

Quatre, songea Harry. Quatre bien tassés.

Harry voyait s'élever les minuscules jets d'eau sur la surface calme, mais il n'entendait pas les détonations.

Ces Conchs sont pitoyables, se dit-il. Pire. Ils sont comiques.

« Comme bateau du gouvernement, qu'est-ce qu'il y a, capitaine ? demanda le type à grosse tête, détournant les yeux de l'arrière.

– Un garde-côte.

– Combien peut-il faire ?

– A peu près douze.

– Alors, on est paré, maintenant ? »

Harry ne broncha pas.

« On n'est pas paré, maintenant ? »

Harry ne répondit rien. Il laissait sur sa gauche la flèche qui allait grandissant et s'élargissant de Sand Key et le groupe de petites plaques de hauts-fonds sablonneux. Encore dix minutes et ils auraient dépassé les récifs'

« Qu'est-ce que vous avez ? Vous ne pouvez pas répondre ?

– Qu'est-ce que vous m'avez demandé ?

– Y a-t-il quelque chose qui peut nous attraper, maintenant ?

– Avion garde-côte, dit Harry.

– On a coupé les fils du téléphone avant d'arriver en ville, dit le jeune à l'abord aimable.

– Vous n'avez pas coupé la T.S.F., je suppose ? fit Harry.

– Vous croyez que l'avion pourrait s'amener ?

– Il y a une chance, jusqu'à la nuit, dit Harry.

– Qu'en dites-vous, capitaine ? » demanda Roberto, le type à grosse tête.

Harry ne répondit pas.

« Allons, qu'est-ce que vous en pensez ?

– Pourquoi avez-vous laissé cet enfant de putain tuer mon second ? dit Harry au jeune homme aimable qui maintenant se tenait à côté de lui et surveillait la route.

– Fermez-la, dit Roberto. Vous tuer aussi.

– Combien ça vous a rapporté ? demanda Harry au jeune homme aimable.

– On ne sait pas. On n'a pas encore compté. D'ailleurs, ça ne vous appartient pas.

– J'imagine », dit Harry.

Il avait dépassé le phare, maintenant, alors il se maintint sur deux cent vingt-cinq degrés, son cap normal pour La Havane.

« Je veux dire que ce n'est pas pour nous que nous le faisons. C'est pour une organisation révolutionnaire.

– C'est pour ça que vous avez tué mon second ?

– Je regrette beaucoup, dit le jeune homme. Je ne peux pas vous dire à quel point je suis désolé.

– N'essayez pas, dit Harry.

– Vous comprenez, dit posément le jeune, cet homme, Roberto, est mauvais. C'est un bon révolutionnaire mais un mauvais homme. Il a tiré tellement du temps de Machado qu'il a fini par aimer ça. Il trouve ça amusant de tuer. Il tue pour une bonne cause, bien entendu. La meilleure des causes. » Il se retourna pour regarder Roberto qui était maintenant assis dans un des fauteuils de pêche à l'arrière, la mitrailleuse Thompson sur les genoux, les yeux toujours fixés sur les bateaux de pêche qui maintenant, Harry le constata, avaient considérablement rapetissé.

« Qu'est-ce qu'on boit, chez vous ? cria Roberto, de l'arrière.

– Rien, répondit Harry.

– Alors, je boirai du mien », dit Roberto. Un des autres Cubains était affalé sur une des banquettes aménagées au-dessus des réservoirs à essence. Il semblait déjà avoir le mal de mer. L'autre était visiblement malade, lui aussi, mais il restait assis.

Jetant un regard vers l'arrière, Harry aperçut un bateau, couleur de plomb, qui avait dépassé le fort, et qui rattrapait les deux pêcheurs blancs.

Voilà le garde-côte, pensa-t-il. Minable, lui aussi.

« Vous croyez que l'hydravion va venir ? demanda le jeune homme aimable.

– Fera nuit dans une demi-heure », répondit Harry. Il s'installa au gouvernail. « Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ? Me tuer ?

– Je ne veux pas, répondit le jeune homme. J'ai horreur de tuer.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda Roberto, qui s'était assis, un litre de whisky à la main. Tu te mets bien avec le capitaine. Qu'est-ce que tu cherches ? A te faire inviter à sa table ?

– Prenez la barre, dit Harry au garçon. Voyez la route ? Deux cent vingt-cinq. »

Il se leva du tabouret et s'en alla sur l'avant.

« Donnez-moi un coup à boire, dit Harry à Roberto. Tenez, voilà votre garde-côte, mais il ne nous rattrapera pas, maintenant. »

Il avait tout dépouillé, colère, haine et toute espèce de dignité, comme autant d'accessoires superflus, à présent, et il avait commencé à ruminer un plan.

« Des chances, fit Roberto. Il ne peut pas nous rattraper. Regardez-moi ces bébés qui ont le mal de mer. Qu'est-ce que vous dites ? Vous voulez à boire ? Pas d'autres dernières volontés, capitaine ?

– Quel farceur vous faites », dit Harry. Il engloutit une large rasade.
« Hé ! doucement, protesta Roberto. C'est tout ce qui reste.
– J'en ai d'autre, lui dit Harry. Je vous faisais marcher.
– Ne vous amusez pas à ça, fit Roberto, l'air méfiant.
– Qu'est-ce que j'y gagnerais ?
– Qu'est-ce que vous avez ?
– Du Bacardi.
– Amenez-le.
– Du calme, lui dit Harry. Vous ne vous fatiguez pas de jouer les terreurs ? »

Il enjamba le corps d'Albert en allant vers l'avant. Devant le gouvernail, il s'arrêta et regarda le compas. Le jeune homme s'était écarté d'à peu près vingt-cinq degrés de sa route et le cadran du compas oscillait. Pas marin pour un sou, songea Harry. Ça me permet de gagner du temps. Regardez-moi ce sillage.

Le sillage formait maintenant deux courbes bouillonnantes qui allaient rejoindre au loin le phare, à l'arrière à présent, silhouette brune, conique et légèrement dentelée sur l'horizon. Les bateaux étaient presque hors de vue. Il n'apercevait plus qu'un vague brouillard à la place des pylônes de T.S.F. Les moteurs tournaient régulièrement. Harry se pencha en avant dans le cockpit et attrapa une bouteille de Bacardi. Il l'emporta à l'arrière. Arrivé là, il but un coup, puis tendit la bouteille à Roberto. Debout, il baissa les yeux sur Albert et sentit son ventre se contracter. Pauvre minable, pauvre crève-la-faim, pensa-t-il.

« Qu'est-ce qui se passe ? Vous flanque la frousse ? demanda le Cubain à la grosse tête.

– Si on le balançait ? proposa Harry. Ça ne rime à rien de le trimbaler.

– D'accord, fit Roberto. Pas bête, ça.

– Prenez-le sous les bras, dit Harry. Je prends les jambes. »

Roberto posa la mitraillette dans le grand espace vide de la plage arrière, se courba et souleva le corps par les épaules.

« Vous savez que la chose la plus lourde qui soit, c'est un mort, dit-il. Déjà porté un cadavre d'homme, capitaine ?

– Non, répondit Harry. Déjà porté un cadavre de grosse bonne femme ? »

Roberto traîna le cadavre sur l'arrière.

« Vous avez de l'estomac, dit-il. On boit un coup ?

– Allons-y, fit Harry.

– Écoutez, je suis désolé de l'avoir tué, dit Roberto. Quand je vous tuerai, ça me fera encore un plus sale effet.

– Vous avez fini de parler comme ça, dit Harry. Qu'est-ce qui vous prend de parler comme ça ?

– Allons-y, fit Roberto. Oh ! hisse ! »

Au moment où ils se penchaient pour faire glisser le corps par-dessus le plat-bord arrière, Harry envoya d'un coup de pied la mitrailleuse par-dessus bord. Elle fit gicler l'eau en même temps qu'Albert, mais alors qu'Albert tournait deux fois sur lui-même dans l'écume blanche, brassée par l'hélice, avant de couler, la mitrailleuse s'enfonça tout droit.

« C'est mieux, hein ? dit Roberto. Tout en ordre, au poil, maintenant, hein ? » Puis, quand il s'aperçut que la mitrailleuse n'était plus là : « Où est-elle ? Qu'est-ce que vous en avez fait ?

– De quoi ?

– De l'*ametralladora* ! fit-il, passant à l'espagnol dans son agitation.

– La quoi ?

– Vous savez bien quoi.

– Je ne l'ai pas vue.

– Vous l'avez balancée par-dessus bord d'un coup de pied. Maintenant je vais vous tuer, *tout de suite*.

– Du calme, dit Harry. Pourquoi diable voulez-vous me tuer ?

– Donne-moi ton revolver, dit en espagnol Roberto à un des Cubains qui avait le mal de mer. Donne-moi ton revolver, vite ! »

Harry restait planté là, et jamais il ne s'était senti aussi grand, jamais il ne s'était senti aussi large, et il sentait la sueur couler de ses aisselles et dégouliner le long de ses flancs.

« Tu tues beaucoup trop, répondit en espagnol le Cubain qui avait le mal de mer. Tu as tué le second. Maintenant tu veux tuer le capitaine. Qui va nous passer de l'autre côté ?

– Laisse-le tranquille, fit l'autre. Tue-le quand nous aurons traversé.

– Il a fait tomber la mitrailleuse à la mer, dit Roberto.

– On a l'argent. Qu'as-tu besoin d'une mitrailleuse ? Ce n'est pas ce qui manque à Cuba.

– Je vous assure, si vous ne le tuez pas tout de suite, vous faites une grave erreur, moi je vous le dis. Donnez-moi un revolver.

– Oh ! la barbe. Tu es saoul. Chaque fois que tu es saoul, tu as envie de tuer quelqu'un.

– Buvez donc un coup, dit Harry, regardant, par-delà la houle grise du Gulf Stream, le soleil rouge entrer en contact avec l'eau. Regardez bien. Quand il se sera complètement enfoncé, ça va devenir d'un très beau vert.

– On s'en fout de ça, fit le Cubain à la grosse tête. Vous vous figurez que vous nous avez roulés ?

– Je vous procurerai une autre mitrailleuse, dit Harry. Ça ne coûte que quarante-cinq dollars, à Cuba. Du calme. Vous êtes parés maintenant. Vous n'avez plus à craindre d'hydravion garde-côte, à l'heure qu'il est.

– Je vais vous tuer, dit Roberto, le dévisageant. Vous l'avez fait exprès. C'est pour ça que vous m'avez demandé un coup de main pour le soulever.

– Allons donc, vous n'allez pas me tuer, dit Harry. Qui est-ce qui vous transporterait de l'autre côté ?

– Je devrais vous tuer tout de suite.

– Du calme, dit Harry. Je vais jeter un coup d'œil sur les moteurs. »

Il ouvrit les panneaux, descendit à l'intérieur, vissa les graisseurs des deux boîtes à étoupe, vérifia la température des moteurs et tâta la crosse de la mitraillette. Pas encore, se dit-il. Non, vaut mieux pas maintenant. Bon Dieu, quel coup de veine ! Que diable voulez-vous que ça foute à Albert, maintenant qu'il est mort ? Économisera les frais d'enterrement à sa bonne femme. Cette espèce de sale grosse tête de cochon, ce salaud d'assassin à tête de cochon. Bon Dieu ! qu'est-ce que je donnerais pour l'entreprendre tout de suite. Mais vaut mieux que j'attende.

Il se redressa, monta sur le pont et ferma l'écoutille.

« Comment ça va ? » fit-il à Roberto.

Il posa sa main sur l'épaule charnue. Le gros Cubain le regarda sans rien dire.

« Vous avez vu le rayon vert ? demanda Harry.

– Ne venez pas m'emmerder », dit Roberto.

Il était ivre mais il se méfiait et, comme un animal, il sentait instinctivement qu'il y avait du louche quelque part.

« Je vais la tenir un moment, dit Harry au garçon qui tenait la barre. Comment vous appelez-vous ?

– Vous pouvez m'appeler Emilio, répondit le jeune homme.

– Descendez, vous trouverez à manger en bas, dit Harry. Il y a du pain et du corned-beef. Faites du café, si vous voulez.

– Je n'en ai pas envie.

– J'en ferai plus tard », dit Harry.

Il s'assit à la barre, à la lumière du poste de pilotage qu'il avait allumée, à présent, maintenant sans difficulté le cap sur la mer calmée, regardant la nuit descendre sur la mer. Il n'avait pas de feux de position.

Ce serait une belle nuit pour une traversée, se disait-il, une nuit idéale. Aussitôt que ces dernières lueurs auront disparu, faudra que je mette le cap en douce vers l'est. Sinon, on sera en vue du halo de La Havane d'ici une heure. D'ici deux heures, en tout cas. Dès qu'il verra la lueur, cet enfant de salaud est fichu de vouloir me régler mon compte. C'est de la veine d'avoir réussi à me débarrasser de cette mitraillette. Sacrés vingt dieux ! ça on peut le dire. Me demande ce que Marie est en train de manger, à dîner ? J'imagine qu'elle doit se tourmenter. Elle doit sûrement se faire trop de bile pour avoir envie

de manger. Me demande combien ces vaches-là ont pris comme argent ? C'est drôle qu'ils ne le comptent pas. Foutue façon de financer une révolution. Marrants, ces Cubains.

Drôlement vache, le Roberto, j'aurai sa peau ce soir. Je l'aurai, quoi qu'il arrive et de quelque façon que ça tourne. Malheureusement, c'est pas ça qui fera beaucoup de bien à ce pauvre diable d'Albert. J'en étais malade d'avoir à lui faire faire le plongeon. Je ne sais pas ce qui m'a donné cette idée-là.

Il alluma une cigarette et se mit à fumer dans l'obscurité.

Je m'en tire pas mal, songea-t-il. Je m'en tire mieux que je ne l'aurais cru. Le gosse est du genre assez gentil. Si je pouvais seulement mettre les deux autres de son côté. Si je pouvais trouver un moyen de les rassembler. Enfin, à moi de m'arranger comme je pourrai. Mieux je me mettrai avec eux avant, mieux ça vaudra. Rien de tel que le travail en douceur.

« Voulez-vous un sandwich ? demanda le jeune.

– Non, merci, dit Harry. Vous en avez donné un à votre camarade ?

– Il boit. Il ne mangera pas, répondit le jeune homme.

– Et les autres ?

– Mal de mer.

– Belle nuit pour traverser », dit Harry. S'apercevant que le jeune homme n'observait pas le compas, il se laissait constamment dériver vers l'est.

« Je l'apprécierais plus, dit le jeune homme, s'il n'y avait pas votre second.

– C'était un brave type, dit Harry. Est-ce qu'il y a eu de la casse, à la banque ?

– L'avocat. Comment s'appelait-il, Simmons ?

– Été tué ?

– Je crois. »

Ainsi, pensa Harry, M. Bee-lips. Que diable s'imaginait-il ? Comment avait-il pu espérer passer au travers ? Voilà ce qu'on gagne à jouer les durs. Voilà ce qu'on gagne à faire trop souvent le malin, monsieur Bee-lips. Adieu, monsieur Bee-lips.

« Comment y s'est fait tuer ?

– Vous devez vous en douter, répondit le garçon. Là, ce n'est pas la même chose qu'avec votre second. Lui, ça me fait beaucoup de peine. Il n'a pas l'intention de mal faire, au fond, vous savez. C'est simplement cette phase de la révolution qui l'a rendu comme ça.

– C'est probablement pas un mauvais gars », dit Harry, songeant à part lui : Non, mais, écoutez-moi parler. Écoutez ce que dit ma bouche. Sacré nom de Dieu ! ma bouche est capable de dire n'importe quoi. Mais il faut que j'essaie de me mettre bien avec ce gosse, au cas où...

« Quel genre de révolution faites-vous, en ce moment ? demanda-t-il.

– Nous sommes le seul véritable parti révolutionnaire, répondit le jeune homme. Nous voulons en finir avec tous les vieux politiciens, avec tout cet impérialisme américain qui nous étrangle. Nous voulons faire place nette et donner à chacun sa chance. Nous voulons en finir avec l'esclavage des *guajiros*, vous savez, les paysans, et partager les grandes entreprises sucrières entre les travailleurs qui les exploitent. Mais nous ne sommes pas des communistes. »

Harry qui examinait la rose des vents, leva les yeux sur lui.

« Et où en êtes-vous ? demanda-t-il.

– En ce moment, nous ne faisons que ramasser l'argent pour la lutte, répondit le garçon. Dans ce but, nous sommes forcés d'employer des moyens qui nous répugneraient plus tard. Nous sommes également forcés d'utiliser des hommes dont nous ne nous servirions jamais par la suite. Mais qui veut la fin veut les moyens. Ils ont dû passer par là aussi, en Russie. Staline a été une sorte de brigand pendant pas mal d'années, avant la révolution. »

C'est un extrémiste, songea Harry. Voilà ce que c'est, un extrémiste.

« Je dois dire que vous avez un bon programme, dit-il, si votre but est d'aider le travailleur. J'ai fait la grève bien des fois, du temps qu'il y avait les fabriques de cigares à Key-West. J'aurais été heureux de faire ce que j'aurais pu si j'avais connu votre organisation.

– Un tas de gens seraient prêts à nous aider, dit le jeune homme. Mais vu l'état actuel du mouvement, nous ne pouvons pas faire confiance aux gens. La phase que nous traversons actuellement m'est pénible. J'en déplore la nécessité. Le terrorisme me fait horreur. Je déplore aussi les méthodes employées pour se procurer l'argent nécessaire. Maison n'a pas le choix. Vous ne savez pas combien c'est terrible, ce qui se passe à Cuba.

– Ça doit être moche, dit Harry.

– Vous n'imaginez pas à quel point. C'est la tyrannie absolue, l'assassinat légal, qui règne partout sur le moindre petit village, à la campagne Il est défendu de se promener à trois dans les rues. Cuba n'a pas d'ennemis étrangers et n'a pas besoin d'armée, pourtant elle entretient actuellement une armée de vingt-cinq mille hommes, et cette armée, du caporal jusqu'aux grades supérieurs, suce le sang de la nation. Tous, même les simples soldats, y entrent avec l'idée d'y faire fortune. Actuellement, on a constitué une sorte de corps de réservistes avec tout ce qu'on a pu rassembler comme bandits, brutes et marchands de l'ancien régime Machado, et ce que l'armée ne prend pas, ce sont eux qui le prennent. Notre première tâche est de nous débarrasser de l'armée. Autrefois nous étions gouvernés par des matraques. Maintenant nous sommes gouvernés par des fusils, des

revolvers, des mitraillettes et des baïonnettes.

– Ça n'a pas l'air brillant, dit Harry, la main sur le gouvernail, laissant de plus en plus dériver vers l'est.

– Vous ne pouvez pas vous rendre compte de ce que c'est, reprit le jeune homme. J'aime mon malheureux pays et je suis prêt à tout pour le libérer de la tyrannie actuelle. Je fais des choses dont j'ai horreur. Mais j'en ferais mille fois plus encore, s'il le fallait. »

J'ai soif, se disait Harry. Au diable lui et sa révolution. Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Qu'il aille se faire foutre avec sa révolution. Pour venir en aide aux ouvriers, il dévalise une banque, tue un type qui travaille pour lui et ensuite il tue ce pauvre minable d'Albert qui n'a jamais fait de mal à personne. C'est un travailleur qu'il a tué là. Ça ne lui est même pas venu à l'idée. Père de famille. C'est les Cubains qui gouvernent Cuba. Faut tous qu'ils se tirent dans les pattes. Ils se vendent les uns les autres. Ils n'ont que ce qu'ils méritent. Au diable leurs révolutions. Mon boulot à moi, c'est de faire vivre ma famille, et je n'y arrive pas. Et lui qui vient me parler de sa révolution. Au diable sa révolution.

« Pas d'erreur, ça doit être moche, dit-il au garçon. Tenez la barre une minute, voulez-vous ? Je vais chercher à boire.

– Volontiers, dit le jeune homme. Quel est le cap ?

– Deux cent vingt-cinq », répondit Harry.

La nuit était tombée. Il y avait pas mal de houle maintenant qu'ils se trouvaient fort avant dans le Gulf Stream. Il passa devant les deux Cubains malades courbés en deux sur la banquette et alla trouver Roberto à l'arrière sur le fauteuil de pêche. L'eau filait à toute vitesse dans la nuit. Roberto était allongé, les pieds sur l'autre fauteuil qu'il avait tourné vers lui.

« Donnez-moi un coup de ça, lui dit Harry.

– Allez vous faire foutre, dit l'homme à la grosse tête d'une voix épaisse. C'est à moi.

– Très bien », dit Harry ; il retourna à l'avant chercher l'autre bouteille. En bas, dans l'obscurité, la bouteille serrée sous son bras flottant, il ôta le bouchon que Freddy avait tiré puis remis et but une lampée au goulot.

Autant s'y mettre tout de suite, se dit-il. Ça ne sert à rien d'attendre. Ce petit a dit ce qu'il avait à dire. La grosse tête de cochon est saoule, les deux autres malades. Autant maintenant que plus tard.

Il but encore un coup et le Bacardi le réchauffa et lui fit du bien, mais il avait encore froid au ventre et une sensation d'engourdissement autour de l'estomac. Tout gelé en dedans.

« Buvez un coup ? proposa-t-il au garçon qui tenait la barre.

– Non, merci, répondit le jeune homme. Je ne bois pas. »

A la lueur de l'habitacle, Harry le vit sourire. Gentil et beau garçon,

pas d'erreur. Et agréable pour parler.

« Eh bien ! moi, je vais boire un coup », dit-il. Il en ingurgita une bonne lampée sans parvenir à réchauffer cette partie sombre et froide de lui-même qui maintenant était montée de son ventre et avait envahi sa poitrine. Il posa la bouteille sur le plancher du cockpit.

« Gardez ce cap, dit-il au garçon, je descends voir aux moteurs. »

Il ouvrit le panneau et descendit. Puis il referma le panneau à l'aide d'un long crochet qui s'ajustait à un trou du bois. Il se pencha au-dessus des moteurs, de sa main valide tâta le tuyau d'échappement d'eau, les cylindres, puis la posa sur les boîtes à étoupe.

Il donna un tour et demi à chacun des graisseurs.

Assez lanterné, se dit-il à lui-même. Allons, assez traîné. Où sont tes couilles ? Sous mon menton, probable, se dit-il.

Il jeta un regard au-dehors. Il pouvait presque toucher les banquettes au-dessus des réservoirs à essence sur lesquelles étaient affalés les deux malades. Le jeune homme, assis sur le haut tabouret, lui tournait le dos, silhouette nettement découpée à la lueur de la lampe du poste de pilotage. Se retournant, il vit sur l'arrière Roberto étalé dans le fauteuil de pêche, se profilant sur l'eau noire.

Vingt et une par chargeur, ça fait quatre salves de cinq, au plus, songea-t-il. Faut pas que j'aie le doigt lourd. C'est bon. Allons-y. Assez traîné, espèce de héros de mes deux. Bon Dieu ! qu'est-ce que je donnerais pour pouvoir m'en jeter un. Mais il est trop tard, maintenant, tu t'en passeras.

Il leva le bras gauche, décrocha la courroie improvisée, mit sa main contre le pontet, poussa le cran de sûreté à fond d'un coup de pouce et tira la mitrailleuse à lui. Accroupi dans la soute aux moteurs, il visa soigneusement le dos de la tête du jeune homme qui se profilait à la lueur de la lampe du poste de pilotage.

L'arme fit une grande flamme dans la nuit et les douilles vinrent cogner contre le panneau ouvert et rebondir sur les moteurs. Avant que n'eût retenti le choc sourd du corps dégringolant du tabouret, il s'était tourné et avait tiré dans la forme couchée sur la banquette de gauche, tenant la mitrailleuse lance-flammes saccadant tout contre l'homme, si près qu'il sentit l'odeur de brûlé de son veston ; puis il virevolta et lâcha une rafale dans l'autre banquette sur laquelle l'homme s'était à demi relevé, la main sur son revolver. Il se recroquevilla complètement et regarda vers l'arrière. L'homme à la grosse tête n'était plus dans le fauteuil. Il distinguait nettement la silhouette des deux fauteuils. Derrière lui le garçon était affalé à terre, immobile. Aucun doute, pour lui. Un autre s'affaissait sur une des banquettes. Sur l'autre, il voyait du coin de l'œil une forme à demi couchée sur le plat-bord, en plein sur le nez.

Harry tâchait de découvrir l'homme à la grosse tête dans les

ténèbres. Le bateau maintenant tournait en rond et le cockpit s'éclairait vaguement. Il retint son souffle et regarda. Ça doit être lui, là-haut où c'est un peu plus sombre sur le pont, dans le coin. Il épia la tache ; elle remua un tout petit peu. C'était lui.

L'homme rampait vers lui. Non, vers l'homme dont une moitié du corps penchait par-dessus bord. Il cherchait à s'emparer de son revolver, s'accroupissant le plus possible, Harry le guetta, attendant un mouvement précis pour être tout à fait sûr. Alors il lui expédia une rafale. L'arme éclaira ses mains et ses genoux, et quand la flamme et le pop, pop, pop, pop s'arrêtèrent, il entendit le choc sourd du corps qui s'affalait.

« Enfant de putain, dit Harry. Espèce de grosse tête de cochon d'assassin. »

Il n'avait plus froid autour du cœur, maintenant, il sentait cette bonne vieille chanson lui dilater la poitrine, alors il se baissa un peu plus et tâtonna sous le réservoir carré, protégé par un cadre de bois, à la recherche d'un chargeur de rechange. Il trouva le chargeur mais sa main revint humide et froide, sèche instantanément.

Touché le réservoir, se dit-il. Faut que je coupe les moteurs. Je ne sais pas où ce réservoir se ferme.

Il appuya sur le levier incurvé, fit tomber le chargeur vide, enclencha l'autre, et grimpa sur le pont.

Comme il se tenait là, avec la mitraillette dans sa main gauche, jetant un regard circulaire avant de refermer le panneau à l'aide du crochet terminant son bras droit, le Cubain qui était allongé à bâbord et qui avait reçu trois balles dans l'épaule, se mit sur son séant, visa soigneusement et lui envoya une balle dans le ventre.

Harry fut projeté en arrière et retomba assis. Il avait l'impression d'avoir reçu un coup de matraque dans l'abdomen. Il était adossé à un des tuyaux creux qui servaient de supports aux fauteuils de pêche, et tandis que le Cubain continuait à tirer sur lui, écaillant le fauteuil au-dessus de lui, il se baissa, trouva la mitraillette, ajusta soigneusement, tenant la poignée avant du crochet de son bras droit et ferrailla la moitié du nouveau chargeur dans la forme assise qui lui tirait tranquillement dessus. L'homme s'affaissa comme une loque et Harry tâtonna sur le plancher du cockpit jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'homme à la grosse tête, qui s'était étalé sur la figure ; du crochet de son bras droit, il chercha la tête, la harponna et la tira à lui, puis il plaça l'orifice du canon contre la tête et pressa la détente. En touchant la tête, l'arme fit un bruit semblable à des coups de bâton sur une pastèque.

Harry posa l'arme et s'allongea sur le plancher du cockpit.

« Quel enfant de putain, je fais, dit-il, les lèvres tout contre les planches. Et un enfant de putain bel et bien foutu, maintenant. » Faut

que je coupe les moteurs sans ça on va tous griller, pensa-t-il. Il me reste encore une chance. Peut-être encore une vague chance. Nom de Dieu ! Fallait que quelque chose vienne tout gâcher. Fallait qu'il y ait un truc qui cloche. Saloperie. Oh ! *maudit soit* cette saloperie de Cubain. Qui aurait jamais pensé qu'il n'avait pas son compte ?

Il se mit à quatre pattes et, laissant retomber avec fracas un des panneaux de l'écoutille au-dessus des moteurs, il rampa dessus et se traîna vers l'avant jusqu'au tabouret du gouvernail. Il se hissa dessus, surpris de pouvoir se mouvoir si facilement, et soudain comme il se tenait assis, le buste droit, il se sentit tout faible et prêt à tourner de l'œil ; alors il tendit la main devant lui, son bras estropié appuyé sur le compas, et coupa les deux manettes. Les moteurs se turent et il entendit l'eau battre les flancs de la chaloupe. Pas d'autre bruit. Le bateau vira brusquement et s'immobilisa dans la petite mer que le vent du nord avait fait lever, et commença à rouler.

Il s'arc-bouta contre la roue du gouvernail, puis se laissa doucement glisser sur le tabouret, s'appuyant à la table de pilotage. Il sentait ses forces l'abandonner, drainées hors de lui, en même temps qu'une vague et persistante nausée. De sa main valide, il déboutonna sa chemise, tâta son ventre, trouva le trou sous sa paume, puis y mit le doigt. Cela saignait très peu. Tout à l'intérieur, se dit-il. Vaut mieux que je m'allonge si je veux que ça se calme.

La lune s'était levée et maintenant il pouvait voir l'intérieur du cockpit.

Parlez d'un gâchis, songea-t-il, parlez d'un sacré foutu gâchis. Ferais bien de m'allonger sinon je vais tomber, se dit-il ; et il se laissa glisser sur le plancher du cockpit.

Il se coucha sur le côté ; avec le roulis du bateau, le clair de lune vint éclairer le cockpit et tout se détacha nettement sous ses yeux.

C'est bondé, songea-t-il. C'est ça, exactement, c'est bondé. Ensuite, il pensa : Je me demande ce qu'elle va faire. Je me demande ce que Marie va faire ? Elle touchera peut-être les primes. Saloperie de Cubain. Elle se débrouillera, j'imagine. C'est une femme intelligente. Oh ! on se serait bien débrouillés, à nous tous, je suppose. C'était de la folie, faut bien l'avouer. J'ai idée que j'y ai été un peu trop fort, j'ai un peu trop charrié, ce coup-ci. Je n'aurais pas dû tenter ça. Dire que j'avais tout calculé au poil jusqu'à la fin. Personne ne saura comment c'est arrivé. Je voudrais bien pouvoir faire quelque chose pour Marie. Plein de pèze sur ce bateau. Je ne sais même pas combien. N'importe qui pourrait se la couler douce avec tout cet argent ; je me demande si le garde-côte va le barboter. Une partie, je suppose. Je voudrais bien que la vieille sache comment ça s'est passé, je me demande ce qu'elle va faire ? Je ne sais pas trop. J'aurais sans doute dû me faire embaucher dans un poste d'essence, ou quelque chose comme ça.

J'aurais dû laisser tomber ces histoires de bateaux. Plus moyen de gagner sa vie un peu proprement dans les bateaux. Si ce salaud-là voulait seulement ne plus rouler comme ça, s'il pouvait seulement s'arrêter de rouler. Je sens tout ça qui ballotte en dedans. Moi, M. Bee-lips et Albert. Tous ceux qui s'en sont mêlés. Ces salauds-là aussi. Devait y avoir de la malchance là-dessous. Parlez d'une malchance ! A mon idée, ce qu'un type comme moi devrait faire, c'est s'occuper d'un poste d'essence. Merde, je ne suis pas fait pour m'occuper d'un poste d'essence. Marie est capable de se mettre dans le commerce, elle. Elle est trop vieille pour faire le truc. Si ce fumier-là voulait seulement s'arrêter de rouler. Faut que je me tienne peinard, c'est ce que j'ai de mieux à faire. Faut que je me tienne le plus peinard possible. Paraît que si on ne boit pas d'eau et qu'on ne bouge pas... Surtout si on ne boit pas d'eau, il paraît.

Il contempla ce que le clair de lune éclairait dans le cockpit.

En tout cas, je n'ai pas à le nettoyer, songea-t-il. Me tenir tranquille. Voilà ce qu'il faut que je fasse. Me tenir tranquille. Faut que je me tienne le plus tranquille possible. Il me reste quand même une vague chance. Si on ne bouge pas et si on ne boit pas d'eau.

Il se tourna sur le dos et s'efforça de respirer régulièrement. La chaloupe roulait dans la houle du Gulf Stream et Harry Morgan était allongé sur le dos dans le cockpit. Au début il tenta de lutter contre le roulis en s'aidant de sa main valide. Ensuite il se tint tranquille et se laissa ballotter.

CHAPITRE XI

Le lendemain matin à Key West, Richard Gordon rentrait chez lui, après une visite chez Freddy, où il était allé se renseigner sur l'attaque de la banque. Avec sa bicyclette, il croisa une grande femme massive aux yeux bleus et aux cheveux blonds décolorés dépassant de dessous le chapeau de feutre de son homme, qui se hâtait sur le chemin, les yeux rouges d'avoir pleuré. Regardez-moi cette grosse vache, se dit-il. Qu'est-ce que ça peut bien penser une femme comme celle-là ? Qu'est-ce que ça doit donner au lit ? Et le mari, qu'est-ce qu'il peut éprouver pour elle quand elle devient comme ça ? Avec qui peut-il bien chasser dans ce patelin ? Effrayante à voir, cette femme, non ? Un vrai cuirassé. Terrifiante.

Il était presque chez lui. Il laissa sa bicyclette contre la véranda et pénétra dans le vestibule, fermant derrière lui la porte d'entrée rongée et minée par les termites.

« Qu'as-tu appris, Dick ? cria sa femme dans la cuisine.

– Ne me parle pas, dit-il, je vais travailler. Tout est là dans ma tête.

– Parfait, dit-elle, je te laisse tranquille. »

Il s'assit à la grande table, dans la pièce donnant sur la rue. Il écrivait un roman dont le sujet était une grève dans une usine de textiles. Dans le chapitre d'aujourd'hui, il comptait utiliser la grosse femme aux yeux rougis par les larmes qu'il venait de croiser sur le chemin de la maison. Lorsqu'il rentrait chez lui, le soir, son mari était dégoûté d'elle, dégoûté de voir comme elle s'était épaissie, alourdie, rebuté par ses cheveux décolorés, ses seins trop gros, son apathie, l'indifférence qu'elle témoignait pour son travail d'organisateur. Il la comparait en pensée à la petite juive si jeune, aux seins si fermes, aux lèvres si pleines, qui avait pris la parole ce soir-là au meeting. C'était bien. C'était, cela pourrait aisément être formidable, et c'était véridique. Il avait vu, dans un éclair intuitif, toute la vie intérieure de ce genre de femme : son indifférence, tôt manifestée, aux caresses de son mari. Son désir de sécurité, d'avoir des enfants. Son manque d'intérêt à l'égard des aspirations de son mari. Ses efforts pour faire semblant de s'intéresser à l'acte sexuel qui, en réalité, lui répugnait. Ce serait un chapitre épatant.

La femme qu'il avait rencontrée était Marie, la femme de Harry Morgan, qui rentrait chez elle, en revenant de chez le shérif.

CHAPITRE XII

Le bateau de Freddy Wallace, le *Queen-Conch*, un treize mètres, portant comme numéro le V de Tampa, était peint en blanc. Le pont avant était vert, d'un vert très gai et l'intérieur du cockpit était d'un vert très gai. Le haut du rouf était de la même couleur. Son nom et le nom de son port d'attache, Key West, Fla., étaient peints en noir en travers de la poupe. Il n'avait pas de mât et pas de voilure. Il était muni de deux pare-brise en verre dont l'un, celui qui protégeait le gouvernail, était cassé. Plusieurs trous avaient percé la coque, écaillant les bordées fraîchement peintes. L'on voyait un certain nombre de ces éraflures des deux côtés de la coque, à environ un pied au-dessous du plat-bord et légèrement en avant du milieu du cockpit. Il y en avait un autre groupe, de ces éraflures, presque à hauteur de la ligne de flottaison, sur la coque côté tribord, juste en face du support arrière du toit de cabine. De la plus basse quelque chose de noir avait coulé, laissant pendre des filets visqueux sur la coque fraîchement peinte.

Il dérivait en travers sous la légère brise du nord, à dix milles environ des routes empruntées par les pétroliers remontant vers le nord, se détachant gaiement en vert et blanc frais, sur le bleu sombre du Gulf Stream. Des plaques d'algues, des sargasses jaunies par le soleil, flottaient dans l'eau contre ses flancs, lentement chassées par le courant vers le nord et l'est, pendant que le vent contrecarrait en partie la dérive qui sans répit le poussait plus avant dans le Gulf Stream. Aucun signe de vie à bord, bien qu'un corps d'homme, paraissant gonflé, apparût au-dessus du plat-bord, étendu sur le siège surplombant le réservoir d'essence de bâbord et que, dépassant de la banquette aménagée le long du plat-bord de tribord, un homme semblât se pencher en avant pour tremper ses doigts dans la mer. Il avait la tête et les cheveux au soleil et, à l'endroit où ses doigts touchaient presque l'eau, évoluait un banc de petits poissons d'environ cinq centimètres de long, ovales, dorés, striés de raies pourpres à peine perceptibles, qui avaient déserté les algues du courant pour s'abriter à l'ombre de la chaloupe en dérive et chaque fois que quelque chose s'égouttait dans la mer, ces poissons se ruaient sur la goutte dans un grouillement et une bousculade intense, jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Deux poissons, des porte-écuelle gris d'une taille d'environ quarante centimètres, tournaient sans répit autour du bateau, tandis qu'au sommet de leur tête, leur bouche fendue s'ouvrait et se refermait ; mais ils ne semblaient pas comprendre la régularité de

l'égouttement dont les petits poissons faisaient leur nourriture et il y avait autant de chance pour qu'ils se trouvassent de l'autre côté de la coque, lorsque la goutte tombait, qu'à proximité. Ils avaient depuis longtemps sucé les caillots et les filets carminés et visqueux qui pendaient aux déchirures des trous les plus bas et traînaient leur extrémité dans l'eau, et à chaque mouvement des nageoires ils secouaient leur hideuse tête coiffée d'une ventouse et leur corps allongé, fuselé, terminé par une queue étroite et mince. Ils répugnaient à quitter cet endroit où ils s'étaient si bien régelés et de façon tellement inattendue.

A l'intérieur du cockpit de la chaloupe, il y avait trois autres hommes. L'un, mort, était couché sur le dos à l'endroit même où il était tombé, sous la roue du gouvernail. Un autre, mort, gisait en un tas volumineux contre le dalot à hauteur de l'épontille de tribord avant. Le troisième, encore en vie, mais depuis longtemps en proie au délire, était couché sur le côté, la tête au creux du bras.

L'essence avait envahi tout le fond de la chaloupe, et clapotait lourdement au moindre roulis. L'homme, Harry Morgan, croyait que le bruit provenait de son ventre et il lui semblait maintenant que son ventre était grand comme un lac et que cela déferlait sur les deux rives en même temps. Cela tenait à ce qu'il venait de se mettre sur le dos, les genoux relevés et la tête en arrière. L'eau de ce lac qu'était son ventre était très froide ; si froide que lorsqu'il voulut poser le pied sur son bord un engourdissement le saisit, et il avait très froid maintenant et tout avait un goût d'essence, comme s'il avait aspiré dans un tuyau de caoutchouc pour siphonner un réservoir. Il savait qu'il n'y avait pas de réservoir, bien qu'il eût l'impression qu'un tuyau glacé, pénétrant par sa bouche, était maintenant lové, énorme, lourd et froid, tout au fond de lui-même. Chaque fois qu'il respirait, le rouleau se resserrait et se refroidissait dans son bas-ventre, et il le sentait là, pareil à un gros serpent aux mouvements lents et doux dominant le déferlement fangeux du lac. Il en avait peur, mais bien qu'il fût en lui, il lui semblait très loin et ce qui lui importait, pour le moment, c'était le froid.

Le froid était partout en lui, un froid cuisant qui l'engourdisait tout entier sans vouloir lâcher prise nulle part, alors maintenant il se tenait immobile et le subissait. Un moment l'idée lui était venue que s'il réussissait à se tirer sur lui-même, cela le couvrirait comme une couverture et, l'espace d'un instant, il crut bien avoir réussi et eut l'impression qu'il commençait à se réchauffer. Mais cette chaleur n'était en réalité que l'hémorragie qu'il avait provoquée en levant ses genoux ; et maintenant que la chaleur s'enfuyait, il se rendait compte que l'on ne peut pas se tirer sur soi-même et qu'en ce qui concerne le froid, la seule chose à faire, c'est de l'encaisser. Il était là couché, tout

entier tendu dans l'effort de ne pas mourir, longtemps après avoir cessé d'être capable de penser. A présent, il était à l'ombre, et plus le bateau dérivait, plus le froid devenait intense.

La chaloupe dérivait depuis dix heures du soir la veille et il commençait à être tard dans l'après-midi. Sur toute la surface du Gulf Stream il n'y avait rien d'autre en vue que les algues, quelques bulles roses, distendues et membraneuses de physalies, nonchalamment penchées sur l'eau, et la lointaine fumée d'un pétrolier chargé, venant de Tampico et faisant route vers le nord.

CHAPITRE XIII

- « Alors ? dit Richard Gordon à sa femme.
- Tu as du rouge sur ta chemise, fit-elle. Et sur l'oreille.
 - Et ça alors ?
 - Quoi, ça ?
 - Eh bien, le fait que je te trouve couchée sur le sofa, en compagnie de ce tocard de poivrot ?
 - Ce n'est pas vrai.
 - Où vous ai-je trouvés ?
 - Tu nous as trouvés assis sur le sofa.
 - Dans le noir.
 - D'où viens-tu ?
 - De chez les Bradley.
 - Oui, dit-elle. Je sais. Ne t'approche pas de moi. Tu es plein de l'odeur de cette femme. Tu empestes.
 - Et toi, qu'est-ce que tu empestes ?
 - Rien. Je suis restée assise, à causer avec un ami.
 - Tu l'as embrassé ?
 - Non.
 - Et lui, t'a embrassée ?
 - Oui, et ça m'a plu.
 - Salope.
 - Traite-moi encore comme cela et je te quitte.
 - Salope.
 - Très bien, dit-elle. C'est fait. Si tu n'avais pas été si vaniteux et moi si gentille avec toi, tu te serais depuis longtemps rendu compte que c'était fini.
 - Salope.
 - Non, dit-elle, je ne suis pas une salope. J'ai essayé d'être une bonne épouse, mais tu es aussi égoïste et aussi vaniteux qu'un coq de basse-cour. Toujours en train de chanter : “Regarde ce que j'ai fait. Vois comme je te rends heureuse. Maintenant sauve-toi, va caqueter ailleurs.” Eh bien, tu ne me rends pas heureuse, je ne veux plus te voir. J'en ai assez de caqueter.
 - Tu aurais tort de caqueter. Tu n'as jamais rien produit qui justifiait tes caquetages.
 - A qui la faute ? Est-ce que je ne voulais pas avoir des enfants ? Mais nous n'avions jamais les moyens. Par contre nous avions les moyens d'aller nager au cap d'Antibes et de faire du ski en Suisse. Nous avons les moyens de venir ici à Key West. J'en ai assez de toi. Tu

me dégoûtes. Cette Bradley, aujourd'hui, ça a été la dernière goutte.

– Oh ! laisse-la en dehors de cette histoire.

– Rentrer chez soi avec du rouge à lèvres partout. Tu aurais pu au moins t'essuyer. Tu en as sur le front, aussi.

– Tu l'as embrassé, cette espèce de fausse couche d'ivrogne ?

– Non. Je ne l'ai pas embrassé. Mais je l'aurais fait si j'avais su ce que tu faisais.

– Pourquoi lui as-tu permis de t'embrasser ?

– J'étais furieuse après toi. Nous avions attendu, attendu, attendu. Tu n'es pas venu une seule fois près de moi. Tu es sorti avec cette femme et tu es resté des heures parti. John m'a ramenée à la maison.

– Il ne t'épouserait pas.

– Oh ! si. Il m'a demandé de l'épouser cet après-midi. »

Richard Gordon ne répliqua rien. Un grand vide venait de pénétrer en lui, à la place même où avait été son cœur, et tout ce qu'il entendait ou disait lui semblait être une conversation surprise par hasard.

« Il t'a demandé quoi ? dit-il, d'une voix très lointaine.

– De l'épouser.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il m'aime. Parce qu'il veut que je vive avec lui. Il gagne assez d'argent pour m'entretenir.

– Tu es mariée avec moi.

– Pas vraiment. Pas à l'église. Tu n'as pas voulu que l'on se marie à l'église et cela a brisé le cœur de ma pauvre maman, comme tu le sais parfaitement. J'étais tellement éprise de toi, sentimentalement, que j'aurais brisé le cœur de n'importe qui pour toi. Pauvre de moi, ce que je pouvais être idiote. J'ai brisé mon propre cœur, en plus. Il est brisé et fichu. Tout ce en quoi je croyais et tout ce à quoi j'étais attachée, je l'ai abandonné pour toi, parce que tu étais tellement merveilleux et que tu m'aimais tellement que l'amour seul comptait. L'amour était ce qu'il y avait de plus beau, n'est-ce pas ? L'amour, c'était ce que nous avions et que personne d'autre n'avait, ni n'aurait jamais. Et tu étais un génie et moi j'étais toute ta vie, j'étais ta partenaire et ta petite fleur noire. Baratin. L'amour, c'est encore un sale mensonge de plus. L'amour, c'est les cachets d'Ergoapiol pour faire venir les règles quand tu avais peur que je sois enceinte. L'amour, c'est de la quinine et encore de la quinine, jusqu'à ce que ça me rende sourde. L'amour, c'est cette ignoble, cette abominable séance d'avortement à laquelle tu m'as conduite. L'amour, c'est tous mes organes abîmés. C'est moitié sondes et moitié injections ; je suis renseignée sur l'amour. L'amour est perpétuellement suspendu derrière la porte de la salle de bains. Ça sent le désinfectant. Que le diable emporte l'amour. L'amour, c'est pour toi me rendre heureuse et puis t'endormir la bouche ouverte

pendant que je suis là, étendue, incapable de fermer l'œil de la nuit, n'osant même pas faire mes prières parce que je sais que je n'en ai plus le droit. L'amour, c'est toutes les sales petites tricheries que tu m'as apprises et que tu as probablement été pêcher dans je ne sais quel livre. C'est bon. J'en ai assez de toi et j'en ai assez de l'amour. De ton amour genre "décrottons-nous le nez". Espèce d'écrivain.

– Espèce de sale petite morue irlandaise.

– Pas de gros mots. Je connais le nom qui te convient.

– Très bien.

– Non, pas très bien. C'est là où tu te trompes une fois de plus. Si tu étais un bon écrivain, peut-être pourrais-je supporter tout le reste. Mais je t'ai vu aigre, jaloux, je t'ai vu changer d'opinion politique pour suivre la mode, lécher les pieds des gens par-devant et dire pis que pendre d'eux par-derrrière. Je t'ai vu jusqu'à en être écœurée. Et par là-dessus, cette sale putain de grand luxe de Mrs Bradley, aujourd'hui. Oh ! tout cela me dégoûte. J'ai essayé de m'occuper de toi, de me plier à tes caprices, de prendre soin de toi, de te faire la cuisine, de me taire quand cela te plaisait, d'être gaie quand cela te plaisait, de te procurer tes petites explosions en faisant semblant d'y éprouver du plaisir, et subir tes accès de rage et de jalousie et toutes tes mesquineries et maintenant j'en ai marre.

– Alors maintenant tu veux recommencer avec un soûlaud de professeur ?

– C'est un homme. Il est bon, il est charitable, il vous met à l'aise et l'on se sent bien près de lui, et nous venons d'un même milieu et il y a pour nous des valeurs qui comptent et qui ne compteront jamais pour toi. Il est comme était mon père.

– C'est un ivrogne.

– Il boit. Mais à ce compte-là mon père aussi buvait. Et mon père portait des chaussettes de laine et le soir il posait ses pieds en chaussettes sur une chaise et il lisait le journal. Et quand nous avons eu le croup il nous a soignés. Il travaillait à faire des chaudières et il avait des mains déformées et il aimait se battre quand il avait bu et il savait se battre aussi quand il était à jeun. Il allait à la messe parce que cela faisait plaisir à ma mère et il faisait ses pâques pour elle et pour Notre-Seigneur, mais surtout pour elle, et c'était un bon syndicaliste, et s'il lui arrivait d'aller avec une autre femme elle n'en a jamais rien su.

– Je parie qu'il ne devait pas se priver.

– C'est possible, mais s'il le faisait, c'est au prêtre qu'il allait le dire, pas à elle, et s'il le faisait, c'est parce que c'était plus fort que lui et il en avait du regret et s'en repentait. Il ne le faisait pas par curiosité, ni par vanité de coq, ni pour montrer à sa femme quel homme extraordinaire il était. S'il le faisait, c'était parce que ma mère était

partie à la campagne pendant l'été, avec les gosses que nous étions et qu'il sortait avec les copains et se saoulait. C'était un homme.

– Tu devrais être écrivain et écrire un livre sur lui.

– Je ferais un meilleur écrivain que toi. Et John MacWalsey est un homme bien. Ce que tu n'es pas. Ce que tu ne pourras jamais être. Quelles que soient tes opinions politiques ou religieuses.

– Je n'ai pas de religion.

– Moi non plus. Mais j'avais une religion autrefois, et j'en aurai une de nouveau, et tu ne seras pas là pour me l'enlever. Comme tu m'as enlevé tout le reste.

– Non.

– Non. Tu pourras aller coucher avec une femme riche quelconque dans le genre d'Hélène Bradley. Tu lui as plu ? Est-ce qu'elle t'a trouvé merveilleux ? »

Considérant son visage triste, courroucé, que les larmes rendaient plus séduisant, les lèvres fraîchement enflées comme quelque chose après la pluie, ses cheveux noirs et bouclés retombant en désordre sur sa figure, Richard Gordon abandonna la partie, puis, finalement :

« Et tu ne m'aimes plus ?

– Même ce mot, je le hais.

– Très bien », dit-il, et soudain il la gifla brutalement.

Elle pleurait maintenant, mais de douleur, pas de colère, la tête sur la table.

« Tu n'avais pas besoin de faire ça, dit-elle.

– Oh ! si, justement, répondit-il. Tu sais beaucoup de choses mais tu ne sais pas à quel point j'avais besoin de faire ça. »

Cet après-midi-là elle ne l'avait pas vu quand la porte s'était ouverte. Elle n'avait rien vu d'autre que le plafond blanc avec ses Amours, ses colombes et ses volutes semblables à des motifs en sucre glacé sur un gâteau, que la lumière entrant par la porte ouverte avait brusquement révélés.

Richard Gordon avait tourné la tête et l'avait vu, massif et barbu, planté dans l'encadrement de la porte.

« N'arrêtez pas, avait dit Hélène, je vous en supplie, n'arrêtez pas ! » Ses clairs cheveux étaient répandus sur l'oreiller.

Mais Richard Gordon s'était arrêté et restait détourné, sidéré.

« Ne vous occupez pas de lui. Ne vous occupez de rien. Vous ne comprenez donc pas que vous ne pouvez pas arrêter, maintenant ? » avait dit la femme.

Le barbu avait refermé doucement la porte. Il souriait.

« Qu'y a-t-il, mon chéri ? avait demandé Hélène Bradley, dans l'obscurité maintenant revenue.

– Il faut que je m'en aille.

– Mais voyons, c'est impossible.

– Cet homme...

– Ce n'est que Tommy, avait dit Hélène. Il est au courant de ces choses-là. Ne vous occupez pas de lui. Venez, mon chéri, je vous en prie.

– Je ne peux pas.

– Mais il le faut », avait dit Hélène. Il la sentait frissonner et sa tête sur son épaule tremblait. « Pour l'amour du Ciel, vous ne savez donc rien ? Vous n'avez donc pas le moindre égard pour une femme ?

– Il faut que je m'en aille », dit Richard Gordon.

Dans les ténèbres, il avait senti sur sa figure la gifle qui avait allumé des éclairs dans ses pupilles. Ensuite il y avait eu une autre gifle. Sur sa bouche, cette fois.

« Voilà donc le genre d'homme que vous êtes ? lui avait-elle dit. Je vous croyais homme du monde. Sortez. »

Cela s'était passé cet après-midi. C'était ainsi que cela s'était terminé chez les Bradley.

Et maintenant sa femme était assise, la tête dans les mains, les mains appuyées sur la table et tous deux se taisaient. Richard Gordon entendait le tic-tac de la pendule et il se sentait aussi vide que la pièce était silencieuse. Au bout d'un moment, sa femme dit sans le regarder :

« Je regrette que cela soit arrivé. Mais tu vois que c'est fini, n'est-ce pas ?

– Oui, si les choses ont vraiment été comme ça.

– Ça n'a pas toujours été ainsi, mais ça l'est depuis longtemps.

– Je regrette de t'avoir giflée.

– Oh ! ce n'est rien. Cela n'a rien à voir avec tout le reste. C'était simplement une façon de dire adieu.

– Je t'en prie.

– Il va falloir que je m'en aille, dit-elle d'un ton très las. Je m'excuse mais je crains d'être obligée de prendre la petite valise.

– Tu feras ça demain matin, dit-il. Tu auras tout le temps de faire tout ça demain matin.

– J'aimerais mieux le faire tout de suite, Dick, ce serait plus facile. Mais je suis tellement fatiguée. Ça m'a terriblement fatiguée et ça m'a donné la migraine.

– Fais ce que tu veux.

– Oh ! mon Dieu, dit-elle, je voudrais tant que cela ne soit pas arrivé. Mais c'est arrivé. Je tâcherai de tout arranger pour toi. Tu vas avoir besoin de quelqu'un. Si je n'avais pas dit certaines choses, ou si tu ne m'avais pas frappée, peut-être aurait-on pu recommencer.

– Non, c'était fini bien avant cela.

– Je suis tellement désolée pour toi, Dick.

– Garde tes condoléances, sinon tu vas recevoir une autre gifle.

– Peut-être me sentirais-je mieux si tu me giflais, dit-elle. Oh ! je

suis *vraiment* désolée pour toi, je *t'assure*.

– Va au diable.

– Je regrette d'avoir dit de toi que tu ne valais pas grand-chose au lit. Je ne m'y connais pas. Tu dois être un as, j'imagine.

– Tu sais, toi-même tu ne casses rien. »

Elle recommença à pleurer.

« C'est pire qu'une gifle, dit-elle.

– Et toi, qu'est-ce que tu as dit, alors ?

– Je ne sais pas, je ne me rappelle plus. J'étais tellement furieuse et tu m'as fait si mal.

– Mais puisque c'est fini, à quoi bon être amer ?

– Oh ! je ne tiens pas à ce que ce soit fini. Mais ça l'est, et il n'y a plus rien à faire, maintenant.

– Tu auras ton poivrot de professeur.

– Cesse, dit-elle. Ne pourrions-nous pas simplement nous taire et ne plus rien dire ?

– Si.

– Tu veux ?

– Oui.

– Je vais dormir ici.

– Non. Tu peux prendre le lit. J'y tiens. Je vais sortir un moment.

– Oh ! ne t'en va pas.

– Je dois sortir, dit-il.

– Adieu », dit-elle, et il vit son visage qu'il avait toujours tant aimé, que les pleurs n'abîmaient jamais, et ses cheveux noirs bouclés, ses petits seins comprimés en avant contre le bord de la table, fermes sous le sweater, et il ne vit pas le reste d'elle, qu'il avait tant aimé et s'était imaginé avoir satisfait, mais n'avait de toute évidence pas contenté, tout entier sous la table, et quand il prit la porte, elle, de l'autre côté de la table, le regardait ; et son menton était dans ses mains ; et elle pleurait.

CHAPITRE XIV

Il ne prit pas le vélo, mais partit à pied dans la rue. La lune était levée à présent, et les arbres se détachaient en noir contre elle ; il passa devant les pavillons démontables avec leurs cours étroites et la lumière qui perçait à travers les volets des fenêtres ; les ruelles non pavées, avec leur double rangée de maisons ; la ville des Conchs où tout était amidonné, bien enclos derrière les volets, vertu, insuccès, accès de bile rentrés, sous-alimentation, préjugés, unions consanguines et consolations de la religion ; les claires habitations cubaines en bolito aux portes perpétuellement ouvertes, cabanes qui n'avaient de romanesque que leurs noms ; la Maison rouge, Chicha ; l'église en matière agglomérée, ses clochers, triangles pointus et laids au clair de lune ; les grandes pelouses et la longue masse du couvent, coiffée d'une coupole noire, impressionnante sous la lune ; un poste d'essence et un comptoir à sandwiches brillamment illuminé, à côté d'un terrain à bâtir sur lequel on avait installé un golf miniature ; le long de la grand-rue brillamment éclairée avec les trois drugstores¹, le magasin d'instruments de musique, les cinq boutiques juives, trois salles de billard, deux coiffeurs, cinq brasseries, trois confiseries, les cinq gargotes et le restaurant de luxe, deux marchands de journaux et de revues, quatre brocanteurs (dont l'un fabriquait des clefs) un photographe, un immeuble aménagé en bureaux avec quatre cabinets de dentiste en haut, le grand Uniprix à dix centimes, un hôtel au coin avec des taxis en face ; et de l'autre côté, derrière l'hôtel, sur la rue qui menait au quartier des boîtes de nuit, la grande maison de bois blanc avec ses lumières et les filles sur le seuil, le piano mécanique qui marchait et un matelot assis dans la rue ; puis, à travers les rues écartées, derrière le bâtiment de brique du tribunal avec sa pendule lumineuse qui marquait dix heures et demie, devant la prison peinte à la chaux, étincelante au clair de lune, pour arriver à l'entrée, nichée dans la verdure, du *Temps des Lilas*, où les autos remplissaient l'allée.

Le Temps des Lilas était plein de monde et brillamment éclairé, et en entrant, Richard Gordon vit que la salle de jeux était bondée, la roue tournant, le bruit sec et clair de la petite bille contre les plaques de métal serties dans la cuvette, la roue tournant lentement, la balle tourbillonnant vertigineusement, puis terminant sa course dans un cliquetis sautillant pour s'arrêter tout à fait, et il n'y avait plus que la roue qui tournait et le grincement des râteaux ramassant les jetons. Au bar, le patron qui faisait le service avec deux barmen fit : « Allô, Allô, missieu Gordon... Qui vous prenez ? »

– Je ne sais pas, dit Richard Gordon.
– Vous z'avez pas bonne mine... Qui s'passe ? Sentez pas bien ?
– Non
– Je vais vous fabriquer que'q'chose épatant. Vous remettre d'aplomb O.K. D'jà pris l'absinthe espagnole *Ojen* ?
– Allez-y, fit Gordon.
– Vous lui boit lui, vous sentir épatant. Envie vous batt' avec quelqu'un dans la maison ? dit le patron. Fais un *Ojen* spécial pour missieu Gordon. »

Accoudé au comptoir, Richard Gordon absorba trois *Ojen* spéciaux mais ne se sentit pas mieux ; le liquide opaque, froid, douceâtre, à saveur de réglisse, ne lui fit aucun effet.

« Donnez-moi autre chose, dit-il au barman.

– Qui s'passe ? Vous pas aimer un *Ojen* spécial ? s'exclama le patron. Vous êtes pas bien ?

– Non.

– Vous faites attention à ce que toi boire après lui.

– Donnez-moi un whisky sec. »

Le whisky lui réchauffa la langue et le fond de la gorge, mais ne lui changea aucunement les idées, et brusquement, se voyant dans la glace derrière le bar, il comprit que la boisson ne lui serait plus jamais d'aucun secours, dorénavant. Ce qu'il avait maintenant, il l'avait bien, et même dû-t-il boire à rouler sous la table, quand il se réveillerait ce serait toujours là.

Un grand jeune homme très mince, au menton orné de quelques poils follets blonds, debout à côté de lui, lui dit : « Vous êtes bien Richard Gordon, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Je m'appelle Herbert Spellman. Nous avons fait connaissance à Brooklyn, un jour, je crois.

– Possible, répondit Richard Gordon. Pourquoi pas ?

– J'ai beaucoup aimé votre dernier livre, déclara Spellman, je les aime tous.

– J'en suis enchanté, dit Richard Gordon. Vous prenez quelque chose ?

– C'est moi qui vous l'offre, dit Spellman. Avez-vous goûté leur *Ojen* ?

– Ça ne me réussit pas.

– Qu'est-ce qu'il y a donc ?

– Je me sens vidé.

– Faites encore un essai ?

– Non. Je prendrai un whisky.

– Vous savez, c'est un événement pour moi que de vous rencontrer, dit Spellman. Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi à cette

soirée ?

– Non. Mais peut-être était-ce une soirée réussie. On n'est pas censé se rappeler une soirée réussie, n'est-ce pas ?

– Non, sans doute, répondit Spellman. Ça se passait chez Margaret Van Brunt. Vous vous rappelez ? demanda-t-il, anxieusement.

– J'essaie.

– C'est moi qui avais mis le feu à la maison, dit Spellman.

– Non ? dit Gordon.

– Si, fit Spellman, tout joyeux. C'était moi. C'est la soirée la plus épataante à laquelle je sois jamais allé.

– Qu'est-ce que vous faites, actuellement ? demanda Gordon.

– Pas grand-chose, répondit Spellman. Je sors pas mal. Je me laisse vivre, en quelque sorte. Vous écrivez un nouveau livre ?

– Oui. Presque à moitié terminé.

– Magnifique, dit Spellman. C'est sur quoi ?

– Une grève dans une usine de textiles.

– Épatant, dit Spellman. Entre nous, je suis un tordu pour tout ce qui touche aux conflits sociaux.

– Quoi ?

– J'en raffole, dit Spellman. Ça m'attire plus que n'importe quoi. Vous êtes le meilleur de tous, de loin. Dites donc, est-ce qu'il y a une belle révolutionnaire juive, dedans ?

– Pourquoi ? demanda soupçonneusement Richard Gordon.

– C'est un rôle pour Sylvia Sidney. Je suis amoureux d'elle. Voulez voir sa photo ?

– Je la connais, dit Richard Gordon.

– Prenons un verre, dit gaiement Spellman. Qui m'aurait dit que j'allais vous rencontrer ici. Vous savez, je suis un veinard. Mais vraiment.

– Pourquoi ? demanda Richard Gordon.

– Je suis dingo, fit Spellman. Oh ! dis donc, c'est épataant. C'est exactement comme si on était amoureux avec cette différence que ça finit toujours bien. »

Richard Gordon s'écarta insensiblement.

« Ne soyez pas comme ça, fit Spellman. Je ne suis pas un agité. Du moins, je ne le suis presque jamais. Allons, prenez un verre.

– Il y a longtemps que vous êtes dingo ?

– Depuis toujours, je crois, répondit Spellman. Je vous assure, c'est le seul moyen d'être heureux à l'époque où nous sommes. Que m'importe ce que font les actions des usines aéronautiques Douglas. Que m'importe ce que font les obligations A.T. ou T. Ça ne me touche pas. Il me suffit de prendre un de vos livres ou de boire un verre, ou de regarder la photo de Sylvia et je suis heureux. Je suis comme un oiseau. Je suis mieux qu'un oiseau. Je suis un... » Il parut hésiter,

chercher un mot, puis il enchaîna précipitamment : « Je suis une jolie petite cigogne », lâcha-t-il en rougissant. Il regarda fixement Richard Gordon et ses lèvres s'agitèrent convulsivement, alors un jeune homme blond à la carrure athlétique se détacha d'un groupe voisin, s'approcha de lui et lui posa la main sur le bras.

« Venez, Harold, dit-il. Il est temps de rentrer. »

Spellman regarda Richard Gordon d'un œil hagard. « Il a fait fi d'une cigogne, dit-il. Il s'est écarté d'une cigogne. Une cigogne qui tournoie dans son vol circulaire.

– Allons, venez, Harold », fit le jeune homme à la carrure athlétique.

Spellman tendit la main à Richard Gordon. « Sans rancune, dit-il. Vous êtes un bon écrivain. Continuez. Souvenez-vous que je suis toujours heureux. Ne vous laissez pas influencer. A bientôt. »

Le bras du jeune athlète sur son épaule, tous deux se frayèrent un passage à travers la foule, jusqu'à la porte. Spellman se retourna et fit un clin d'œil à Richard Gordon.

« Gentil garçon », dit le patron. Il se tapota la tête. « Très, très bon instruction. Étudie trop à mon idée. Aime bien casser les verres. Fait pas ça méchamment. Paie pour tout qu'il casse.

– Il vient souvent ici ?

– Le soir. Qu'est-ce qu'il dit il est ? Un cygne ?

– Une cigogne.

– L'autre soir était un cheval. Avec des ailes. Comme un cheval sur une bouteille de whisky cheval blanc, seulement avec une paire des ailes. Gentil garçon, pas d'erreur, ça. Beaucoup d'argent. Lui prend des idées baroques. La famille le garde ici maintenant avec son manager. Il m'a dit il aime vos livres missié Gordon. Qu'est-ce que vous buvez ? La maison régale.

– Un whisky », dit Richard Gordon. Il vit le shérif s'amener vers lui. Le shérif était un personnage du genre cadavérique et très brave type. Richard Gordon l'avait rencontré durant l'après-midi à la réception des Bradley et ils avaient parlé du vol de la banque.

« Dites donc, fit le shérif, si vous n'avez rien à faire, venez donc avec moi tout à l'heure. On attend le garde-côte qui a pris en remorque le bateau de Harry Morgan. Un pétrolier l'a signalé au large de Matecumbe. Ils ont ramassé toute la bande.

– Bon sang, fit Richard Gordon. Ils les ont tous ?

– Ils sont tous morts, sauf un, d'après le message.

– Vous ne savez pas qui c'est ?

– Non, ils ne l'ont pas dit. Dieu sait ce qui a bien pu se passer.

– Est-ce qu'ils ont l'argent ?

– Personne n'en sait rien. Mais il doit être à bord du moment qu'ils n'ont pas été jusqu'à Cuba avec.

– Quand seront-ils là ?

– Oh ! pas avant deux ou trois heures.
– Où vont-ils amener le bateau ?
– Au bassin de l'Arsenal, j' imagine. Où le garde-côte est amarré.
– Où est-ce que je vous vois pour vous accompagner là-bas ?
– Je pourrais vous prendre ici.
– Ici ou chez Freddy. Je ne me sens pas capable de tenir le coup bien longtemps ici.

– C'est vache, chez Freddy, ce soir. C'est plein d'anciens combattants des Keys². Ils font toujours un ramdam du diable.

– Je vais aller voir jusque-là, dit Richard Gordon ; je me sens un peu cafardeux.

– En tout cas, tâchez de ne pas vous attirer d'histoires, recommanda le shérif. Je passerai vous prendre d'ici une couple d'heures. Voulez que je vous dépose en passant.

– Merci. »

A travers la foule, ils sortirent, et Richard Gordon monta près du shérif dans l'auto.

« Qu'est-ce qui s'est passé dans le bateau de Morgan, selon vous ? demanda-t-il.

– Dieu sait, répondit le shérif. Ça m'a l'air assez sinistre.

– Ils n'ont pas donné de renseignements ?

– Aucun, fit le shérif. Regardez donc », dit-il.

Ils se trouvaient devant la façade grande ouverte et brillamment illuminée de chez Freddy et c'était bondé jusque sur le trottoir. Des hommes en salopettes, d'aucuns nu-tête, d'autres en casquettes, vieux képis de l'armée, casques en carton, s'entassaient devant le bar en une masse épaisse d'au moins trois rangées, et le phono-haut-parleur-automatique-un-jeton-dans-la-fente jouait l'*Ile de Capri*. Juste comme ils stoppaient le long du trottoir, un homme fut projeté par la porte grande ouverte, un autre type sur lui. Ils culbutèrent et roulèrent sur le trottoir, et l'homme qui était dessus, attrapant à pleines mains les cheveux de l'autre, se mit à lui cogner la tête contre le ciment, avec un bruit écoeurant. Nul n'y prêtait attention, dans le bar.

Le shérif descendit de voiture et empoigna l'épaule de l'homme qui était dessus.

« Pas de ça, dit-il. Allons, debout. »

L'homme se redressa et regarda le shérif.

« Oh ! quoi, vous ne pouvez pas vous mêler de ce qui vous regarde ? »

L'autre, les cheveux pleins de sang, un filet de sang suintant d'une oreille, et encore du sang dégouttant de son visage plissé, se planta devant le shérif.

« Laisse mon pote tranquille, dit-il d'une voix pâteuse. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu crois que je suis pas capable d'encaisser ?

– Tu sais encaisser, Joey, fit l'homme qui venait de le sonner. Écoute, dit-il, s'adressant au shérif, tu peux me passer un dollar ?

– Non, répondit le shérif.

– Alors, va te faire foutre. » Il se tourna vers Richard Gordon. « Et toi, ma vieille branche ?

– Je vous paie un verre, dit Gordon.

– Allons-y, dit l'ancien combattant, en prenant le bras de Gordon.

– Je passerai tout à l'heure, dit le shérif.

– Très bien, je vous attends. »

Tandis qu'ils se coulaient vers l'extrémité du bar, le rouquin, dont le visage et l'oreille saignaient, agrippa le bras de Gordon.

« Mon vieux pote, dit-il.

– Un type bien, dit l'autre ancien combattant. Il sait encaisser.

– Je sais encaisser, t'as compris ? dit celui qui avait le visage ensanglanté. C'est là que je les possède.

– Mais t'es pas capable de les distribuer, dit quelqu'un.

– Vous avez fini de pousser ?

– Laissez-nous entrer, dit le type au visage plein de sang. Laissez-nous entrer, moi et mon vieux pote. »

Il chuchota à l'oreille de Gordon : « J'ai pas besoin de les distribuer, je sais encaisser, tu comprends.

– Dis donc, fit l'autre ancien combattant, quand ils eurent enfin atteint le comptoir tout poisseux de bière, si tu l'avais vu à midi, chez le commissaire au camp n° 5. J'étais à cheval sur lui et je le sonnais à coups de bouteille. Exactement comme pour jouer du tambour. Je parie que j'y en ai bien filé cinquante coups.

– Plus, dit l'homme au visage ensanglanté.

– Ça ne lui faisait aucun effet.

– Je sais encaisser », dit l'autre. Il se pencha vers Gordon et lui dit à l'oreille : « C'est un secret. »

Richard Gordon fit passer deux des trois demis que le nègre ventru, dans sa veste blanche de barman, venait de tirer et de faire glisser vers lui.

« Comment ça, un secret ? demanda-t-il.

– Oui, répondit l'homme au visage sanguinolent, *mon* secret.

– Il a un secret, dit l'autre ancien combattant. C'est pas de la blague.

– Tu veux le savoir ? » murmura celui qui avait le visage sanguinolent à l'oreille de Richard Gordon.

Gordon fit un signe d'acquiescement.

« Ça m'fait pas mal. »

L'autre approuva du chef.

« Dis-lui le pire. »

Le rouquin approcha ses lèvres tuméfiées à toucher l'oreille de Gordon.

« Des fois, ça m'a fait du bien, fit-il. Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

Contre l'épaule de Gordon se tenait un homme de haute taille, mince, le visage balafré depuis le coin de l'œil jusque sous le menton. Il baissa les yeux sur le rouquin et ricana.

« Au début, c'est un art. Après, ça devient un vice, dit-il. Si quelque chose pouvait m'écœurer, ce serait toi, Red.

– Tu t'écœures facilement, dit le premier ancien combattant. Dans quelle arme t'étais ?

– Ça ne te dirait rien, tête de punching-ball, dit le grand.

– Vous prenez quelque chose ? lui demanda Richard Gordon.

– Merci, répondit l'autre, je suis en train de boire.

– Hé, faut pas nous oublier, dit l'un des deux hommes avec qui Richard Gordon était entré.

– Encore trois bières, dit Richard Gordon, et le nègre les tira et les fit glisser sur le comptoir. La foule était tellement dense qu'il n'y avait pas la place de lever le coude, et Gordon se trouvait coincé contre le grand type.

– Débarqué d'un paquebot ? lui demanda ce dernier.

– Non, j'habite ici. Vous venez des Keys ?

– On est arrivé ce soir des Tortugas, dit le grand. On a fait une telle bacchanale qu'ils n'ont pas pu nous garder là-bas.

– C'est un rouge, dit le premier ancien combattant.

– C'est ce que tu serais si tu avais tant soit peu de cervelle, répliqua le grand. On est toute une bande qu'ils ont expédiée par ici, pour s'en débarrasser, mais on a fait trop de chambard pour qu'ils puissent nous garder. » Il sourit à Richard Gordon.

« Poissez-moi ce gars-là ! » hurla quelqu'un, et Richard Gordon vit un poing frapper un visage surgi tout près de lui.

L'homme qui venait d'être frappé fut traîné à l'écart du bar par deux autres. Dans l'espace libre, l'un d'eux le frappa de nouveau, dans la figure, durement, et l'autre le frappa au corps. Il s'affaissa sur le sol en ciment et couvrit sa tête avec ses bras, et l'un des hommes lui donna des coups de pied dans les reins. Jusque-là il n'avait pas émis un son. Un des hommes le hissa sur ses pieds et le poussa contre le mur.

« Douche-moi cet enfant de salaud », dit-il, et tandis que l'homme s'affalait contre la muraille, blanc comme un linge, le deuxième se mit en garde, les genoux légèrement pliés, puis il lui balança en remontant un droit qui partit de quelque part aux environs du plancher et atterrit sur le coin de la mâchoire de l'homme au visage blême. Il tomba en avant sur les genoux, puis s'écroula doucement et roula sur lui-même, la tête dans une petite mare de sang. Les deux hommes le laissèrent là et s'en revinrent au bar.

« Ben, mon vieux, t'as un drôle de punch, dit quelqu'un.

– Cette espèce d'enfant de salaud s'amène en ville et en douce il va

planquer toute sa paie à la caisse d'épargne, après quoi, il vient traîner ici et piquer des verres au comptoir, dit l'autre. Ça fait la deuxième fois que je le douche.

– Cette fois tu l'as douché.

– Quand je lui ai collé celui-là, à l'instant, j'ai senti sa mâchoire céder, on aurait dit un sac de billes », fit gaiement l'autre. L'homme gisait contre le mur et personne ne faisait attention à lui.

« Ben, moi, je te le dis, si tu m'en mettais un comme ça, ça me ferait aucun effet, dit l'ancien combattant aux cheveux roux.

– Ta gueule, tête à claques, dit le doucheur. T'as le vieux rôle.

– Non, c'est pas vrai.

– Vous me faites mal au ventre, vous autres ; tous groggy de profession à force de vous faire cogner dessus. J'ai pas envie d'aller me casser les mains sur toi.

– C'est exactement ce que tu ferais, dit le rouquin, tu te casserais les mains. » Puis, à Richard Gordon : « Dis, mon pote, y a moyen d'en avoir une autre ?

– Gentils garçons, n'est-ce pas ? dit le grand. La guerre est une force qui purifie et anoblit. La question est de savoir si seuls des gens tels que nous ici sont aptes à faire des soldats, ou si nous avons été formés par les divers services de l'armée.

– Je ne sais pas, fit Richard Gordon.

– Je suis prêt à parier avec vous qu'il n'y en a pas trois dans cette pièce qui ont été appelés par la conscription, dit le grand. Ce que vous voyez ici, c'est l'*élite*³. Le fin du fin. La crème de l'écume. Ce qui a permis à Wellington de vaincre à Waterloo.

» Eh bien, M. Hoover nous a virés des plateaux d'Anticosti⁴ et M. Roosevelt nous a embarqués et expédiés ici pour se débarrasser de nous. Le camp est agencé de façon à attirer les épidémies, mais les pauvres minables ne veulent pas mourir. On en a embarqué quelques-uns parmi nous pour les Tortugas, mais c'est salubre, maintenant. D'ailleurs nous n'avons pas marché. Alors ils nous ont ramenés. Qu'est-ce qu'ils vont essayer, maintenant ? Il faut qu'ils se débarrassent de nous. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

– Pourquoi ?

– Parce que nous sommes les désespérés, répondit l'homme. Ceux qui n'ont rien à perdre. Nous sommes les brutalisés au dernier degré. Nous sommes pires que la vie avec laquelle travaillait le Spartacus n° 1, l'authentique. Mais c'est dur d'essayer de faire quelque chose avec nous, parce que nous avons été écrasés à tel point que nous ne trouvons plus de consolation que dans l'alcool et que notre seule fierté est d'être capables de tenir le coup. Mais nous ne sommes pas tous comme ça. Il y en a parmi nous qui vont en distribuer quelques-uns.

– Y a-t-il beaucoup de communistes, dans le camp ?

– Seulement une quarantaine, répondit le grand. Sur deux mille. Il faut de la discipline et de l'abnégation pour faire un communiste, un poivrot ne peut pas être un communiste.

– L'écoute pas, fit le rouquin. C'est pas autre chose qu'un sacré nom de Dieu d'extrémiste.

– Écoute, dit l'autre ancien combattant qui buvait avec Richard Gordon, que je te raconte comment que c'est dans la marine. Écoute, que je te dise, espèce de sacré bon Dieu d'extrémiste.

– Ne l'écoutez pas, dit le rouquin. Quand la flotte vient à New York et qu'on va à terre, là-bas du côté de Riverside Drive, y a des vieux mecs à longues barbouses qui s'amènent et on peut leur pisser dans la barbe pour un dollar. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

– Je te paie un verre, fit le grand, mais tâche d'oublier ça. Je n'aime pas en entendre parler.

– J'oublie rien du tout, dit le rouquin. Qu'est-ce que t'as, mon pote ?

– C'est vrai, c'te histoire de barbes ? » demanda Richard Gordon. Il avait un peu mal au cœur.

« Devant Dieu et sur la tête de ma mère, je le jure, répondit le rouquin. Et encore, c'est rien, ça, vingt dieux. »

A l'autre bout du comptoir, un ancien combattant discutait avec Freddy à propos du règlement d'une consommation.

« C'est ce que vous avez eu », dit Freddy.

Richard Gordon observait le visage de l'ancien combattant. Il était très ivre ; ses yeux étaient striés de rouge et il cherchait du vilain.

« Vous êtes un foutu menteur, dit-il à Freddy.

– Quatre-vingt-cinq centimes, lui dit Freddy.

– Regardez bien », dit le rouquin.

Freddy écarta les mains et les plaqua sur le comptoir. Il surveillait l'ancien combattant.

« Vous êtes un foutu menteur », dit l'ancien combattant, attrapant un verre à bière pour le lui lancer. Au moment où ses doigts se refermaient dessus, la main de Freddy vola, décrivit un demi-cercle au-dessus du comptoir et vint écraser une grosse salière recouverte d'une serviette de bar sur le coin de la tête de l'ancien combattant.

« C'était pas du beau travail ? fit le rouquin. C'était pas joli ?

– Vous devriez le voir quand il leur file le bout de queue de billard », dit l'autre.

Deux anciens combattants, debout au comptoir près de l'endroit où l'homme à la salière s'était effondré, lançaient des regards furieux à Freddy.

« Qu'est-ce qui t'a pris de le doucher ?

– Du calme, dit Freddy. Une tournée pour la maison. Eh ! Wallace, dit-il. Colle-moi ce gars-là contre le mur.

– C'était pas joli ? demanda le rouquin à Richard Gordon. C'était pas

délicieux ? »

Un jeune homme bien bâti traînait à travers la foule le type qui venait de se faire saler. Il le remit debout et l'homme le regarda d'un air absent.

« Sauve-toi, lui dit-il. Va prendre un peu l'air. »

En face, adossé au mur, l'homme qui s'était fait doucher était assis, la tête dans les mains. Le jeune homme bien bâti alla le trouver.

« Tire-toi aussi, lui dit-il. Tu ne peux t'attirer que des ennuis ici.

– J'ai la mâchoire cassée », articula le douché avec difficulté.

Du sang coulait de sa bouche sur son menton.

« T'as de la veine de n'être pas mort..., cette châtaigne qu'il t'a collée, dit le jeune homme bien balancé. Allez, file.

– J'ai la mâchoire cassée, répéta l'autre d'un ton morne. M'ont cassé la mâchoire.

– Tu ferais bien de te tirer, dit le jeune homme. Tu ne feras que t'attirer des histoires, ici. »

Il aida l'homme à la mâchoire brisée à se remettre debout. Celui-ci gagna la rue en titubant.

« J'en ai vu jusqu'à une douzaine là-bas par terre contre le mur, certains soirs où ça donnait, dit le rouquin. Un matin je vois c'te gros plein de lard qu'épongeait ça avec un seau. J't'ai pas vu éponger ça avec un seau ? demanda-t-il au barman nègre.

– Si, m'sieur, répondit le barman. Et plus d'une fois. Oui, m'sieur. Mais vous m'avez jamais vu me tabasser, moi.

– Qu'est-ce que je disais ? fit le rouquin. Avec un seau.

– Ça m'a l'air de vouloir donner, ce soir, dit l'autre ancien combattant.

– Dis donc, mon pote, fit-il à Richard Gordon, on peut en commander une autre, oui ? »

Richard Gordon sentait l'ivresse le gagner. Son visage, reflété dans la glace derrière le bar, commençait à lui paraître bizarre.

« Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il au grand communiste.

– Jacks, répondit l'homme. Nelson Jacks.

– Où étiez-vous avant de venir ici ?

– Oh ! un peu partout, dit l'homme. Au Mexique, à Cuba, en Amérique du Sud, et un peu partout.

– Je vous envie, dit Richard Gordon.

– Pourquoi m'envier ? Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

– J'ai écrit trois livres, dit Richard Gordon. Et en ce moment, j'en écris un sur Gastonia.

– Très bien, fit le grand, c'est épatant. Comment vous appelez-vous, déjà ?

– Richard Gordon.

– Ah ! fit le grand.

- Que voulez-vous dire par “Ah” ?
- Rien, fit le grand.
- Vous avez lu mes livres ? demanda Richard Gordon.
- Oui.
- Ils ne vous ont pas plu ?
- Non, répondit le grand.
- Pourquoi ?
- Ça me gêne de le dire.
- Allez-y.
- J'ai trouvé que c'était de la merde, dit le grand en se détournant.
- Eh bien, j'ai idée que c'est mon jour, aujourd'hui, fit Richard Gordon. Mon grand jour. Ma nuit de gala, plutôt. Qu'est-ce que vous voulez boire ? demanda-t-il au rouquin. Il me reste deux dollars.
- Une bière, fit le rouquin. Et dis, t'es mon pote, je trouve tes livres épatants. Qu'il aille se faire foutre, ce sale rouge.
- T'en as pas un sur toi, de bouquin ? demanda l'autre ancien combattant. Mon vieux, ça me plairait d'en lire un. T'as déjà écrit dans *Contes du Far-West*, ou *As de guerre* ? Moi, *As de guerre*, je lirais ça tous les jours.
- Qui est ce grand type ? demanda Richard Gordon.
- Je te dis que c'est pas autre chose qu'un sale bâtard d'extrémiste, répondit le second. Il y en a plein le camp. On les flanquerait bien dehors, mais moi je te le dis, la moitié du temps la plupart des types du camp sont incapables de se souvenir.
- De se souvenir de quoi ? demanda le rouquin.
- De se souvenir de rien du tout, fit l'autre.
- Tu me vois ? demanda le rouquin.
- Oui, répondit Richard Gordon.
- Pourrais-tu te douter que j'ai la plus chouette petite femme du monde ?
- Pourquoi pas ?
- Eh bien, c'est pourtant vrai, fit le rouquin. Et cette petite est mordue pour moi. Comme une esclave. Donne-moi encore une tasse de café, je lui dis. Okay, mon p'tit père, qu'elle fait. Et elle me l'apporte... Et tout le reste, c'est pareil. Elle est ensorcelée par moi. Que j'aie le moindre caprice, pour elle, c'est sacré.
- Seulement, où est-ce qu'elle est ? interrogea l'autre ancien combattant.
- C'est ça, justement, fit le rouquin. C'est ça, mon pote. Où est-ce qu'elle est ?
- Il sait pas où elle est, dit le deuxième ancien combattant.
- Pas seulement ça, reprit le rouquin. Je ne sais pas où je l'ai vue en dernier.
- Il sait même pas dans quel pays elle est.

– Mais écoute, vieux, dit le rouquin. Où qu'elle puisse être, c'te petite môme-là est fidèle.

– C'est la pure vérité, dit l'autre ancien combattant. Tu peux en donner ta tête à couper.

– Des fois, dit le rouquin, l'idée me vient que c'est peut-être bien Ginger Rogers et qu'elle s'est lancée dans le cinéma.

– Pourquoi pas ? fit l'autre.

– Et puis, à d'autres moments, je la vois là qui m'attend bien sagement à la maison.

– La gardienne du foyer, quoi, dit l'autre.

– C'est ça, dit le rouquin. C'est la plus chouette petite femme du monde.

– Dis donc, fit l'autre, ma vieille mère, elle est pas mal non plus, t'sais.

– Il a raison.

– Elle est morte, dit le deuxième ancien combattant. Ne parlons pas d'elle.

– T'es pas marié, toi, mon pote ?... demanda le rouquin à Richard Gordon.

– Si », dit-il. Le long du comptoir, à environ quatre consommateurs plus loin, il apercevait la figure rouge, les yeux bleus et la moustache roussâtre et trempée de bière du professeur MacWalsey. Le professeur MacWalsey avait les yeux fixés droit devant lui et tandis que Richard Gordon l'épiait, il termina son verre de bière et, soulevant la lèvre supérieure, il lécha la mousse de sa moustache. Richard Gordon remarqua le vif éclat de ses yeux bleus.

Tout en l'observant, Richard Gordon sentit un malaise lui envahir la poitrine. Et pour la première fois, il sut ce que ressent un homme qui regarde celui pour qui sa femme le quitte.

« Qu'est-ce qu'il y a, vieux ? demanda le rouquin.

– Rien.

– Tu te sens pas bien ; je le vois que ça va pas.

– Non, dit Richard Gordon.

– On dirait que tu viens de voir un spectre.

– Vous voyez ce type à la moustache, là-bas ? fit Richard Gordon.

– Lui ?

– Oui.

– Et alors qu'est-ce qu'il a fait ? demanda le deuxième ancien combattant.

– Rien, répondit Richard Gordon. Bon Dieu, rien.

– Il te gêne ? On peut le doucher. A nous trois on peut lui sauter sur le râble et t'auras plus qu'à l'assaisonner à coups de soulief.

– Non, dit Richard Gordon. Ça n'arrangerait rien.

– On va le poisser à la sortie, dit le rouquin. Il a une tête qui ne me

revient pas. Ce salaud-là m'a tout l'air d'un jaune.

– Je le déteste, fit Gordon. Il a gâché ma vie.

– On va le dérouiller, dit le deuxième ancien combattant. C'tespèce de dégueulasse. Dis donc, Red, procure-toi deux bouteilles. On va le sonner une bonne fois.

– Eh ! vieux, quand est-ce qu'il a fait ce coup-là ? Dis, on peut en commander une autre, ça colle ?

– Il nous reste un dollar soixante-dix cents, dit Richard Gordon.

– Vaudrait peut-être mieux en prendre une pinte, dit le rouquin. J'ai les dents qui commencent à flotter avec ce truc-là.

– Non, dit l'autre. Ça fait du bien, cette bière-là. C'est de la bière à la pression. Tenons-nous-en à la bière. Venez, on va dérouiller ce gars-là et après on reviendra se retaper de la bière.

– Non, laissez-le tranquille.

– Jamais, mon pote, tu nous as pas regardés. T'as dit qu'il avait gâché ta femme⁵ !

– Ma vie, pas ma femme !

– Merde ! Mande pardon. Excuse mon pote.

– C'est un pilleur de banque et un rôdeur de barrière, dit l'autre ancien combattant. Je parie qu'il y a une prime pour sa capture. Nom de Dieu, j'ai vu sa photo à la poste aujourd'hui.

– Qu'est-ce que tu faisais à la poste, demanda l'autre d'un air soupçonneux.

– J'ai pas le droit d'aller prendre mes lettres ?

– Depuis quand tu peux pas te les faire adresser au camp, tes lettres ?

– Tu crois peut-être que j'ai été à la Caisse d'épargne ?

– Qu'est-ce que tu faisais à la poste ?

– Je passais devant, simplement.

– Attrape ça », dit son pote. Et il lui en balança un du mieux qu'il put dans la foule.

« Ça y est, voilà les deux copains de cellule qui remettent ça », dit quelqu'un. S'accrochant l'un à l'autre, se bourrant de coups de poings, de coups de genou et de coups de tête, ils furent poussés jusqu'à la porte et finalement expulsés.

« Qu'ils aillent se battre sur le trottoir, dit le jeune homme aux larges épaules. Ces phénomènes-là se mettent ça trois ou quatre fois par soirée.

– C'est de vrais punching-balls, dit un autre ancien combattant. Red était bon boxeur dans le temps, mais il a le vieux rôle.

– Tous les deux l'ont.

– Red l'a attrapé pendant un combat, sur le ring, dit un ancien combattant court et trapu. Le type avait le vieux rôle et il avait le dos et les reins tout tordus. Chaque fois qu'ils rentraient en corps à corps,

le gars frottait son épaule contre le nez de Red ou contre sa bouche.

– Oh ! c'te blague. Tout ça c'est des histoires à la gomme. Personne ne s'est jamais fait filer le vieux rôle par personne dans un ring.

– Que tu dis. Tiens, Red était le gosse le plus sain qui soit. Je le connaissais. On était dans la même compagnie. Et c'était un bon petit boxeur en plus. Et quand je dis bon, je dis bon. Il était marié, avec ça, et avec une fille gentille. Et quand je dis gentille, je dis gentille. Et c'est ce Benny Sampson qui lui a passé le vieux rôle aussi vrai que je suis là debout.

– Alors assieds-toi, dit un autre ancien combattant. Comment Poochy l'a-t-il attrapé, lui ?

– A Shangai.

– Et toi ?

– Je l'ai pas.

– Et Suds, où il l'a attrapé ?

– Avec une fille de Brest, juste en rentrant.

– Vous ne savez parler que de ça. Le vieux rôle. Qu'est-ce que ça peut bien changer, de l'avoir ou de ne pas l'avoir ?

– Rien. Au point où on en est, dit un ancien combattant. On vit tout aussi bien avec.

– Poochy s'en trouve mieux. Il ne sait pas où il en est.

– Qu'est-ce que c'est que le vieux rôle ? » demanda le professeur MacWalsey à son voisin. L'homme le renseigna.

« Je me demande quelle peut bien en être l'origine, dit le professeur MacWalsey.

– Je ne sais pas, dit l'homme. J'ai toujours entendu appeler ça le vieux rôle, depuis mon premier engagement. Il y en a qui appellent ça le rôle. Mais en général on dit le vieux rôle.

– Je serais curieux de savoir pourquoi, dit le professeur MacWalsey ; la plupart de ces termes sont de vieilles expressions.

– Pourquoi appelle-t-on ça le vieux rôle ? demanda le voisin du professeur MacWalsey à un autre ancien combattant.

– Je ne sais pas. »

Personne n'avait l'air de le savoir, mais tous semblaient se délecter de cette atmosphère de grave discussion philologique.

Richard Gordon était maintenant le voisin immédiat du professeur MacWalsey. Quand Red et Poochy avaient commencé à se battre il avait été bousculé de ce côté et n'avait pas résisté à la poussée.

« Bonsoir, lui dit le professeur MacWalsey. Vous prenez quelque chose ?

– Pas avec vous, dit Richard Gordon.

– Vous avez sans doute raison, fit le professeur MacWalsey. Avez-vous déjà vu rien de pareil ?

– Non, répondit Richard Gordon.

– C'est très étrange, dit le professeur MacWalsey. Ils sont ahurissants. Je viens toujours ici. le soir.

– Il ne vous arrive jamais d'histoires ?

– Non. Pourquoi voulez-vous qu'il m'arrive des histoires ?

– Des bagarres entre poivrots.

– Il ne semble pas, non.

– Il y a quelques instants, deux de mes amis voulaient vous casser la figure.

– Oui.

– Je regrette de ne pas les avoir laissés faire.

– Je ne crois pas que cela changerait beaucoup les choses, dit le professeur MacWalsey, de cette façon bizarre qu'il avait d'articuler. Si ma présence vous gêne je peux m'en aller.

– Non, dit Richard Gordon. Cela me plaît, en quelque sorte, d'être près de vous.

– Oui, fit le professeur MacWalsey.

– Vous avez déjà été marié ? demanda Richard Gordon.

– Oui.

– Qu'est-il arrivé ?

– Ma femme est morte pendant l'épidémie de grippe espagnole, en 1918.

– Pourquoi voulez-vous vous remariar, maintenant ?

– Je crois que je m'y prendrais mieux. Je pense que je pourrais peut-être faire un meilleur mari.

– Et vous avez choisi ma femme ?

– Oui, répondit le professeur MacWalsey.

– Que le diable vous emporte », dit Richard Gordon, en le frappant au visage.

Quelqu'un l'attrapa par le bras. Il se dégagea et quelqu'un lui assena un coup terrible derrière l'oreille. Il vit devant lui le professeur MacWalsey, toujours devant le comptoir, le visage congestionné, les yeux clignotants. Il se préparait à saisir un verre de bière en remplacement de celui que Gordon avait renversé, alors Richard Gordon prit du recul pour le frapper encore une fois. A ce moment, quelque chose explosa de nouveau derrière son oreille, toutes les lumières s'enflammèrent brusquement, tourbillonnèrent, puis s'éteignirent.

Ensuite il se retrouva devant l'entrée de chez Freddy. Son crâne résonnait, la pièce où les gens s'entassaient était instable et tournoyait légèrement, et il avait mal au cœur. Il voyait la foule le regarder. Le jeune homme athlétique se tenait à côté de lui. « Écoutez-moi, disait-il, ne cherchez donc pas de grabuge ici. Il y a déjà assez de bagarres avec ces ivrognes.

– Qui m'a frappé ? demanda Richard Gordon.

– C'est moi, répondit l'armoire à glace. Ce type-là est un client régulier de la maison. Faut pas vous énerver. Cherchez donc pas de bagarres ici. »

Encore mal assuré sur ses jambes, Richard Gordon vit le professeur MacWalsey se dégager d'un groupe qui obstruait le bar et s'avancer vers lui. « Je suis désolé, dit-il. Je ne voulais pas qu'on vous assomme. Je ne peux pas vous en vouloir de réagir de cette façon.

– Que le diable vous emporte », fit Richard Gordon en se précipitant sur lui. Ce fut le dernier geste qu'il se rappela avoir fait, car l'armoire à glace se mit en position, baissa légèrement les épaules et le cueillit de nouveau, et il s'effondra, sur le ciment cette fois, et sur le nez. L'armoire à glace se tourna vers le professeur MacWalsey. « Ça va, docteur, dit-il avec affabilité. Il ne vous ennuiera plus, maintenant. Qu'est-ce qui lui a donc pris ?

– Il faut que je le ramène chez lui, dit le professeur MacWalsey. Vous êtes sûr qu'il n'a pas de mal ?

– Pensez-vous.

– Aidez-moi à le mettre dans un taxi », dit le professeur MacWalsey. A eux d'eux, ils transportèrent Richard Gordon dehors, et avec l'aide du chauffeur, l'installèrent dans un taxi d'un modèle antique.

« Vous êtes sûr que ça va ? demanda le professeur MacWalsey.

– Tirez-le un bon coup par les oreilles quand vous voudrez le faire revenir à lui. Aspergez-le. Attention qu'il ne veuille pas recommencer à se battre quand il reviendra à lui. Ne vous laissez pas harponner, docteur.

– Non », dit le professeur MacWalsey.

La tête de Richard Gordon était renversée en arrière dans le taxi, bizarrement tordue, et quand il respirait, cela faisait un bruit énervant de crécelle. Le professeur MacWalsey passa son bras sous sa tête et le maintint de façon à l'empêcher de buter contre le dossier.

« Où va-t-on ? demanda le chauffeur.

– A l'autre bout de la ville, répondit le professeur MacWalsey. Passé le parc. Dans le bas de la rue où on vend des rougets.

– C'est dans "Rocky Road", vous voulez dire ? fit le chauffeur.

– Oui », répondit le professeur MacWalsey.

En passant devant le premier café de la rue, le professeur MacWalsey dit au chauffeur d'arrêter. Il voulait entrer acheter des cigarettes. Il posa délicatement la tête de Gordon sur le siège et entra dans le café. Quand il revint, Richard Gordon n'était plus là.

« Où est-il allé ? demanda-t-il au chauffeur.

– C'est lui, là-bas, dans la rue, répondit le chauffeur.

– Rattrapez-le. »

Quand le taxi se fut arrêté à sa hauteur le professeur MacWalsey descendit et s'avança vers Richard Gordon qui titubait le long du

trottoir.

« Venez, Gordon, dit-il. Nous rentrons chez vous. »

Richard Gordon le regarda

« Non, fit-il, en chancelant.

– Vous allez rentrer chez vous dans ce taxi !

– Allez au diable.

– Je vous demande de venir, dit le professeur MacWalsey. Je tiens à ce que vous rentriez sain et sauf chez vous.

– Où sont vos acolytes ? dit Richard Gordon.

– Quels acolytes ?

– Ceux qui m'ont cassé la gueule.

– C'est le videur de la maison. Je ne me doutais pas qu'il allait vous frapper.

– Vous mentez », dit Richard Gordon. Il lança un violent coup de poing à l'homme à la figure rouge qui se tenait devant lui, et le manqua. Il tomba sur les genoux et se releva lentement. Sa chute sur le trottoir lui avait mis les genoux à vif, mais il n'en avait pas conscience.

« Venez vous battre, marmonna-t-il.

– Je ne me bats pas, dit le professeur MacWalsey. Montez dans le taxi et je vous laisserai.

– Allez au diable, dit Richard Gordon, et il partit le long de la rue.

– Laissez-le aller, dit le chauffeur. Il n'y a plus à s'en faire pour lui, maintenant.

– Vous croyez qu'il est bien ?

– Merde alors, fit le chauffeur, il est parfait.

– Il m'inquiète, dit le professeur MacWalsey.

– Pas moyen de le faire entrer dedans sans se bagarrer avec lui, dit le chauffeur de taxi. Laissez-le aller. Il est très bien. C'est votre frère ?

– En un sens », répondit le professeur MacWalsey.

Il suivit des yeux Richard Gordon qui titubait le long de la rue, jusqu'à ce qu'il eût disparu dans l'ombre des grands arbres dont les branches venaient plonger dans la terre pour y croître comme des racines. Ce qu'il pensait, tandis qu'il le regardait, n'avait rien d'agréable. « C'est un péché mortel, se disait-il, une faute grave et criminelle et, en même temps, une grande cruauté, et bien que, du point de vue de la religion, le résultat ultime puisse être admis théoriquement, je ne puis pas me le pardonner. D'un autre côté, un chirurgien ne peut pas renoncer par peur de faire souffrir le patient. Mais pourquoi faut-il que toutes ces opérations dans la vie s'effectuent sans anesthésie ? Si j'avais été meilleur, je me serais laissé frapper, cela eût mieux valu pour lui. Le pauvre idiot. Le pauvre sans foyer. Je devrais rester auprès de lui, mais je sais que cela lui serait trop pénible. Je suis honteux et dégoûté de moi-même et je m'en veux

terriblement de ce que j'ai fait. D'ailleurs il se peut que cela tourne mal. Mais il ne faut pas que je pense à cela. A présent, je vais retourner prendre l'anesthésique que j'utilise depuis dix-sept ans et dont je n'aurai plus besoin longtemps. Encore que ce soit sans doute devenu un vice pour lequel je ne fais qu'inventer des prétextes C'est en tout cas un vice pour lequel je suis fait. Mais je voudrais bien pouvoir faire quelque chose pour ce pauvre homme envers qui j'ai des torts. »

« Reconduisez-moi chez Freddy », dit-il.

1 Pharmacie-épicerie-bar.

2 Anciens combattants de la guerre 14-18.

3 En français dans le texte.

4 Ile de l'Assomption.

5 Quiproquo intraduisible entre *life* (vie) et *wife* (femme).

CHAPITRE XV

Le garde-côte qui remorquait le *Queen-Conch* descendait le chenal tortueux entre les brisants et les Keys. Le cotre roulait dans les remous clapotants que la légère brise du nord soulevait contre la marée, mais le bateau blanc se laissait remorquer facilement et suivait avec aisance.

« Ça ira si ça ne souffle pas, dit le capitaine du garde-côte. Il se laisse joliment bien remorquer, en plus. Il construisait de beaux bateaux, ce Robby. Vous avez compris quelque chose à ce charabia qu'il dégoisait ?

– Ça n'avait pas de sens, répondit le second. Il n'y est plus du tout, si vous voulez mon avis.

– J'ai idée qu'il y restera, ça ne fait pas un pli, dit le capitaine. Une balle dans le ventre, comme ça. Vous croyez qu'il a tué ces quatre Cubains ?

– Difficile à dire. Je lui ai demandé mais il ne comprenait pas ce que je disais.

– On ferait peut-être bien d'aller le revoir.

– Allons-y », dit le capitaine.

Laissant le quartier-maître à la barre se repérer d'après les feux du chenal, ils passèrent du kiosque de la timonerie à la cabine du capitaine.

Harry Morgan gisait là sur la couchette métallique. Il avait les yeux fermés, mais lorsque le capitaine toucha sa large épaule, il les ouvrit.

« Comment te sens-tu, Harry ? » demanda-t-il.

Harry le regarda sans répondre.

« As-tu envie de quelque chose, mon gars ? » demanda le capitaine.

Harry Morgan le regarda.

« Il vous entend pas, dit le second.

– Harry, mon gars, dit le capitaine, as-tu envie de quelque chose ? »

Il trempa une serviette dans la thermos fixée à la cloison contre la couchette et humecta les lèvres profondément craquelées de Harry Morgan. Elles étaient rêches et noirâtres. Les yeux fixés sur lui, Harry Morgan remua les lèvres :

« Un homme, dit-il.

– C'est ça, dit le capitaine. Vas-y.

– Un homme, dit Harry Morgan, très lentement, il a pas, non, il peut pas, pas moyen de s'en sortir. » Il s'interrompit. Son visage était resté absolument inexpressif pendant qu'il parlait.

« Continue, Harry, dit le capitaine. Dis-nous qui a fait le coup.

Comment est-ce arrivé, mon gars ?

– Un homme, dit Harry, le regardant maintenant, ses petits yeux fixés sur le visage aux mâchoires saillantes, s'efforçant de lui dire.

– Quatre hommes », dit le capitaine, pour l'aider.

Il lui humecta de nouveau les lèvres, tordant la serviette pour en faire couler quelques gouttes.

« Un homme, rectifia Harry, puis il s'interrompit.

– Bon. Un homme, dit le capitaine.

– Un homme, reprit Harry d'un ton monocorde, très lentement, parlant avec la bouche sèche. Dans l'état des choses comme c'est maintenant, quoi qu'il se passe, non. »

Le capitaine regarda le second et branla la tête.

« Qui a fait le coup, Harry ? » demanda le second.

Harry le regarda.

« Ne vous faites pas d'illusion », dit-il. Le capitaine et le second se penchèrent tous deux vers lui. Maintenant ça venait : « Comme d'essayer de doubler des autos en haut d'une côte. Sur cette route à Cuba. Sur n'importe quelle route. N'importe où. Pareil, je veux dire dans l'état où sont les choses. De la façon dont les choses vont. Un moment, oui bien sûr, ça va. Avec de la veine, peut-être. Un homme. »

Il se tut. Le capitaine regarda le second et branla de nouveau la tête. Harry Morgan le regarda d'un œil morne. Le capitaine humecta de nouveau les lèvres d'Harry. Elles laissèrent une tache sanglante sur la serviette.

« Un homme, dit Harry Morgan, les regardant tous deux. Un homme seul a pas. Pas un homme seul à l'heure qu'il est. » Il s'interrompit. « De quelque façon qu'il s'y prenne un homme seul est foutu d'avance. »

Il ferma les yeux. Il avait mis du temps à le sortir, mais il lui avait fallu toute une existence pour l'apprendre.

Il gisait là, et ses yeux s'étaient rouverts.

« Venez, dit le capitaine au second. Tu es bien sûr que tu n'as besoin de rien, Harry ? »

Harry Morgan le regarda mais ne répondit pas.

Il leur avait tout dit, mais ils n'avaient pas entendu.

« Eh bien, on reviendra, dit le capitaine. T'en fais pas, mon gars. »

Harry Morgan les regarda sortir de la cabine.

Dans le kiosque de timonerie à l'avant, guettant la tombée de la nuit et le phare de Sombrero qui commençait à balayer la surface de la mer, le second fit :

« Ça vous fout la chair de poule, de l'entendre débloquer comme ça.

– Pauvre type, dit le capitaine. Enfin, on va bientôt être au port. On l'aura débarqué avant minuit. Si la remorque ne nous oblige pas à ralentir.

- Croyez qu'il vivra ?
- Non, répondit le capitaine. Mais on ne sait jamais. »

CHAPITRE XVI

Il y avait beaucoup de monde dans la rue obscure aboutissant à la grille d'entrée de l'ancienne base de sous-marins transformée en bassin de yachts. Le gardien de nuit, un Cubain, avait reçu l'ordre de ne laisser entrer personne, et la foule se pressait contre la clôture pour tâcher de voir, à travers les barreaux de fer, ce qui se passait dans l'enceinte sombre qu'éclairaient, au bord de l'eau, les lumières des yachts amarrés aux appontements. La foule était silencieuse comme seule une foule de Key-West sait l'être. Jouant des épaules et des coudes, les yachtmen se frayèrent un chemin parmi les gens et franchirent la grille sous le nez du gardien.

« Eh ! C'est défendu d'entrer, dit le gardien.

– A d'autres. On est sur un yacht.

– Y a personne qui a le droit d'entrer, dit le gardien. Allons, reculez.

– Ne faites pas l'idiot », dit un des yachtmen, l'écartant d'une poussée et s'engageant dans le chemin qui conduisait aux quais.

Derrière eux, il y avait foule de l'autre côté de la grille, le petit gardien qui restait planté là, dérouté et inquiet avec sa casquette, sa longue moustache et son autorité sapée, souhaitant avoir une clef pour fermer la grande grille, et tandis qu'ils dévalaient à bonne allure vers le quai, ils aperçurent devant eux, puis croisèrent un groupe d'hommes qui attendaient devant le débarcadère du garde-côte. Ils ne s'en préoccupèrent pas et continuèrent leur marche le long du quai, devant les appontements où étaient amarrés les autres yachts, jusqu'au débarcadère numéro cinq, puis sur la jetée même, où sous la lumière aveuglante d'un projecteur, venait aboutir la passerelle, passant des planches mal équarries du débarcadère au pont en bois de teck du *New-Exuma II*. Dans la cabine principale ils s'installèrent dans de grands fauteuils en cuir près d'une table chargée de revues, et l'un d'eux sonna le steward.

« Scotch à l'eau de Seltz, dit-il. Et vous, Henry ?

– Oui, fit Henry Carpenter.

– Qu'est-ce qui lui a donc pris, à ce crétin, à la grille ?

– Aucune idée », répondit Henry Carpenter.

Le steward, en courte veste blanche, apporta les deux verres.

« Mettez-nous ces disques que j'avais mis de côté après le dîner, dit le yachtman qui s'appelait Wallace Johnston.

– Je m'excuse, mais je crois bien les avoir rangés, répondit le steward.

– Le diable vous emporte, dit Wallace Johnston. Jouez-nous le

nouvel album de Bach, dans ce cas.

– Très bien, monsieur », dit le steward. Il alla prendre l'album dans la discothèque et l'emporta avec le gramophone. Il mit la *Sarabande*.

« Est-ce que vous avez vu Tommy Bradley, aujourd'hui ? demanda Henry Carpenter. Je l'ai aperçu à l'arrivée de l'avion.

– Je ne peux pas le supporter, répondit Wallace. Pas plus lui que cette grue qu'il a comme femme.

– J'aime bien Hélène, dit Henry Carpenter. Elle sait si bien s'amuser.

– Vous avez déjà essayé ?

– Naturellement. C'est épatant.

– Je ne peux pas l'encaisser, dit Wallace Johnston. Une chose qui me dépasse, c'est ce qui la pousse à vivre par ici.

– Ils ont une propriété charmante.

– Un très joli petit bassin de yachts, très bien entretenu, dit Wallace Johnston. Est-il vrai que Tommy Bradley soit impuissant ?

– Je n'ai pas l'impression. On dit cela de tout le monde. Il est simplement large d'idées.

– J'adore ça : large d'idées. Et disons qu'elle est hospitalière, elle, et n'en parlons plus¹.

– C'est une femme remarquablement gentille, dit Henry Carpenter. Elle vous plairait, Wally.

– Absolument pas, répondit Wallace. Elle représente tout ce que je déteste chez la femme et Tommy Bradley est le résumé parfait de tout ce que je déteste chez l'homme.

– Vous êtes bien sûr de vous, ce soir.

– Vous n'êtes jamais sûr de vous parce que vous n'êtes pas logique avec vous-même, dit Wallace Johnston. Vous êtes incapable de prendre une décision. Vous ne savez même pas ce que vous êtes.

– Parlons d'autre chose que de moi », dit Henry Carpenter. Il alluma une cigarette.

« Pourquoi ne parlerais-je pas de vous ?

– Eh bien, d'une part, parce que je vous accompagne sur votre foutu yacht, et, d'autre part, parce que la moitié du temps je fais ce que vous avez envie de faire, ce qui vous évite de payer des notes de chantage et autres bagatelles à des gens qui, eux, savent ce qu'ils sont, et ce que vous êtes.

– Vous êtes d'une humeur charmante, dit Wallace Johnston. Vous savez très bien que je ne paie jamais les maîtres chanteurs.

– Non. Vous êtes bien trop radin. Au lieu de cela, vous avez des amis comme moi.

– Je n'ai pas d'ami comme vous.

– Ne soyez pas si aimable, dit Henry. Je ne serais pas à la hauteur ce soir. Continuez donc à jouer du Bach, à emmerder votre steward, à boire un peu trop et après vous irez vous coucher.

– Quelle mouche vous a piqué, dit l'autre, en se levant. Pourquoi devenez-vous brusquement si désagréable, bon Dieu ? Entre nous, vous n'êtes pas tellement bien vous-même, vous savez ?

– Je sais, dit Henry. Demain je serai le parfait joyeux drille, n'ayez crainte. Mais je suis dans un mauvais soir, ce soir. Vous n'aviez pas remarqué que les soirées ne se ressemblaient pas toutes ? J'imagine que, lorsqu'on est suffisamment riche, on ne voit pas de différence.

– Vous parlez comme une écolière.

– Bonne nuit, fit Henry Carpenter. Je ne suis pas une écolière, ni un écolier. Je vais me coucher. Tout sera gai et folichon demain matin.

– Qu'est-ce que vous avez perdu ? C'est cela qui vous rend si grincheux ?

– J'ai perdu trois cents dollars.

– Voyez ? Je vous le disais bien.

– Vous savez toujours tout, n'est-ce pas ?

– Mais enfin. Vous avez bien perdu trois cents dollars ?

– J'ai perdu plus que cela.

– Combien en tout ?

– Le Jackpot, répondit Henry Carpenter. L'éternel Jackpot. Je joue à une machine qui ne donne plus de Jackpot. Et c'est ce soir seulement que l'idée m'en est venue. D'habitude je n'y pense pas. Et maintenant je vais me coucher pour ne pas vous assommer plus longtemps.

– Vous ne m'assomez pas. Mais tâchez seulement d'être un peu moins impertinent.

– Malheureusement, je suis impertinent et vous m'assomez. Bonne nuit. Tout ira très bien demain.

– Je vous trouve joliment grossier.

– C'est à prendre ou à laisser, dit Henry. J'ai passé toute mon existence à faire l'un et l'autre..

– Bonne nuit », dit Wallace Johnston d'un ton où perçait un peu d'espoir.

Henry Carpenter ne répondit pas. Il écoutait Bach.

« Vous n'allez pas rentrer vous coucher, dit Wallace Johnston. Ne soyez donc pas si chatouilleux.

– Laissez tomber.

– Pourquoi ? Je vous ai vu reprendre le dessus plus d'une fois.

– Laissez tomber.

– Prenez un verre, ça vous remontera.

– Je n'ai pas envie de boire et ça ne me remonterait pas.

– Eh bien, allez vous coucher, dans ce cas.

– J'y vais », dit Henry Carpenter.

Voilà où en étaient les choses cette nuit-là sur le *New-Exuma II*, monté par douze hommes, capitaine Nils Larson, et à bord, Wallace Johnston propriétaire, trente-huit ans, diplômé d'Harvard,

compositeur, revenus provenant d'usines de tex tiles, célibataire, *interdit de séjour*² à Paris, bien connu d'Alger à Biskra, et un invité : Henry Carpenter, trente-six ans, diplômé d'Harvard, revenus deux cents dollars par mois, provenant d'une rente viagère laissée par sa mère, autrefois quatre cent cinquante dollars par mois, jusqu'à ce que la banque chargée d'administrer les fonds eût échangé des valeurs sûres contre d'autres valeurs sûres, contre d'autres valeurs un peu moins sûres et finalement contre une hypothèque sur un immeuble que la banque avait sur le dos et qui ne rapportait rien du tout. Bien avant cette réduction de revenus on disait d'Henry Carpenter que, s'il était tombé d'une hauteur de dix-huit cents mètres sans parachute, il aurait atterri sans dommage les genoux sous la table d'un millionnaire. Mais par sa compagnie agréable, il payait de retour l'hospitalité qu'on lui offrait, et bien qu'il ne se fût que tout récemment, et en de rares occasions, exprimé comme il venait de le faire ce soir, ses amis avaient depuis quelque temps l'impression qu'il se laissait aller. S'il n'avait pas été soupçonné d'être en train de se laisser aller, avec cet instinct pour sentir quand quelque chose va mal chez un membre de la meute et ce puissant désir de l'en expulser quand il est impossible de le démolir qui caractérise les riches, il n'en eût pas été réduit à accepter l'hospitalité de Wallace Johnston. En fait, Wallace Johnston, avec ses distractions d'un caractère assez particulier, était la dernière corde à l'arc d'Henry Carpenter, et ce dernier défendait mieux sa position qu'il ne s'en fût douté en flirtant consciemment avec la rupture, d'où cette façon brutale de s'exprimer et le peu de sûreté réelle dont témoignaient ses propos qui avaient intrigué et séduit Johnston, lequel, vu l'âge d'Henry Carpenter, aurait pu être vite rebuté par une trop constante complaisance. Par là, Henry Carpenter retardait son inévitable suicide d'un certain nombre de semaines, sinon de mois.

Les revenus avec lesquels la vie à ses yeux ne valait pas d'être vécue représentaient cent soixante-dix dollars par mois de plus que ce que le pêcheur Albert Tracy gagnait pour entretenir toute sa famille au moment de sa mort, trois jours auparavant.

A bord des autres yachts amarrés le long des appontements, il y avait d'autres gens qui avaient chacun leurs soucis. Sur un des plus grands, un très beau trois-mâts goélette noir, un courtier en grains d'une soixantaine d'années était couché, et ne pouvait dormir, se tourmentant au sujet du rapport qu'il avait reçu de son bureau concernant l'activité des enquêteurs de l'Office de l'impôt sur le revenu. D'ordinaire, à cette heure avancée de la nuit, il eût apaisé son inquiétude à l'aide de scotch à l'eau de Seltz et eût atteint ce degré d'euphorie où il se sentait aussi coriace et aussi casse-cou que n'importe lequel des anciens Frères de la Côte avec qui il avait, à vrai dire, beaucoup de traits communs, tant du côté caractère qu'au point

de vue ligne de conduite. Mais son médecin lui avait interdit l'alcool pendant un mois, trois mois en réalité, c'est-à-dire qu'on lui avait laissé entendre que s'il ne lâchait pas la boisson pendant au moins trois mois, cela le tuerait en moins d'un an ; alors il avait décidé de ne plus y toucher pendant un mois, et maintenant il se tourmentait au sujet du coup de téléphone qu'il avait reçu de l'Office avant de partir, lui demandant où il allait exactement et s'il avait l'intention de sortir des eaux côtières américaines.

Il était donc là allongé en pyjama dans son grand lit, deux oreillers sous la tête, la lampe de chevet allumée, et n'arrivait pas à se concentrer sur sa lecture, un récit de voyage aux îles Galapagos. Dans le temps, il n'amenait jamais de femmes dans son lit. Il les prenait dans leurs cabines et venait se coucher après. C'était là son appartement personnel, aussi privé que l'était pour lui son bureau. Jamais il ne voulait de femmes dans sa chambre. Quand il en voulait une, il allait chez elle et quand c'était fini, c'était fini, et maintenant que pour lui c'était fini pour tout de bon, son esprit avait cette même froide lucidité qu'il avait toujours eue autrefois, après coup. Et il était là couché, sans fumées adoucissantes, privé de tout ce courage chimique qui lui avait apaisé le cerveau et réchauffé le cœur durant tant d'années, se demandant ce que les fonctionnaires avaient en main, ce qu'ils avaient découvert et ce qu'ils retourneraient contre lui, ce qu'ils accepteraient d'admettre comme normal et ce qu'ils tiendraient absolument à considérer comme dissimulation frauduleuse ; et il n'avait pas peur d'eux, mais il les haïssait simplement, eux et le pouvoir dont ils allaient user si insolemment que toute son insolence à lui, sa petite insolence despotique, rude et durable, sa seule conquête permanente qui eût vraiment une valeur, serait percée à jour et, s'il venait jamais à être pris de trac, pulvérisée.

Il ne pensait pas en abstractions d'aucune sorte, mais en marchés, en ventes, en reports et en cadeaux. Il pensait en actions, en balles de coton, en milliers de boisseaux, en options, sociétés par actions, trusts et succursales. Et, en y réfléchissant, il se rendait compte qu'ils le tenaient bien, qu'ils en avaient assez pour qu'il n'eût pas de tranquillité pendant des années. S'ils refusaient de transiger, cela irait très mal. Dans le temps, il ne se serait pas inquiété, mais à présent, son côté combatif était fatigué, tout comme l'autre, et il était seul dans toute cette histoire maintenant et gisait là, étendu dans le grand, l'immense vieux lit, incapable de lire ni de dormir.

Sa femme avait obtenu le divorce dix ans auparavant après vingt années passées à sauvegarder les apparences et il ne l'avait jamais regrettée, pas plus qu'il ne l'avait aimée. Il avait fait ses débuts avec sa fortune et elle lui avait donné deux enfants, mâles tous deux, et comme leur mère, des imbéciles. Il avait eu des égards pour elle,

jusqu'à ce qu'il eût triplé son capital initial, ce qui lui avait permis de ne plus se soucier d'elle. A ce stade de sa fortune, les migraines de sa femme, ses jérémiades ou ses projets ne l'avaient plus jamais ennuyé. Il n'en avait plus tenu aucun compte.

Il avait été admirablement armé pour la carrière spéculative, à cause d'une extraordinaire vitalité sexuelle qui lui donnait cette confiance en soi qui lui permettait de jouer à coup sûr, beaucoup de bon sens, un cerveau mathématique, un scepticisme constant, mais contrôlé, un scepticisme aussi sensible aux désastres imminents qu'un baromètre anéroïde de précision l'était à la pression atmosphérique, et un sens temps-valeur qui lui épargnait les hausses et les dégringolades trop brusques. Tout cela, joint à une absence totale de sens moral, une aptitude à se faire aimer des gens sans jamais les aimer ni leur faire confiance en retour, tout en les persuadant avec chaleur de son amitié, pas une amitié désintéressée mais une amitié tellement intéressée à leur réussite qu'elle s'en faisait automatiquement des complices, et une inaptitude au remords comme à la pitié, l'avait mené où il était maintenant. Et là où il était maintenant, c'était couché, dans un pyjama de soie rayé, qui couvrait sa poitrine ratatinée de vieillard, son petit ventre gonflé, ses accessoires qui avaient fait son orgueil, maintenant disproportionnés et désormais inutiles, et ses petites jambes flasques, allongé sur un lit et incapable de dormir parce que finalement il avait des remords.

Il avait des remords en se disant que si seulement il n'avait pas tant fait le malin cinq ans plus tôt, il aurait alors pu payer ses impôts sans tours de passe-passe, et que, l'ayant fait, il serait tranquille maintenant. Alors il était là étendu, pensant à tout cela, et finalement il dormit ; mais parce que le remords avait un jour trouvé la fissure et avait commencé à s'infiltrer, il ne savait pas qu'il dormait, car son esprit continuait comme lorsqu'il était éveillé. Si bien qu'il n'y aurait pas de repos et, à son âge, il ne faudrait pas longtemps pour que cela le mît hors de course.

Il disait autrefois que seuls les imbéciles se faisaient du tracass et maintenant il s'efforçait de ne pas se tracasser au point de ne plus pouvoir fermer l'œil. Il lui arrivait de réussir jusqu'au moment où il s'endormait, mais c'est alors que les tracass entraient, et à l'âge qu'il avait, leur besogne était aisée.

Il n'avait nul besoin de se tracasser pour ce qu'il avait fait aux autres, ni pour ce qu'il leur était arrivé à cause de lui, ni pour la manière dont ils terminaient leur existence. – Qui avait déménagé des maisons de Lake Shore Drive pour prendre des pensionnaires là-bas, à Austin, avec les filles, dont l'entrée dans le monde avait été un événement, employées maintenant dans des cabinets de dentiste, quand par hasard elles trouvaient du travail ? – Qui finissait comme

veilleur de nuit à soixante-trois ans après ce dernier coup du sort ? – Qui s'était tué un beau matin avant le petit déjeuner et lequel de ses fils l'avait donc trouvé, et au milieu de quel gâchis ? – Qui maintenant prenait le métro aérien pour aller à son travail, quand il en avait, de Berwyn, essayant de placer, d'abord des actions, puis des automobiles, puis des articles ménagers et autres spécialités de porte en porte (*Pas de camelots chez moi, allez, filez, et la porte qui vous claque au nez*), pour finir, afin de varier la chute la tête la première que son père avait faite du haut de quarante-trois étages, sans bruissement de plumes comme lorsque tombe un aigle, en posant le pied sur le troisième rail du train Aurora-Elgin, sa poche de pardessus bourrée d'appareils mixtes, fouets à œufs, presse-citrons invendables (*Laissez-moi, simplement, vous en montrer le fonctionnement, madame. Vous le fixez ici, vous vissez ce petit truc. Et maintenant, regardez. Non, je n'en veux pas. Essayez-en un simplement. Je n'en veux pas. Sortez !*) ?

Alors il était sorti sur le trottoir bordé de catalpas dénudés avec les maisons de bois, les courettes désolées où personne n'en voulait ni de cela ni de quoi que ce fût d'autre, qui conduisait à la voie de l'Aurora-Elgin.

Il en était qui faisaient le grand saut du haut de la fenêtre de l'appartement ou du bureau ; d'autres se laissaient aller en douceur dans de petits garages pour deux voitures en laissant tourner les moteurs ; d'autres utilisaient la coutume du pays, le Colt ou le Smith et Wesson, ces instruments perfectionnés qui vous soulagent de l'insomnie, suppriment le remords, guérissent le cancer, évitent la banqueroute et trouvent une issue aux situations intolérables par la simple pression d'un doigt ; ces admirables instruments américains, si peu encombrants, d'un effet si sûr, si parfaitement conçus pour mettre fin au rêve américain lorsqu'il se transforme en cauchemar, leur seul inconvénient : le gâchis qu'ils font et que la famille est obligée de nettoyer.

Les hommes qu'il coulait prenaient toutes ces diverses portes de sortie, mais cela ne le tracassait jamais. Il fallait qu'il y eût un perdant et seules les poires se faisaient de la bile.

Non, rien ne l'obligeait à penser à eux, ou aux sous-produits des heureux coups de Bourse. On gagne, il faut bien que quelqu'un perde, seules les poires se font de la bile.

C'était bien assez de penser que s'il n'avait pas tant fait le malin, il y avait cinq ans, tout irait mieux pour lui, alors que dans peu de temps, à son âge, le désir de changer ce qui ne peut plus se défaire va ouvrir la brèche par où entreront les soucis. Seules les poires se font du souci. Mais les soucis, il peut les balayer avec un scotch à l'eau de Seltz. Que le docteur aille se faire foutre avec ses prescriptions. Alors il sonne pour un whisky et le steward s'amène à moitié endormi, et tandis qu'il

le boit, le spéculateur n'est plus une poire, sauf pour la mort.

Tandis que sur le yacht voisin dort une famille agréable, morne et bien-pensante. Le père a la conscience tranquille et dort profondément, couché sur le côté, un trois-mâts fuyant la tempête encadré au-dessus de sa tête, la lampe de chevet allumée, un livre tombé au pied du lit. La mère dort bien et rêve de son jardin. Elle a cinquante ans mais c'est une belle femme, saine, soignée, que le sommeil rend séduisante. La fille rêve à son fiancé qui arrive demain en avion et elle s'agite dans son sommeil, relève les genoux à toucher son menton, recroquevillée comme une chatte, avec ses boucles blondes et son joli visage au velouté de pêche, tout le portrait de sa mère à son âge, quand elle dort.

Heureuse famille où tout le monde s'aime. Le père est un homme d'un civisme accompli, bienfaiteur notoire, qui s'est élevé contre la prohibition, pas sectaire, mais généreux, compréhensif, humain, sensible, et presque jamais accessible à la colère. L'équipage du yacht est bien payé, bien nourri et bien logé. Tous les matelots tiennent le propriétaire en haute estime et aiment bien sa femme et sa fille. Le fiancé fait partie de la confrérie de la Tête-de-Mort. Il est aimé de tous, doué pour la réussite comme pas un, pense toujours plus aux autres qu'à lui-même et serait beaucoup trop bien pour qui que ce soit, sauf pour une charmante fille comme Frances. A part ça, il est probablement un peu trop bien pour Frances aussi, mais il faudra des années avant que Frances s'en rende compte, peut-être ; et il se peut qu'elle ne s'en rende jamais compte, la chance aidant. Le genre d'homme qui est doué pour la Tête-de-Mort est rarement également doué pour le lit ; mais avec une charmante fille comme Frances, l'intention vaut l'acte.

Si bien que, de toute façon, ils dorment tous avec sérénité et d'où vient donc l'argent qui les rend tous si heureux et qu'ils emploient avec tant d'aisance et d'à-propos ? L'argent vient de la vente de quelque chose que tout le monde utilise par millions de bouteilles, et qui coûte trois cents le litre à fabriquer, et se vend un dollar le flacon grand modèle (demi-litre), cinquante cents le moyen et vingt-cinq le petit. Mais il est plus économique d'acheter le grand, et si vous gagnez dix dollars par semaine, cela vous revient au même prix que si vous êtes milliardaire et le produit est vraiment bon, en plus. Il tient tout ce qu'il promet et même un peu plus. Des quatre coins du monde, des usagers reconnaissants écrivent sans cesse, découvrant de nouveaux usagers et les anciens clients lui restent aussi fidèles que Harold Tompkins, le fiancé, l'est à la Tête-de-Mort ou Stanley Baldwin à Harrow. Il n'y a pas de suicides quand l'argent est gagné de cette façon et tout le monde dort en toute tranquillité sur le yacht *Alzira III*, patron John Jacobson, équipage de quatorze hommes, propriétaire et

famille à bord.

A l'appontement n° 4, est amarré un douze mètres gréé en sloop avec, à bord, deux des trois cent vingt-quatre Estoniens qui parcourent le monde dans des petits voiliers de huit à douze mètres et envoient leurs sagas aux journaux estoniens. Ces articles ont une grande vogue auprès du public estonien et rapportent à leurs auteurs entre un dollar et un dollar trente cents par colonne. Ils prennent là-bas la place occupée dans les journaux américains par les pages sportives, baseball et football, et passent sous la rubrique « Sagas de nos intrépides voyageurs ». Aucun bassin de yacht digne de ce nom dans les eaux méridionales n'est complet s'il ne comporte pas au moins deux Estoniens bronzés, aux cheveux décolorés par le sel marin, en train d'attendre un chèque pour leur dernier article ; quand il arrive, ils font voile vers un autre bassin de yachts et écrivent une autre saga. Ils sont heureux, d'ailleurs. Presque aussi heureux que les gens sur l'*Alzira III*. C'est épatant d'être un « intrépide voyageur ».

Sur l'*Irydia IV*, un gendre de milliardaire professionnel et sa maîtresse, nommée Dorothy, épouse d'un des metteurs en scène les plus payés d'Hollywood, John Hollis, dont le cerveau est en passe de survivre à son foie, si bien qu'il terminera son existence en se prétendant communiste, pour sauver son âme, ses autres organes étant trop corrodés pour pouvoir être sauvés, sont au lit. Le gendre, bien charpenté, beau garçon dans le genre placard de publicité, est couché sur le dos et ronfle, mais Dorothy Hollis, la femme du metteur en scène, est éveillée et passe une robe de chambre puis, sortant dehors sur le pont, elle regarde par-delà l'eau noire du bassin des yachts la ligne que fait l'estacade sur l'horizon. Il fait frais sur le pont, le vent fait voler ses cheveux ; alors elle les arrange, les rejette en arrière pour dégager son front hâlé, et serrant plus étroitement sa robe de chambre autour d'elle, la pointe de ses seins se durcissant à cause du froid, elle aperçoit les feux d'un bateau venant de l'autre côté de l'estacade. Elle suit du regard leur avance rapide et régulière le long de la jetée puis, à l'entrée du bassin, le projecteur du bateau s'allume et balaie toute la surface de l'eau, l'aveuglant au passage, accrochant le môle du garde-côte et illuminant le groupe d'hommes qui attend là et le noir scintillant de la nouvelle ambulance automobile de l'entreprise de pompes funèbres, ambulance qui fait également office de corbillard aux enterrements.

Je suppose qu'il vaudrait mieux prendre du Luminal se disait Dorothy. Il faut absolument que je dorme. Ce pauvre Eddie est rond comme une bille. Ça compte tellement pour lui et il est gentil, mais il se noircit à tel point qu'il s'endort tout de suite. Il est si chou. Bien entendu, si je me mariais avec lui il filerait avec une autre, j'imagine. Pourtant il est chou. Pauvre amour, il est tellement noir. J'espère qu'il

ne s'en ressentira pas trop demain matin. Il faut que j'aille défaire cette mise en plis et que je dorme. De quoi ils ont l'air... c'est terrible. Et je tiens à être belle pour lui. Il est chou. Dommage que je n'aie pas amené de femme de chambre. Il est vrai que je ne pouvais pas faire ça. Même pas Bates. Je me demande comment va John, le pauvre. J'espère qu'il va mieux. Son pauvre foie. Je souhaiterais être là pour le soigner, je devrais aller me coucher et dormir de façon à ne pas avoir une tête à faire peur demain matin. Eddie est chou. John aussi, lui et son pauvre foie. Oh ! son pauvre foie. Eddie est chou. Dommage qu'il ait pris une telle cuite. Il est si fort, si plein d'entrain, si merveilleux et tout. Peut-être que demain il ne se saoulera pas autant.

Elle descendit et trouva son chemin jusqu'à sa cabine et là, assise devant le miroir, elle commença la série des cent coups de brosse sur ses cheveux. Elle se souriait à elle-même dans la glace, tandis que la brosse à longs crins courait dans ses beaux cheveux. Eddie est chou. Oui, vraiment. Si seulement il n'avait pas pris une telle cuite. Les hommes ont tous quelque chose comme cela. Regardez le foie de John. Bien sûr on ne peut pas le regarder. Il doit être affreux à voir, entre nous. Heureusement qu'on ne peut pas le voir. Pourtant, rien n'est vraiment laid chez un homme. Drôle qu'ils s'imaginent que ça l'est, pourtant. Il est vrai qu'un foie, tout de même. Ou des reins. Des rognons. Rognons en brochette. Combien a-t-on de rognons ? On a deux de presque tout, sauf l'estomac et le cœur. Et le cerveau bien entendu. Là. Ça fait cent. J'adore me brosser les cheveux. C'est à peu près la seule chose utile qui soit en même temps amusante à faire. Toute seule, je veux dire. Oh ! Eddie est chou. Si j'allais tout simplement le trouver. Non, il est trop saoul. Pauvre garçon. Je vais prendre du Luminal.

Elle se contempla dans le miroir. Elle était extraordinairement jolie, avec un corps très mignon et très délicat. Oh ! je suis encore présentable, se dit-elle. Un peu moins bien que le reste par endroits, mais ça peut encore passer. Il faut absolument que tu dormes, néanmoins. J'adore dormir. Comme je voudrais dormir une fois d'un vrai sommeil, d'un bon sommeil naturel comme on dormait quand on était gosses. Je suppose que c'est le fait de vieillir, de se marier, d'avoir des enfants, de boire trop et puis de faire un tas de choses qu'on ne devrait pas. Si on pouvait bien dormir je ne crois pas que tout cela tirerait à conséquence. Sauf la boisson, je suppose. Pauvre John avec son foie, et Eddie. Eddie est un amour, en tout cas. Il est mignon. Je ferais bien de prendre le Luminal.

Elle se fit une grimace dans la glace.

« Tu ferais bien de prendre du Luminal », se chuchota-t-elle. Elle absorba le Luminal dans un verre d'eau qu'elle prit à la carafe-thermos en métal chromé qui se trouvait dans l'armoire de chevet.

C'est mauvais pour les nerfs, se dit-elle. Mais il faut bien dormir. Je me demande comment serait Eddie si nous étions mariés. Irait cavalier avec quelqu'un de plus jeune, sans doute. Je suppose que c'est une question de tempérament ; ils n'y peuvent rien et nous non plus. Pour moi, je sais qu'il m'en faut beaucoup et je me sens si bien, et ce n'est pas tant que ce soit quelqu'un d'autre ou quelqu'un de nouveau, tout ça ne veut rien dire. C'est uniquement ça qui compte et on les aimerait toujours s'ils vous le donnaient. Le même, je veux dire. Mais ils ne sont pas faits ainsi. Il leur faut quelqu'un de nouveau, ou quelqu'un de plus jeune, ou quelqu'un à qui ils ne devraient pas s'intéresser, ou quelqu'un qui ressemble à quelqu'un d'autre. Ou si on est brune, il leur faut une blonde. Ou si on est blonde, ils s'amourachent d'une rousse. Et si on est rousse, c'est encore autre chose. Une juive, j'imagine, et s'ils sont vraiment blasés alors c'est une Chinoise ou comment appelle-t-on ça donc, ou Dieu sait quoi. C'est fou. Ou bien ils se fatiguent, tout simplement. On ne peut pas leur en vouloir puisqu'ils sont faits comme ça, et moi c'est plus fort que moi. John a tellement bu qu'il n'est plus bon à rien. Il était bien pour ça. Il était merveilleux. C'est vrai. Mais vraiment. Et Eddie l'est. Mais pour l'instant il est trop saoul. Je suppose que je finirai putain. J'en suis peut-être une à l'heure qu'il est. On ne le sait jamais, je suppose, quand on le devient. *Seules ses meilleures amies osaient le lui dire.* Pas dans les chroniques mondaines de M. Winchell. Voilà qui ferait bien, et neuf, dans sa colonne. Putanités : M^{me} John Hollis vient de rentrer en ville après avoir agréablement catiné sur la côte. Mieux que la maternité. Plus banal, j'imagine. Mais les femmes n'ont vraiment pas la vie drôle. Mieux vous traitez un homme et plus vous lui montrez que vous l'aimez, plus vite il se lasse de vous. Je suppose que ceux qui valent quelque chose sont faits pour avoir un tas de femmes, mais c'est terriblement épuisant de vouloir être un tas de femmes à soi toute seule, et puis ensuite quelqu'un de pas compliqué s'amène et l'enlève quand il en a assez de ça. Je suppose qu'on finit toutes par devenir des putains, mais à qui la faute ? Ce sont les putains qui ont la bonne place et qui se paient le plus de bon temps, mais il faut être terriblement stupide, vraiment, pour faire une bonne putain. Comme Hélène Bradley. Stupide et bien intentionnée et vraiment égoïste pour en faire une bonne. Il est probable que j'en suis une moi-même, à l'heure qu'il est. Il paraît qu'on ne le sait jamais et qu'on s'imagine toujours ne pas l'être. Il doit bien y avoir des hommes qui ne se fatiguent pas de vous, ou de faire ça. Il y en a sûrement. Mais qui est-ce qui les a ? Ceux que nous connaissons ont tous eu leur éducation faussée. Ne revenons pas là-dessus. Non, à aucun prix. Non plus qu'à toutes ces sorties en auto et tous ces bals. Si seulement le Luminal pouvait me faire de l'effet. Maudit soit Eddie, vraiment. Il n'aurait vraiment pas dû se saouler à ce point-là. Ce n'est

pas chic, vraiment. Qu'ils soient bâtis comme ils le sont, ça on n'y peut rien, mais se saouler, ça n'a pas de rapport. J'imagine que je suis bel et bien une putain, mais si je reste maintenant allongée là toute la nuit sans pouvoir dormir, je vais devenir folle et si j'en prends trop de cette cochonnerie, je vais être mal fichue demain toute la journée et puis des fois ça ne vous fait pas dormir et de toute façon je serai nerveuse et de mauvaise humeur et je me sentirai abominablement mal. Oh ! après tout, allons-y. Ça m'ennuie mais qu'est-ce qu'on peut faire ? Qu'est-ce qu'on peut faire sinon le faire malgré que... malgré que... enfin quoi qu'il arrive. Oh ! c'est vraiment un amour, non il ne l'est pas, c'est *moi* qui suis un amour, oui tu es un amour, tu es adorable, oh ! tu es si mignonne, oh ! oui, mignonne, et moi qui ne voulais pas, mais m'y voilà, m'y voilà vraiment maintenant, oh ! ce qu'il est chou, non pas du tout, il n'est même pas là, moi, je suis là, je suis toujours là et je suis celle qui ne pourra jamais partir, non jamais. Amour, toi. Mignonne. Oh ! oui, tu es mignonne. Mignonne, mignonne, mignonne. Oh ! oui, mignonne. Et tu es moi ! Et voilà. Et c'est comme ça. Alors pourquoi pas toujours maintenant et c'est fini maintenant, complètement fini... Tant pis. Ça m'est égal. Qu'est-ce que ça change ? Ce n'est pas mal si je ne me sens pas tourmentée. Et je ne le suis pas. J'ai simplement envie de dormir à présent et si je me réveille je recommencerai avant d'être complètement éveillée.

Elle s'endormit à ce moment, se rappelant, à l'instant de sombrer finalement dans le sommeil, qu'elle devait se tourner sur le côté de façon que sa tête ne soit pas plaquée contre l'oreiller. Quelle que fût son envie de dormir, elle se rappelait combien c'était mauvais pour les traits, vraiment terriblement mauvais, de dormir de cette façon, le visage à plat sur l'oreiller.

Il y avait deux autres yachts dans le port, mais tout le monde dormait à bord de ces deux-là également lorsque le garde-côte remorqua la chaloupe de Freddy Wallace, le *Queen-Conch*, dans l'eau noire du bassin des yachts et s'amarra contre l'appontement de la douane.

1 Jeu de mots intraduisible entre *broad-minded* (large d'idées) et *broad* (poule).

2 En français dans le texte.

CHAPITRE XVII

Harry Morgan n'en sut rien quand on fit descendre une civière de l'appontement et quand deux hommes, la portant sous un projecteur devant la porte de la cabine du commandant, deux autres le soulevèrent de la couchette et sortirent en vacillant sur le pont pour le déposer sur la civière. Il était sans connaissance depuis le début de la soirée et son grand corps s'enfonça profondément dans la toile quand les quatre hommes le soulevèrent et le portèrent jusque sur le débarcadère.

« Oh ! hisse !

– Tiens ses jambes. Attention qu'il ne glisse pas.

– Oh ! hisse ! »

Ils hissèrent la civière en haut du débarcadère.

« Comment le trouvez-vous, docteur ? demanda le shérif pendant que les hommes poussaient la civière dans l'ambulance.

– Il est vivant, répondit le docteur. C'est tout ce qu'on peut dire.

– Il est sans connaissance ou bien il déraile depuis qu'on l'a ramassé », fit le second maître de manœuvre qui commandait le garde-côte. Il était petit, râblé, et portait des lunettes qui brillaient à la lumière des projecteurs. Il était mal rasé. « Tous vos macchabées cubains sont à l'arrière de la chaloupe. On a tout laissé comme c'était. On n'a rien touché. On a simplement descendu les deux qui risquaient de passer pardessus bord. Tout est exactement comme c'était. L'argent et les armes. Tout.

– Allons-y, fit le shérif. Pouvez-vous envoyer un coup de projecteur jusque là-bas ?

– Je vais en brancher un du quai, répondit le capitaine du port. » Il partit chercher le projecteur et le fil.

« Allons », dit le shérif. Ils s'en allèrent à l'arrière avec des lampes électriques... « Vous allez me dire exactement dans quelle position vous les avez trouvés. Où est l'argent ?

– Dans ces deux sacs.

– Combien y a-t-il ?

– Je ne sais pas. J'en ai ouvert un, j'ai vu que c'était l'argent et je l'ai refermé. Je ne voulais pas y toucher.

– C'est bien, dit le shérif. C'est tout à fait ça.

– Tout est exactement comme c'était sauf qu'on a transporté les deux macchabées des réservoirs jusque dans le cockpit pour les empêcher de rouler à la flotte, et qu'on a transbordé c't'espèce de gros bœuf d'Harry chez nous sur ma couchette. J'ai bien cru qu'il allait y passer

avant qu'on y arrive. Il est dans un sale état.

– Il est resté tout le temps sans connaissance ?

– Il déraillait, au début, répondit le capitaine. Pas moyen de comprendre un mot de ce qu'il disait. On a écouté longtemps mais ça n'avait ni queue ni tête. Après ça, il a perdu connaissance. Voilà, tout est là. Exactement comme c'était à part celui qu'a l'air d'un nègre, là-bas, qu'est là où Harry était allongé. On l'avait trouvé sur la banquette, au-dessus du réservoir de tribord, il pendait par-dessus le bordage, et l'autre noiraud à côté de lui, qui était à l'autre bout de la banquette, côté bâbord, aplati sur le nez. Attention. N'allumez pas d'allumettes. L'essence a coulé partout.

– Il devrait y avoir un corps de plus, dit le shérif.

– C'est tout ce qu'il y avait. L'argent est dans ces sacs. Les armes sont là où on les a trouvées.

– Faudrait faire venir quelqu'un de la banque pour qu'on puisse ouvrir ces sacs, dit le shérif.

– Il n'y a qu'à les porter dans mon bureau et les plomber.

– Bonne idée », dit le capitaine.

Sous le projecteur, le gris et le blanc de la chaloupe luisaient d'un éclat frais. Cela était dû à la rosée qui couvrait le pont et le haut du rouf. Sur la peinture blanche, les éraflures paraissaient toutes fraîches. A l'arrière, l'eau était vert clair à la lumière et il y avait des petits poissons autour des pilotis.

Dans le cockpit, les visages gonflés des morts brillaient sous le projecteur, avec des plaques de laque brune là où le sang avait séché. Il y avait des douilles calibre 45 autour des morts dans le cockpit et la mitraillette gisait sur la plage arrière à l'endroit où Harry l'avait lâchée. Les deux serviettes de cuir dans lesquelles les hommes avaient apporté l'argent à bord étaient posées contre un des réservoirs d'essence.

« J'ai pensé que je devrais peut-être prendre l'argent à bord avec moi pendant qu'on le remorquait, dit le capitaine. Et puis je me suis dit qu'il valait mieux tout laisser comme c'était, du moment que le temps se maintenait au beau.

– Vous avez bien fait de le laisser, dit le shérif. Qu'est devenu l'autre homme, Albert Tracy, le pêcheur ?

– Je n'en sais rien. Voilà tout ce qu'il y avait, juste comme c'était, à part qu'on a déplacé ces deux-là, répondit le capitaine. Ils sont tous percés comme des passoires, sauf celui-là qu'est sur le dos sous le gouvernail. Il a juste pris une balle derrière la tête. Elle est ressortie par-devant. Vous voyez ce que ça a donné.

– C'est celui qu'avait l'air d'un gosse, dit le shérif.

– Il a plus l'air de rien du tout, maintenant, fit le capitaine.

– Ce gros-là, c'est lui qui avait la mitraillette et qu'a tué Robert

Simmons, l'avocat, dit le shérif. Qu'est-ce qui a bien pu se passer, d'après vous ? Comment diable ont-ils fait leur compte pour se faire tous tirer dedans ?

– Ils ont dû commencer à se bagarrer entre eux, fit le capitaine. Ils ont dû se disputer pour le partage de l'argent.

– On va les recouvrir jusqu'à demain matin, dit le shérif. J'emmène les sacs. »

Et alors, comme ils étaient plantés là dans le cockpit, une femme s'amena en courant sur l'appontement, dépassant le garde-côte, et derrière elle vint la foule. C'était une femme sans âge, un visage décharné, d'aspect farouche, nu-tête ; ses cheveux s'étaient défaits et lui tombaient dans le cou bien qu'ils fussent noués au bout. Apercevant les cadavres dans le cockpit elle se mit à brailler. Elle se tenait sur la jetée et hurlait, la tête rejetée en arrière, et deux autres femmes lui tenaient les bras. La foule, qui était venue à sa suite, s'amassait autour d'elle, se bousculant pour regarder en bas dans la chaloupe.

« Nom de Dieu ! fit le shérif. Qui a laissé la grille ouverte ? Trouvez-moi quelque chose pour couvrir les corps, couvertures, draps, n'importe quoi ; on va expulser tout ce monde-là. »

La femme interrompit ses hurlements et regarda dans la chaloupe, puis elle rejeta sa tête en arrière et se remit à brailler.

« Où est-ce qu'ils l'ont mis ? demanda une femme près d'elle.

– Où est-ce qu'ils ont mis Albert ? »

La femme qui braillait s'interrompit et regarda de nouveau en bas dans la chaloupe.

« Il est par là, dit-elle. Hé, dites donc, Roger Johnson ! cria-t-elle au shérif. Où il est Albert ? Où il est Albert ?

– Il n'est pas à bord, madame Tracy », répondit le shérif.

La femme rejeta la tête en arrière et recommença à hurler, les tendons rigides saillant sur son cou maigre, les mains crispées, les cheveux frissonnants.

Derrière le gros de la foule, des gens jouaient des coudes et se bousculaient pour atteindre le bord du quai.

« Poussez-vous. Que les autres voient un peu aussi.

– Ils vont les recouvrir. »

Et en espagnol : « Laissez-moi passer. Laissez-moi voir. *Hay cuatro muertos. Todos son muertos.* Laissez-moi voir. »

A présent, la femme hurlait : « Albert ! Albert ! Oh ! mon Dieu, où est Albert ? »

A l'arrière de la foule, deux jeunes Cubains qui venaient d'arriver et qui n'avaient pas réussi à se frayer un passage, reculèrent, prirent leur élan et foncèrent en même temps. Le premier rang des curieux oscilla, ondula et tomba en avant et alors, au beau milieu d'un hurlement,

M^{me} Tracy et ses deux supporteuses basculèrent, puis, tandis que les supporteuses se raccrochaient frénétiquement, M^{me} Tracy, toujours hurlante, tomba dans l'eau verte, le hurlement se transformant en un « plouf » et un borborygme.

Deux hommes de l'équipage du garde-côte plongèrent dans l'eau verte où M^{me} Tracy se débattait sous le faisceau du projecteur. Le shérif, de la poupe, se pencha et lui lança un grappin et finalement, soulevée par en dessous par les deux hommes du garde-côte, le shérif la tirant par les bras, elle fut hissée sur le pont à l'arrière de la chaloupe. Parmi la foule nul n'avait fait un mouvement pour la secourir, aussi, pendant qu'elle était debout, sur l'arrière, toute ruisselante, elle leva la tête vers eux en agitant furieusement les deux poings et hurla : « Chalauds ! Futains ! » Ensuite, tournant les yeux vers le cockpit, elle se mit à gémir : « Albè ! Où est Albè ?

– Il n'est pas à bord, madame Tracy, dit le shérif, se saisissant d'une couverture, pour l'en couvrir. Calmez-vous, madame Tracy. Soyez courageuse.

– Mon'atelier, fit M^{me} Tracy d'un ton tragique. Pé'du mon'atelier.

– On plongera pour vous le ramener, demain matin, lui dit le capitaine du garde-côte. On vous le retrouvera, n'ayez crainte. »

Les hommes du garde-côte s'étaient hissés à l'arrière et restaient là debout, ruisselants. « Allez, viens, on s'en va, dit l'un d'eux. Je commence à pas avoir chaud. »

« Maintenant, ça va, madame Tracy ? interrogea le shérif, lui passant la couverture autour des épaules.

– Ça ba ? fit M^{me} Tracy. Ça ba ? » Puis elle serra les poings et rejeta la tête en arrière afin de hurler pour de bon. Le chagrin de M^{me} Tracy était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

La foule l'écoutait en silence, respectueusement. M^{me} Tracy fournissait précisément le fond sonore qu'il fallait pour aller avec la vision de ces bandits morts que le shérif et un de ses assistants étaient en train de recouvrir à l'aide de couvertures prises sur le garde-côte, voilant ainsi le spectacle, le plus sensationnel dont la ville eût été le témoin depuis qu'Isleño avait été lynché, il y avait des années de cela, là-bas sur la route du comté, puis pendu après un poteau télégraphique et laissé à se balancer à la lumière des phares de toutes les voitures qui étaient venues voir ça.

La foule fut déçue quand on eut recouvert les corps, mais, de toute la ville, eux seuls avaient vu. Ils avaient vu M^{me} Tracy tomber à l'eau et avant d'arriver sur le quai, ils avaient vu transporter Harry Morgan à l'hôpital maritime, sur une civière. Quand le shérif leur fit évacuer le bassin des yachts ils partirent contents, sans protester. Ils savaient combien ils avaient été favorisés.

Entre-temps, à l'hôpital maritime, Marie, la femme d'Harry Morgan,

et ses trois filles, attendaient sur une banquette de la salle de réception. Les trois filles pleuraient et Marie mordait un mouchoir. Elle n'avait pas pu pleurer depuis midi.

« Papa a reçu une balle dans le ventre, dit une des filles à sa sœur.

– C'est terrible, répondit l'autre.

– Taisez-vous, dit la plus âgée. Je prie pour lui. Ne me dérangez pas. »

Marie ne disait rien et restait simplement assise là, mordant un mouchoir et sa lèvre inférieure.

Au bout d'un moment le docteur sortit. Elle le regarda et il secoua la tête.

« Je peux entrer ? demanda-t-elle.

– Pas encore », répondit-il. Elle s'avança vers lui. « Il a passé ? fit-elle.

– J'en ai peur, madame Morgan.

– Je peux entrer le voir ?

– Pas encore. Il est dans la salle d'opération.

– Oh ! Dieu de Dieu, dit Marie. Oh ! Dieu de Dieu. J'emmène les filles à la maison. Après je reviendrai. »

Brusquement sa gorge se serra et elle fut incapable d'avaler sa salive.

« Allons, venez mes enfants », dit-elle. Les trois filles la suivirent jusqu'à la vieille automobile au volant de laquelle elle s'installa ; puis elle mit le moteur en marche.

« Comment va papa ? » demanda une des filles.

Marie ne répondit pas.

« Comment va papa, maman ?

– Laisse-moi, fit Marie. Je vous demande de me laisser.

– Mais...

– Tais-toi, je t'en prie, mon chou, dit Marie. Tais-toi, tais-toi et prie simplement pour lui. » Les filles recommencèrent à pleurer.

« Ah ! bon Dieu, fit Marie. Ne pleurez pas comme ça. Je vous ai dit de prier pour lui.

– C'est ce qu'on va faire, répondit une des filles. Je n'ai pas cessé tout le temps qu'on était à l'hôpital. »

Comme ils tournaient sur le corail blanc, usé, de Rocky Road, le phare de l'auto éclaira un homme qui s'avançait sur la route d'un pas chancelant.

Un pauvre poivrot quelconque, songea Marie. Un pauvre bougre de poivrot.

Elles dépassèrent l'homme, qui avait du sang sur le visage et qui poursuivit son chemin en vacillant dans le noir après que les phares de l'auto eurent disparu au bout de la rue. C'était Richard Gordon qui rentrait chez lui.

Devant la porte de la maison, Marie arrêta la voiture. « Montez vous coucher, mes enfants, dit-elle. Allez au lit.

– Et papa ? demanda l'une des filles.

– Laissez-moi tranquille, fit Marie. Pour l'amour de Dieu, voulez-vous me laisser tranquille. »

Elle vira, prit la route et s'en retourna à l'hôpital.

De retour à l'hôpital, Marie Morgan monta les marches en courant. Le docteur la rencontra sous la véranda alors qu'il sortait de derrière le paravent masquant la porte d'entrée. Il était fatigué et rentrait chez lui.

« C'est fini, madame Morgan, dit-il.

– Il est mort ?

– Il est mort sur la table.

– Je peux le voir ?

– Oui, répondit le docteur. Il a eu une fin très paisible, madame Morgan. Il ne s'est pas senti passer.

– Oh ! vingt dieux », fit Marie. Les larmes commencèrent à couler sur ses joues. « Oh ! fit-elle. Oh ! Oh ! Oh ! »

Le docteur lui mit la main sur l'épaule.

« Ne me touchez pas, dit Marie. Puis : Je veux le voir.

– Venez », fit le docteur. Il l'accompagna le long d'un couloir, puis dans une pièce blanche où Harry Morgan était allongé sur une table roulante, un drap jeté sur son grand corps. La lumière crue ne projetait pas d'ombres, Marie se tint sur le seuil, terrifiée par l'éclairage.

« Il n'a pas souffert, madame Morgan », dit le docteur.

Marie ne semblait pas l'entendre.

« Oh ! Dieu de Dieu, dit-elle, recommençant à pleurer. Regardez-moi son sacré visage ! »

CHAPITRE XVIII

Je ne sais pas, songeait Marie, assise à la table de la salle à manger, je suis capable de tenir le coup un jour à la fois, ou une nuit à la fois et peut-être que ça s'arrangera. C'est ces sacrées nuits. Si je tenais plus à ces filles. Faut tout de même que je m'occupe d'elles. Faut que je me mette à faire quelque chose. Ça finit peut-être par se passer, cette impression d'être morte en dedans. Et puis qu'est-ce que ça change. En tout cas, faut que je me mette à faire quelque chose. Ça fait une semaine aujourd'hui. J'ai peur que si je pense à lui volontairement je finirai par ne plus me rappeler comment il était. Cette peur affreuse que j'ai eue quand je n'arrivais plus à me rappeler son visage. Faut que je me décide à entreprendre quelque chose, quel que soit l'état dans lequel je suis. Si j'avais eu des économies ou s'il y avait eu des primes ç'aurait mieux valu, mais c'est pas ça qui me remonterait. Avant tout, faut que je vende la maison. Ces salauds qui l'ont descendu. Oh ! les enfants de salauds. C'est la seule chose que je ressente. De la haine et une sensation de creux en dedans. Je suis vide comme une maison vide. Enfin, faut que je me mette à faire quelque chose. J'aurais dû aller à l'enterrement. Mais je n'ai pas pu. A part ça, faut que je commence à faire quelque chose tout de suite. Pas question que jamais personne ne revienne une fois mort.

Lui, tel qu'il était, râleur et fort, et vif, tout comme une espèce d'animal de luxe. Ça me possédait toujours, rien que de le voir bouger. J'ai eu tellement de chance de l'avoir eu à moi tout ce temps. C'est à Cuba que sa chance a commencé à l'abandonner. Ensuite ç'a été de pis en pis jusqu'à ce qu'il se soit fait tuer par un Cubain.

Les Cubains portent la guigne aux Conchs. Les Cubains portent la guigne à n'importe qui. Et puis ils sont trop de nègres, là-bas. Je me rappelle la fois qu'il m'a emmenée à La Havane quand il se faisait tout cet argent et qu'on se promenait dans le parc, un nègre est venu me dire quelque chose et Harry l'a sonné, puis il a ramassé son chapeau de paille qui était tombé et l'a fait voler à cinquante mètres de là et un taxi l'a écrasé. J'en avais mal au ventre à force de rire.

C'était la première fois que je m'étais fait teindre en blonde, ce jour-là, dans cet institut de beauté du Prado. Ils avaient passé tout l'après-midi sur mes cheveux et ils étaient si noirs au naturel qu'ils ne voulaient pas le faire et j'avais peur d'avoir une tête terrible, mais je n'arrêtais pas de leur dire de tâcher de voir s'ils ne pourraient pas les faire un peu plus clair, alors l'homme recommençait avec son petit bout de bois orange avec du coton au bout, le trempant dans ce bol

qui avait dedans un genre de truc fumant comme si c'était bouillant ou quelque chose comme ça, et un coup de peigne ; partageant les mèches avec un bout de son petit bâton et un coup de peigne, et repassant dessus, puis les laissant sécher et moi j'étais là assise avec dans la poitrine un de ces tracs à cause de ce que je me faisais faire et je ne disais pas autre chose que : Essayez voir si vous ne pourriez pas les faire un petit peu plus clairs.

Et à la fin, il dit : C'est ce que je peux faire de plus clair sans courir de risques, madame, et ensuite il m'a fait un shampoing et une mise en plis et j'avais peur même de regarder de crainte que ça ne soit affreux et il m'a fait la mise en plis, une raie sur le côté loin derrière l'oreille, avec de toutes petites boucles serrées derrière, et comme ils étaient encore tout mouillés, je ne pouvais pas savoir ce que ça allait donner, à part que ça me faisait toute changée et tout le temps j'en avais le cœur serré de toute cette histoire. Et alors quand je sors de dessous le séchoir, il a enlevé le filet et les épingles et les a peignés et c'était tout à fait comme de l'or.

Alors je suis sortie de là et je me suis vue dans la glace et ça brillait tellement au soleil et c'était si doux et si soyeux quand je les ai touchés avec ma main, que je n'arrivais pas à croire que c'était moi et j'étais dans un tel état de surexcitation que j'en étouffais.

J'ai descendu le Prado jusqu'au café où Harry attendait et j'étais tellement agitée, me sentant toute chose en dedans, genre comme si j'allais tourner de l'œil, et il s'est levé quand il m'a vue arriver et il restait là à me regarder sans pouvoir détourner les yeux et sa voix était comme épaisse et toute drôle quand il m'a dit : « Bon Dieu, Marie, ce que tu es belle. »

Et moi je lui ai répondu : « Tu m'aimes en blonde ?

– N'en parlons pas, qu'il a fait. Allons à l'hôtel. »

Et moi, à ce moment-là, j'ai dit : « D'accord ! Allons-y. » J'avais vingt-six ans dans ce temps-là.

Et c'est comme ça qu'il était toujours avec moi et c'est ça que je ressentais toujours pour lui. Il disait qu'il n'avait jamais eu rien de pareil à moi et moi je sais que des hommes comme lui y en avait pas. Je ne le sais que trop bien et maintenant il est mort.

Maintenant faut que je me mette à quelque chose. Je sais bien qu'il le faut. Mais quand on a un homme comme ça et qu'une espèce de fumier de Cubain le tue, on ne peut pas recommencer comme ça tout de suite ; parce que tout ce qu'on avait dans le ventre est parti. Je ne sais pas quoi faire. C'est pas comme quand il partait pour des voyages ; je savais qu'il devait revenir, mais maintenant faut que je tienne tout le reste de mon existence. Et je suis grosse à présent, et laide et vieille et il est pas là pour me dire que je le suis pas. Faudrait que je paie un homme pour faire ça maintenant, j'imagine, et en plus

je n'aurais pas envie de lui. C'est comme ça. Eh oui c'est comme ça.

Et il était tellement chic pour moi, bon sang, et sûr, sérieux, et il gagnait toujours de l'argent d'une façon ou d'une autre, et jamais je n'avais à me faire du souci pour l'argent, seulement pour lui, et maintenant tout ça est fini.

C'est pas ce qui arrive à celui qui se fait tuer. Ça me serait égal si c'était moi qui me faisais tuer. Pour Harry lui, à la fin, il était simplement fatigué, disait le docteur Il ne s'est pas réveillé, même. J'étais contente qu'il ait eu une mort pas dure, parce que, Dieu de Dieu, ce qu'il a dû souffrir sur ce bateau. Je me demande s'il a pensé à moi ou à quoi il pouvait bien penser. J'imagine que dans ces cas-là on ne pense à personne. J'imagine que ça doit faire trop mal. Mais à la fin il en a simplement eu assez, trop fatigué. Qu'est-ce que je donnerais, bon Dieu, pour que ce soit moi qui soit morte. Mais ça ne sert à rien de souhaiter ça. Ça ne sert à rien de souhaiter rien.

Je ne pouvais pas aller à l'enterrement. Mais les gens ne comprennent pas ça. Ils ne savent pas ce que ça vous fait. Parce que les hommes bien sont rares. On n'en fait plus, c'est simple. Personne ne peut savoir ce qu'on ressent, parce que personne ne sait de quoi il retourne pour cette question-là. Moi je le sais. Je ne le sais que trop bien. Et maintenant, si je vis vingt ans, qu'est-ce que je vais faire ? Personne ne viendra me le dire et il ne me reste plus rien d'autre à faire maintenant que de prendre les choses comme elles viennent tous les jours et me mettre à quelque chose tout de suite. Voilà ce qu'il faut que je fasse. Mais, Dieu de Dieu, qu'est-ce qu'on peut bien faire la nuit, voilà ce que je me demande.

Comment passe-t-on ses nuits si on ne peut pas dormir ? Je suppose qu'on finit par l'apprendre tout comme on apprend ce que ça vous fait de perdre son mari. Je suppose qu'on finit bel et bien par l'apprendre. Je suppose qu'on finit par tout apprendre dans cette sacrée bon Dieu d'existence. Des chances qu'on apprend tout. Je suppose que je suis en train d'apprendre en ce moment. On devient simplement tout mort à l'intérieur et après tout est facile. On devient mort comme la plupart des gens le sont la plupart du temps. C'est seulement comme ça, pas de doute. A peu de chose près, c'est sûrement ce qui vous arrive. Eh bien, je démarre bien, je ne peux pas me plaindre. Si c'est ce qu'il faut faire, je prends un bon départ. Je suppose que c'est comme ça qu'il faut faire et pas autrement. Sûrement comme ça. Pas de doute que c'est à ça que ça revient. Très bien. Dans ce cas-là, je suis bien placée au départ. J'ai une drôle d'avance sur tout le monde.

Dehors, il faisait une adorable journée d'hiver, sous-tropicale, douce, fraîche, et les branches des palmiers brassaient la légère brise du nord. Des hivernants passèrent à bicyclette devant la maison. Ils riaient. Dans la grande cour de la maison d'en face un paon

s'égosillait.

Par la fenêtre, on voyait la mer qui paraissait dure, neuve et bleue dans la lumière d'hiver.

Un grand yacht blanc entrait dans le port et à sept milles au large sur l'horizon, on voyait se détacher nettement, sur la mer bleue, la minuscule silhouette d'un pétrolier qui faisait route vers l'ouest en serrant les brisants, afin de ne pas gaspiller de combustible à contre-courant.

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE - HARRY MORGAN Printemps

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

DEUXIÈME PARTIE - HARRY MORGAN Automne

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

TROISIÈME PARTIE - HARRY MORGAN Hiver

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII



GALLIMARD

5 rue Sébastien Bottin, 75007 Paris

www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 1946, pour la traduction française.* Pour l'édition papier.

© *Éditions Gallimard, 2012.* Pour l'édition numérique.

Ernest Hemingway

En avoir ou pas

Traduit de l'anglais par Marcel Duhamel

Comme il se tenait là, avec la mitraillette dans sa main gauche, jetant un regard circulaire avant de refermer le panneau à l'aide du crochet terminant son bras droit, le Cubain qui était allongé à bâbord et qui avait reçu trois balles dans l'épaule se mit sur son séant, visa soigneusement et lui envoya une balle dans le ventre.

Harry fut projeté en arrière et retomba assis. Il avait l'impression d'avoir reçu un coup de matraque dans l'abdomen. Il était adossé à un des tuyaux creux qui servaient de supports aux fauteuils de pêche, et tandis que le Cubain continuait à tirer sur lui, écaillant le fauteuil au-dessus de lui, il se baissa, trouva la mitraillette, et ajusta soigneusement, tenant la poignée avant du crochet de son bras droit.

Ernest Hemingway (1898-1961) est l'auteur de *L'Adieu aux armes*, *Le soleil se lève aussi*, *Le Vieil Homme et la mer*. *Les Neiges du Kilimanajaro*, *Paradis perdu*, *Mort dans l'après-midi*.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CINQUANTE MILLE DOLLARS, Folio n° 280 et Folio bilingue n° 110.

L'ADIEU AUX ARMES, Folio n°27.

LE SOLEIL SE LÈVE AUSSI, Folio n° 221.

LES VERTES COLLINES D'AFRIQUE, Folio n°352.

MORT DANS L'APRÈS-MIDI, Folio n° 251.

EN AVOIR... OU PAS, Folio n° 266.

LES NEIGES DU KILIMANDJARO *suivi de* DIX INDIENS, Folio n° 151.

PARADIS PERDU *suivi de* CINQUIÈME COLONNE, *nouvelles de théâtre*,
Folio n° 175.

LE VIEIL HOMME ET LA MER, Folio n° 7, Folio Plus n° 11 et Folio
bilingue n° 103.

POUR QUI SONNE LE GLAS, Folio n°455.

PARIS EST UNE FÊTE, Folio n°465.

AU-DELÀ DU FLEUVE ET SOUS LES ARBRES, Folio n°589.

ŒUVRES ROMANESQUES, tomes I et II (Bibliothèque de la Pléiade).

EN LIGNE, Folio n° 2709.

ÎLES À LA DÉRIVE, Folio n°s 974 et 975.

E. H. APPRENTI REPORTER.

LES AVENTURES DE NICK ADAMS.

LE BON PETIT LION, *Enfantimages*.

LE TAUREAU FIDÈLE, *Enfantimages*.

88 POÈMES.

LETTRES CHOISIES (1917-1961).

L'ÉTÉ DANGEREUX, *chroniques*. Folio n° 2387.

LE JARDIN D'ÉDEN.

LE CHAUD ET LE FROID, Folio n° 2963.

NOUVELLES COMPLÈTES (Quarto).

Cette édition électronique du livre *En avoir ou pas* d'Ernest Hemingway a été réalisée le 20 avril 2012 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070362660 - Numéro d'édition : 170312).

Code Sodis : N49697 - ISBN : 978-2-07-244781-5 - Numéro d'édition : 208416

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.